

350-7175

LES INFLUENCES CELTIQUES DANS LE FOLKLORE BRETON

À L'ÉGARD DE LA MORT

A Thesis

Presented to

The Department of Foreign Languages

and the Graduate Council

Kansas State Teachers College of Emporia

In Partial Fulfillment

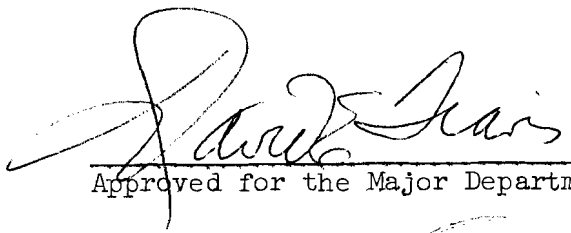
of the Requirements for the Degree

Master of Arts

by

Susan Celeste Miller

May 1973



Approved for the Major Department

Approved for the Graduate Council

6
335156

TABLE DES MATIÈRES

	Page
PRÉFACE	iv
 Chapitre	
1. UNE BRIÈVE HISTOIRE DE LA BRETAGNE	1
2. LA MENTALITÉ BRETONNE	32
3. LE MONDE DES MORTS	60
Les Intersignes	71
Le Départ de l'âme	74
Les Revenants	80
Les Pénitences	94
Le Manque de Paix	99
Les Punitons	104
4. L'ÉGLISE ET LE PAÏENISME	107
Le Zoomorphisme de la Légende de la Mort	128
La Magie	140
Les Sorciers et les Sorcieres	151
5. PERSPECTIVES	157
BIBLIOGRAPHIE	161

PRÉFACE

La Bretagne est une des endroits rares au monde actuel où l'on puisse apprendre le folklore et savoir qu'il a touché le coeur même du peuple. Dans ce folklore l'on ne se distrait point. Tout en dégustant le plaisir de la production féconde de l'imagination bretonne, l'étudiant en folklore franchit les barrières du temps pour remonter à l'état psychique primitif où les hommes créèrent leurs mythes. La Bretagne est un anachronisme dans la France moderne, une liaison vivante avec l'antan. Le folkloriste quitte son goût rationaliste des modernes pour se plonger dans l'idéale fruste, telle que les Celtes primitifs l'ont imaginée. En traversant le temps coulé entre les Druides et nous, on échange la science pour la magie et l'on se dépouille du matérialisme pour accepter des idées orientales et mystérieuses.

C'est dans le domaine de la mort que le génie breton se distingue des autres folklores du monde et même de l'Europe. Ces histoires pleines du merveilleux et de romantisme révèlent un mélange curieux de croyances et de pratiques chrétiennes et païennes. Elles montrent préalablement la similarité des hommes de toutes les âges et aussi la transformation et la lutte féroce qui se dégagent entre deux religions en conflit. Un Breton pense que ses croyances soient tout à fait catholiques et raisonnables. Mais en effet, la transition entre le Druidisme et le Catholicisme ne s'est pas faite qu'avec des centaines d'années d'effort acharné sur la part de l'Eglise

catholique. Cette lutte continue aujourd'hui, et l'Eglise chrétienne ne peut pas dire qu'elle ait chassé ni païenisme ni Druidisme. Les superstitions bretonnes catholiques se fondent sur des idées pré-chrétiennes et déraisonnables.

Etudier les influences celtiques dans le folklore breton sur la mort n'est pas un sujet isolé, ni socialement, ni littérairement. Les influences celtiques sur ce sujet sont souvent répandues dans d'autres parties de la France et l'ancien empire celtique, bien qu'elles soient plus concentrées en Bretagne. Les superstitions elles-mêmes influencent toujours de nombreux gens ignorants à travers tout le monde, et les préconceptions religieuses expriment une polémique entre l'Orient et l'Occident. L'unité psychologique des hommes y est très évidente.

Littérairement les récits folkloriques de la Bretagne comprennent une vaste source de romantisme incarné. Définir la mentalité bretonne, c'est presque la même chose que de définir le romantisme. D'ailleurs, ce fond folklorique montre un côté littéraire que la grande littérature française n'a touché qu'à peine: le sujet de l'homme contre la nature. Même le mouvement romantique se sert de la nature pour contraster les sentiments des hommes. L'homme, dans la littérature française, est toujours le centre de l'univers. Mais les Bretons, connaissant préalablement la fragilité humaine, gardèrent une humilité devant la nature. Le rapport naturel entre l'homme et son sort inspire des croyances et une littérature héroïque, idéaliste, morale et pratique.

Maintes auteurs parlent avec aisance de l'influence celtique dans le folklore breton, sans se déranger pour prouver comment l'effet

d'une civilisation préromaine puisse se réaliser dans les croyances actuelles. Cette étude-ci essayera de déterminer la validité de cette assomption, et puis, si la thèse semble être justifiée, de tracer les éléments celtiques dans les croyances sur la mort. Puisque la matière folklorique est tellement fantastique au premier coup d'oeil, il sera nécessaire aussi d'expliquer et d'analyser les origines historiques et psychiques de certaines croyances.

Pour bien répondre à la tâche ainsi désignée, un relevé de l'histoire bretonne antérieure à sa joncture à la France éclaircira énormément les ombrages de l'antiquité mystérieuse de la Bretagne. Les renseignements sur les Celtes sont difficiles à trouver, et d'ordinaire, les écrivains escamotent le sujet en disant qu'il n'y a que très peu d'information sûre à propos des Celtes. Il est néanmoins possible de les connaître avec de la recherche soignée. On trouvera donc dans le premier chapitre une vue assez complète sur les grands traits des Celtes et des Bretons jusqu'à l'époque de chrétienté générale, à fin que le lecteur se rende compte des précédences celtiques dans la religion actuelle.

Le deuxième chapitre expliquera la mentalité particulière aux Bretons, qui s'est développée grâce aux fonds druidiques et néolithiques de leurs ancêtres. On verra qu'ils ressemblèrent plus aux idées orientales qu'occidentales.

Pour apprécier la matière folklorique elle-même, il faut savoir qu'il y avait grand nombre de folkloristes du dix-neuvième siècle et du vingtième siècle qui entreprenaient pour le travail de leurs vies et pour leur "raison d'être" l'enregistrement du folklore breton. Le mouvement romantique du dix-neuvième siècle

stimula un grand intérêt dans le folklore et dans la mentalité paysanne. Des savants puisaient leurs sources folkloriques à travers le monde. Mais le moment historique fut propice en Bretagne parce que ni l'urbanisation ni la communication, ni la révolution industrielle n'avaient encore touché les paysans et leurs idées. En attendant un peu plus tard, on n'aurait jamais autant appris, car, la société bretonne a beaucoup changé depuis 1875.

Ces folkloristes débutants se rangèrent souvent en controverses chaleureuses grâce aux différences d'interprétation qu'ils accentuèrent. La connaissance incomplète laissa se développer aussi des théories disparates. Mais on doit beaucoup à ces hommes intrépides comme F. M. Luzel qui passa quarante ans à rechercher consciencieusement la mentalité bretonne. Certains tracèrent tout fond folklorique à l'Inde, en niant la créativité de l'Europe occidentale. D'autres trouvèrent que toute idée folklorique s'origina dans la météorologie. Mais grâce à la gamme d'opinions et aux renseignements relevés, il est possible aujourd'hui de tracer le développement des mythes modernes tout en comprenant ce que c'était que la mentalité peureuse de l'homme primitif devant la complexité et la dureté de la nature.

Pouvoir constater l'état actuel en 1973 des croyances sur la mort est hors des limites de cette étude. Mais, la mentalité bretonne telle que l'on verra n'est pas encore éteinte, bien qu'elle s'amenuise. On peut dire que les côtes et les grandes villes de la Bretagne sont françaises, mais les villages de l'intérieure, loin des grandes routes gardent toujours leur autonomie et leurs traditions bretonnes. En 1970, le 4 août, le sociologue breton, M. Donitien Laurent remarqua que la Toussaint est encore la plus grande fête de

l'année en Bretagne ainsi signala-t-il que le "culte des morts" est toujours populaire. M. Pierre Hélias, un professeur de folklore breton, qui habite Quimper, constata aussi que "l'on se fie toujours à ce qui est chanté ou parlé." Le paysan et conteur, M. Lavenant signala, le 9 août, que le château de Rusquec est encore hanté. D'ailleurs, la férocité d'un prêtre à l'ossuaire de Pleyben, n'était que trop évidente quand cet auteur osa l'interroger à propos des dictons bretons. L'Eglise s'est récemment débarrassée des dictons innocents sur le temps en condamnant leur "païenisme étourdie," disait le prêtre. Ce qu'on ne savait pas, c'était que l'innocence apparente au sujet du temps lia cette croyance actuelle à la religion ancestrale qui s'occupait de la nature. Bien que la reconnaissance de l'auteur aux savants et aux paysans soit grande, sa reconnaissance au prêtre de Pleyben est encore plus vive en ce qu'il révéla l'intensité et l'actualité de la lutte des religions.

Si le lecteur apprendra quelques questions auxquelles on cherchera ici fournir les réponses illusives, cette étude en sera plus compréhensible. D'abord, quelles sont ces histoires charmantes, et comment se sont-elles produites? Quelle est l'attitude ordinaire envers la mort: veut-on ou non, que les morts reviennent en qualité de revenants? Y a-t-il vraiment quelque connection entre les histoires du dix-neuvième siècle et le Druidisme? L'Eglise catholique, soutient-elle les croyances populaires sur la mort? Quel en est son rôle? A quel titre mérite-t-on le Paradis? Quelle espèce de magie s'opère dans les croyances primitives? Les légendes sur la mort, à quoi sont-elles bonnes? Les saints et les fées, comment font-ils

partie nécessaire à la mythologie sur la mort? Et surtout, quels sont les rapports entre les anciens Celtes et le paysan breton moderne?

Chapitre 1

UNE BRIÈVE HISTOIRE DE LA BRETAGNE

La culture bretonne est surtout orale,¹ remontant à l'époque des druides, qui ne trouvaient aucun valeur ni vérité que dans les mots parlés, l'écriture étant suspecte. On a donc affaire avec une mentalité diamétralement opposée à notre culture, où le mot écrit est saint. Bien qu'enregistrée dans des livres récents, la préservation de la tradition orale et le prestige du conteur breton font preuve de la préservation des idées et valeurs druidiques. Cette continuité révèle une révérence et connection avec le passé en Bretagne qui ne se trouve même pas ailleurs en France, et très rarement dans le monde actuel. Le Breton garde la tendance de tout voir et de tout expliquer avec des explications d'autrefois, c'est-à-dire, surnaturelles.

The everyday life of the Celts included the supernatural equally with the natural, the divine with the mundane; for them the other world was as real as the tangible physical world and as ever-present.²

La révérence des ancêtres, la révérence des morts, la révérence du temps pittoresque des saints et de la grandeur de la Bretagne indépendante nous emmènent tout naturellement à constater les

¹Thomas G. E. Powell, The Celts (New York: Frederick Praeger, 1958), p. 158. Ce livre sera désormais noté dans le texte.

²Anne Ross, Everyday Life of the Pagan Celts (New York: G. P. Putnam's Sons, 1970), p. 133. Ce livre sera désormais noté dans le texte.

événements historiques qui ont produit une telle mentalité arriérée chez le Breton.

La première manifestation de l'élément mystérieux en Bretagne se trouve dans la présence des pierres levées, placées presque partout en Bretagne et notamment à Carnac en Basse-Bretagne. Ayant stimulée pendant longtemps la vision des druides qui ont dû les ranger pour des causes religieuses et météorologiques, les savants et les archéologues sont maintenant d'accord qu'elles datent à une population pré-celtique. L'image des druides rangés autour des menhirs n'est pas fautive car ils s'en sont servis, autant que les bon pèlerins chrétiens d'il y a cent ans.³ Il paraît que les menhirs (pierres levées) et les dolmens (pierres posées horizontalement sur les menhirs) appartenaient aux hommes néolithiques d'origine proche-orientale⁴ qui croyaient à la survivance des morts⁵ car les monuments en pierres servaient à abriter les hommes enterrés. Ces chambres funéraires en forme de cercles s'appellent en Bretagne des cromlechs. On en trouve en Grande-Bretagne et même hors de l'empire celtique.

". . . Les analogies architectoniques de tels monuments obligent à parler d'une même religion probablement originaire du Proche-Orient, et qui s'est étendue d'abord jusqu'à l'Extrême-Orient en s'implantant

³Ange M. Mosher, The Spell of Brittany (New York: Duffield and Company, 1920), p. 159. Ce livre sera désormais noté dans le texte.

⁴André Varagnac et R. Derolez, Les Celtes et les Germains (Paris: Bloud et Gay, 1965), p. 7. Ce livre sera désormais noté dans le texte.

⁵Jacques Hardré, La France et sa civilisation (New York: Dodd, Mead and Company, Inc., 1969), p. 149. Ce livre sera désormais noté dans le texte.

definitivement en Birmanie et à Madagascar" (Varagnac et Derolez, p. 12).

Bien que personne ne soit sûr de la signification des menhirs et dolmens,

incontestablement, les dolmens et allées couvertes sont des tombes collectives. . . . Les corps étaient vraisemblablement introduits dans les "allées couvertes," par un orifice semi-rectangulaire percé dans la dalle fermant l'entrée. On a supposé que cette lucarne était périodiquement ouverte en certains saisons pour permettre aux âmes des trépassés de venir fertiliser les champs.

Les pierres levées, ou menhirs, peuvent être interprétées d'après les coutumes birmanes encore en usage. Dans ce pays, tout notable du village est autorisé à organiser à ses frais une "fête de mérite" au cours de laquelle sera érigé un menhir portant désormais son nom, ce qui assurera à son âme une pérennité dans l'au-delà. Le menhir serait ainsi comme l'incarnation indestructible d'un personnage ayant mérité la reconnaissance collective en favorisant par ses bienfaits les récoltes. Ce caractère fécondant des pierres levées est corroboré par des croyances traditionnelles: à Carnac au début du siècle, les femmes désireuses d'avoir des enfants allaient de nuit se frotter le ventre contre un menhir (Varagnac et Derolez, pp. 12 et 14).

Les cultes mégalithiques ont également été en relation avec la foudre, comme le prouvent de nombreuses figurations de haches (le coup de foudre étant jadis interprété comme la chute d'une hache de pierre à travers les nuages); ils devaient vraisemblablement comporter des rituels du feu, ainsi que l'attestent des représentations de briquet à archet sur certaines statues-menhirs. Le feu et la foudre apparaissent dans de nombreux mythes antiques comme agents de la fécondité (Varagnac et Derolez, p. 14).

Mrs. Anne Mosher, en 1920 remarqua qu'à Locmariaquer les jeunes filles, désireuses de se marier, grimpaient les menhirs, la nuit du premier mai. Elles levaient leurs jupes pour se glisser en bas. En Ille et Vilaine des mariés visitèrent ces rochers pour guérir la stérilité. A Plouet un rite assura la naissance des fils au lieu des filles. On a pensé que certaines herbes poussant près des menhirs assureraient de bons mariages. La surface lisse attesta

à la fréquence de ces rites (Mosher, p. 162). Mrs. Arthur Bell, en 1905, trouva que le pardon de Locronon se termina clandestinement avec une visite des femmes au menhir.⁶

Varagnac et Derolez disent que:

La religion des mégalithes, probablement axée sur la fécondité attribuée aux trépassés, correspondait étroitement aux soucis des populations mégalithiques dont l'existence dépendait de la fertilité des champs et de la multiplication des troupeaux (Varagnac et Derolez, p. 12).

Il faut signaler ici que cette avis de Derolez et Varagnac est très repandue parmi les archéologues aujourd'hui, bien qu'il y a peu de temps, on croyait qu'un culte de soleil stimula l'érection des pierres rangées. De toute façon, les premiers habitants de la Bretagne, pratiquant l'ensevelissement individuel, croyaient à la survivance des morts, même aux bienfaits des trépassés. La fertilité provenant à un corps pétrissant va servir de base dans la domination de plusieurs influences religieuses (mégalithique, celtique, romaine, anglo-saxonne, et "bretonne Bretonnante") pour établir une littérature sur la mort d'une richesse étonnante.

D'ailleurs, pour citer un rapport entre ces premiers hommes, bâtisseurs des mégalithes, et les Bretons d'aujourd'hui, on remarque une vraisemblance surprenante entre les dessins gravés sur les menhirs dans un tumulus qui doit dater au IV millénaire à Gavr'inis, petit îlot du Golfe du Morbihan, et les broderies exécutées actuellement sur les gilets des hommes de cette région. Cet art très dynamique, souvent appelé "celtique," se caractérise par les

⁶Mrs. Arthur G. Bell, Picturesque Brittany (London: J. M. Dent and Company, 1906), p. 121. Ce livre sera désormais noté dans le texte.

lignes en convolus concentriques. Cet art abstrait, pas naturaliste, qui se distingue comme le premier art barbare de l'Europe, caractérise toujours la Bretagne, appelée le microcosme de l'ancien monde celtique.⁷

Les "Proto-Celtes" qui arrivèrent dans le deuxième millénaire avant J. C. sont reconnaissables par leur propre manière d'enterrement; les "champs d'urnes" de grands cimetières à incinérations. Ceux-ci, doué des armes supérieures en bronze, emportèrent du Proche-Orient une croyance en l'effet guérisseur du dieu du soleil. Cette croyance répandait de Grèce en Scandinavie. Plus tard ce dieu s'appellera Apollon dans le panthéon romain. On supposa que le soleil passait l'hiver aux pays septentrionaux et retournait à Delphes au printemps, "naviguant la nuit vers l'Orient sur une barque que porte le fleuve Océan dont les flots entourent la terre." D'ordinaire des cygnes tiraient la barque solaire. D'ailleurs, dans leur liturgie figurent la vénération des cornes (Varagnac et Derolez, p. 18). Ainsi a-t-on trouvé une inspiration religieuse dans la présence des cornus peints sur les murs des grottes de Lascaux et d'Altamira.

Progressivement un retour de force aux aristocraties locales retournèrent à l'utilisation des tumulus, dans lesquels les chefs se font inhumer en armes sur leur char de guerre à deux roues (Varagnac et Derolez, p. 19). (Est-ce ici l'ancêtre du char

⁷Nora Chadwick, Early Brittany (Cardiff: University of Wales Press, 1969), p. 1. Ce livre sera désormais noté dans le texte.

grinçant de l'Ankou, la personnification de la mort des Bretons actuels?)

Le débordement de l'Est des Celtes du deuxième millénaire jusqu'au deuxième siècle avant notre ère emporta de nouvelles populations, progressivement avancées dans la sidérurgie mais plus archaïques dans leurs divinités. La majorité des dieux furent des dieux de tribu, des dieux guerriers, non pas de quelque phénomène naturel ni fonction sociale particulière. La présence des forêts abondantes en Europe occidentale (qui manquaient d'ailleurs en Orient) permettrait aux Celtes le chauffage indispensable pour fondre le fer. Ainsi se réalisera une religion sylvestre chez eux (bien pratique, d'ailleurs). La supériorité technique du fer sur l'airain et sur le bronze est aussi responsable pour un mythe presque universel qui continue jusqu'à nos jours: que le fer détruit le pouvoir des fées et qu'il empêche les sorciers de s'approcher. Le fer de cheval, caché dans le lit d'un rhumatisme le soulage aussi (Mosher, p. 178). La bonne chance incarnée dans le fer d'un cheval est due donc à la matière et non pas à la forme. Cette superstition s'est répandue grâce au fait que le fer a remplacé la pierre et le bronze des époques plus primitives.⁸

Les Celtes, d'organisation tribale se déménageaient en masse totale du tribu. Ils se sont implantés dans les forêts comme demeures, où ils raffinèrent le gros de leurs récits sur les êtres sylvains (fées, etc.). Ils gardèrent un dieu spécial

⁸Percival M. Yearsley, The Folklore of the Fairy Tale (1924; rpt. Detroit: Singing Tree Press, 1968), p. 96. Ce livre sera désormais noté dans le texte.

à eux, dans leur localité isolée. Cette fière isolation et la possession d'un dieu localisé se reflètent dans le Breton moderne avec son propre saint dans son village, dans sa fontaine, etc.

Malgré "l'étatisme" des populations celtiques et leurs dieux localisés, il paraît qu'il y eut plusieurs grands dieux qui ressemblaient même aux divinités romaines. César et Lucain ont remarqué ces similarités. M. M. Paul-Marie Duval (Varagnac et Derolez, p. 45) a résumé un syncrétisme gallo-romain dans lequel il cite, entre autres: Belenus (celtique) + Apollon (dieu du soleil)

Lug + Mercurius.

Teutatès + Mars (dieu de guerre)

Taranis + Jupiter

Dieu-forgeron + Volcanus

Dieux des eaux + Neptunus (Varagnac et Derolez, pp. 45, 46)

N'est-il pas donc possible, que la présence romaine plus tard en Bretagne, bien que chrétienne à l'époque, n'ait pas affirmé quelques tendances païennes des habitants, car assurément les soldats eux-mêmes n'étaient pas des missionnaires, instruits de la chrétienté, et, eux aussi, ils avaient un panthéon similaire il n'y a pas longtemps. En effet, ce furent les soldats romains qui emportèrent la vénération du soleil à Rome après leur contact avec le Mithraïsme. Il est fort probable que les soldats romains ont affirmé des tendances païennes en Bretagne.

Les grands dieux de caractère tribal furent masculins et guerriers pendant que les déesses incarnèrent les forces de la nature, les cours d'eau, les forêts, les animaux, et même la fécondité. Pierre Hélias mentionna dans un interview personnel

en 1970 que la sainte Anne (mère de la Vierge Marie), habitante allégée de la Bretagne, trouve son antécédante dans une déesse de mer. Les Celtes s'imaginèrent des tribus des dieux qui entrèrent sur la terre des mortels et pour leur rendre guerre et pour leur rendre service. Il y avait quelques divinités qui se présentèrent sous une forme triade. La majorité des historiens ont accablé ce fait de trop de signification, voulant y voir une antécédante au triple caractère du Dieu chrétien. Cet aspect ternaire se vit dans la représentation de trois visages à un seul dieu, souvent vus sur les statues des dieux celtiques et les pièces d'argent celtiques. Cette proximité à l'au-delà fait penser aux divinités grecques qui quittèrent l'Olympe pour intervenir dans les affaires des hommes. Mais les dieux celtiques et les dieux grecs se différencient en ce que les Celtes prévoyaient l'intervention d'une tribu, un groupe divin à la fois, et non pas l'intervention ou le dérangement par un seul être surnaturel. Dans une guerre celtique ce fut alors bien possible d'avoir affaire à un ennemi surnaturel, même tout une tribu à la fois. La résidence dans les forêts, la présence imprevue d'une tribu de nouveaux arrivés, et leur caractère guerrier ont certainement pu encourager cette croyance. A part les divinités anthropomorphiques, certains dieux zoomorphiques jouèrent un rôle sacro-saint aussi; les animaux cornus, les oiseaux, et le saumon. Ces animaux figurent au premier plan dans le folklore moderne en Bretagne sur la mort.

Les villages celtiques jouissant de leur isolation, ne se lièrent pas politiquement. Les préceptes moraux affirmèrent la psychologie et les vertus tribales: bravoure, fidélité, loyauté envers la foi jurée (Varagnac et Derolez, p. 52). Certainement

on ne peut pas ignorer que ces traits sont l'incarnation des traits traditionnels des Bretons modernes. Ainsi s'explique la méfiance des étrangers, et tout ce que cela signifie, la préservation de dialectes localisés, de costumes, de coiffes (plus que mille variétés en Bretagne) (Mosher, p. 121).

Mais l'élément qui unifia la population dispersée fut la religion, surtout par le prestige des druides. Ils exercèrent une espèce de théocratie. Seuls les druides sentirent la persécution sous l'occupation romaine de la Bretagne (Varagnac et Derolez, p. 25). De rôles multiples, les druides jouèrent aux conseillers des chefs de tribus, diplomates, juges, même chefs militaires (s'il leur plaisait), savants, guérisseurs, et devins. Powell les compare aux Brahmins en Inde (Powell, p. 155). Toute connaissance était à leur disposition. Même le roi ne put parler avant que le druide n'ait prononcé (Powell, p. 157). Ils formèrent ainsi des "collèges" et certains parmi eux méritèrent le respect des écrivains et savants romains. Divitiacus, par exemple, gagna l'amitié de César et de Cicero (Powell, p. 157). Plusieurs druides furent invités à enseigner à l'université romaine de Bordeaux (Varagnac et Derolez, p. 54). En tant que devin ou oracles, ils fournissaient des conseils pour l'avenir, savaient invoquer la présence surnaturelle, et liaient l'au-delà à la vie actuelle. Mais se méfiant de toute information écrite, ils ne laissèrent aucune écriture sainte. En effet, l'écriture leur sembla manquer les rites sacrés de leur tradition (Powell, p. 158). On connaît, cependant, plusieurs préceptes druidiques:

- * Nul homme ne sera plus riche que son voisin.
- * Le druide sera chaste et pur.
- * Les femmes peuvent être des juges et des arbitres.
- * Ne discutez pas la religion entre vous-mêmes.
- * Ne parlez pas dans la présence d'un étranger.
- * Les marchands étrangers sont interdits d'emporter des denrées luxueuses parmi nous.
- * Epousez votre femme sans dot.
- * Les enfants ne seront pas élevés en ville.
- * Un homme à l'âge de 25 ans, ayant la taille trop grande, sera mis à mort pour sa glotonnerie.
- * L'usure est un vol; vous ne devez rien à l'usurier (Mosher, p. 159).

Ces dictons celtiques signalent des traits typiquement bretons: la vénération de la pauvreté, l'égalité, la simplicité, l'isolation et l'importance des femmes. Pour les Celtes, le mot parlé fut sacré, et le prestige du conteur fut alors énorme. L'art du rhétorique se raffina en Bretagne et ailleurs dans le monde celtique. Les professeurs druidiques à l'université de Bordeaux enseignèrent le rhétorique. Mais, à travers les siècles, le prestige du conteur s'est certainement diminué, car, aujourd'hui, le conteur est toujours "paysan" (un terme de mépris en générale parmi les Français). Ce paysan continue une tradition qui se fonda dans la haute classe de la société celtique, et il unifie le travail intellectuel de trois divisions dans la haute classe celtique: les druides, les évates, et les bardes.

Le mot "druide" veut dire "connaissance du chêne" (Powell, p. 156). Il suggère l'importance du rôle du chêne et son rapport avec le surnaturel. Les sanctuaires des druides furent des bosquets de chêne, et bien sûr, le culte se rassembla en pleine air dans les forêts pour leurs rites (Powell, pp. 138-139). En tant que guérisseurs d'un culte sylvestre et solaire, les druides se servaient du gui, la plante parasitique, quand elle poussa dans un chêne, l'arbre

sacré. Le puissant chêne leur sembla contenir la toute puissance du ciel parce qu'il était le receptacle des grands coups de foudre et du pouvoir guérisseur et nourricier du soleil. Ainsi le gui, l'âme en quelque sorte de l'arbre puisqu'il garde sa verdure pendant que l'arbre semble mort en hiver, se trouva-t-il une panacée, dont seuls des druides disposèrent. Selon la description racontée par Pline, les druides coupèrent le gui par moyen d'une faux d'or, et l'attrapèrent sur une toile blanche après le sacrifice de deux taureaux blancs (Powell, p. 156). Ils mélangèrent dans cette cérémonie l'héliolâtrie avec la zoolâtrie, disposèrent de la magie, en augmentant une ambiance déjà mystérieuse, seulement orale, qui contenaient d'ailleurs, toute la sagesse de l'époque.

Il est remarquable que le mot "saint" d'origine (en Bretagne du moins) ne veuille pas dire "Sacré," mais "instruit" (Chadwick, p. 208). Les premiers saints en Bretagne ne furent que de simples missionnaires, formés par l'Eglise en Grande Bretagne, qui gagnèrent le respect des gens naïfs par leur savoir. On disait que leurs pouvoirs guérisseurs furent de la magie. Il est visible donc comment la présence des missionnaires de l'Irlande et du pays des Galles dans les cinquième, sixième et septième siècles se combla d'un prestige inattendu, grâce au prestige des druides dans leur société antérieure. On appela alors aisément "saints" ceux qui auraient été druides peu avant.

Il est intéressant que, dans les pays celtiques, les nuits et non pas les jours, mesurèrent le temps (Ross, p. 128). Les jours ensoleillés se ressemblent, mais les nuits changent, grâce aux étapes de la lune. Le "calendrier" celtique se basa donc sur

l' action de la lune. Ce fait même démontre l' opposition mentale de la culture bretonne à la nôtre. Là où la nuit mystérieuse et dangereuse devint le mesure officiel du temps, il n'est pas remarquable que le goût du merveilleux fasse partie des chose banales et quotidiennes. La nuit avant chaque jour de fête de l'année celtique fut plus sacrée que le jour même. Le caractéristique sacerdotal de ces jours s'amplifia en ce que les morts se foulèrent en masse chez les vivants.

La fête de Toussaint, une des fêtes les plus importantes en France aujourd'hui, remonte à l'époque des druides. Ce jour-là les Français modernes et surtout les Bretons, se rendent aux cimetières et à la messe pour honorer les morts, pour leur faire dire des messes, et pour décorer les tombes. Cette fête est même plus importante que Noël en Bretagne. M. Laurent, sociologue breton, disait en 1970 que la Toussaint est la fête la plus importante de l'année. En Bretagne on ne doit jamais médire un mort (de peur qu'il ne revienne vous nuire, bien sûr), et on laisse aujourd'hui dans la chaumière bretonne des crêpes et du cidre sur la table la nuit avant la Toussaint afin que la mort revenante soit bien accueillie (et ne désire pas vous faire du mal). Cette superstition remonte certainement à la religion des Celtes, car la Toussaint (Samhain) fut le début de l'année celtique, et la nuit avant, les âmes des trépassés furent libres à ranger à leur volonté. C'était une nuit de danger énorme où l'on chercha à apaiser la méchanceté des morts. Les Celtes en Grande-Bretagne se rendirent sur les cairns, en allumant de grands feux, et pour chauffer les bons esprits qui avaient froid et pour brûler les mauvais esprits! Les Bretons

laissèrent toujours un feu à la cheminée cette nuit-là. Il y avait probablement aussi des sacrifices et des rites de fertilité à Samhain pour propitier les dieux. Ce fut le manque de distinction du temps entre l'année passée et la nouvelle année qui laissa errer les morts. Même la fête de "Halloween" trouve son origine dans le Samhain celtique.

Les autres fêtes celtiques sont toujours célébrées en Bretagne aussi. Le 1^e février, la fête de Brigid, devenue plus tard la fête de Sainte Brigitte, est une fête pastorale, associée avec des moutons et la fertilité. Le 1^e mai, la fête de Beltane (mot dérive de Belenos, dieu du soleil?), les paysans menaient leurs vaches entre deux "bons feux" pour assurer leur fertilité et le succès de toute récolte. Les druides inaugurèrent la pratique de cette fête pastorale, en faisant passer les vaches par le feu. Maintenant le prêtre à St-Jean-du-Doigt bénit le feu.

La troisième fête celtique, celle de Lughnasa en août se diffère en ce qu'elle est une fête agricole. Les autres trois, Samhain, Beltane, et la fête de Brigid sont des fêtes pastorales, et ont alors plus d'antiquité que la fête agricole. D'ailleurs, puisque l'on célèbre un dieu de caractère guerrier, il est probable que cette fête s'origina dans l'âge de fer.⁹ Malgré l'ancienne opinion que la date des fêtes celtiques se détermina par les solstices, les savants n'admettent plus la possibilité qu'il y ait de l'orientation solaire dans l'année celtique (Larousse, p. 236).

⁹The New Larousse Encyclopedia of Mythology (1959; rpt. London: Hamlyn Publishing Group, Ltd., 1968), p. 227. Ce livre sera désormais noté dans le texte.

La fête de Lughnasa célèbre un dieu celtique tellement important qu'il mérita les appellations de maintes villes en Europe: Lyon, surtout, Loudon, Laon et Léon en France, Leiden en Hollande, Liegnitz en Silésie et même Vienne.¹⁰ Il est probable que ce dieu fut aussi un dieu de fertilité. Les Romains ont créé la fête d'Auguste à Lyon en même temps pour la remplacer. Aujourd'hui, le mi-point de la fête de Lughnasa, le quinze août, les Français célèbrent la fête de l'Assomption.

D'ordinaire les dieux celtiques s'inquiètent peu de la fertilité, tandis que les déesses incarnèrent l'idée de la terre comme la mère. La déesse est donc un thème plus agée dans la mythologie. La nécessité de faire la guerre et la fabrication des armes en fer se développèrent plus tard (Larousse, p. 228). Le Culte des Mères est certainement celtique, la terre étant la source de presque toute fertilité (Chadwick et Dillon, p. 13). Le dieu paternel des Celtes fut assurément Dis Pater, le dieu des domaines souterrains, siège des trépassés et de l'au-delà (Ross, p. 159). Il est à remarquer que la mère divine donna la vie et le père divin la reprit. En Gaule le dieu paternel s'appela Sucellus. Dans les statues il est représenté avec un maillet à la main. Ce maillet figure aujourd'hui dans l'usage breton au temps de la mort d'un agonisant. S'il s'agit d'une maladie inguérissable, les Bretons se servirent d'un baton qu'on appelle le maël-benniguet (Mosher, p. 170). Ils taperent sur le front du malade pour terminer sa douleur et bien

¹⁰ Myles Dillon et Nora K. Chadwick, The Celtic Realms (London: Weidenfeld and Nicolson, 1967), p. 13. Ce livre sera désormais noté dans le texte.

sur, sa vie! Ce bâton de chêne qui sert à produire le bien (bien qu'il nous semble barbare) remonte aussi à l'époque des druides; eux seuls avaient le droit de s'en servir, et plus tard, seuls les prêtres chrétiens. Avant l'utilisation du fer pour fabriquer le maël-benniguet, le bâton fut toujours fabriqué de chêne. Sa qualité bienfaitrice ne l'est moins dans la production de la mort! A part les Bretons qui gardèrent l'utilisation du bâton pour aborder la vie dans l'au-delà et terminer celle-ci, il est aussi une cérémonie sacrée de taper sur le front d'un pape (déjà mort) avec un maillet pareil!¹¹

Plusieurs auteurs de l'antiquité mentionnèrent le manque de finesse chez les Celtes et l'on avoua même au dix-neuvième siècle que les Bretons furent parfois cruels, surtout aux vieux. On cita des sacrifices humains où l'on était brûlé dans les troncs d'arbres (Powell, p. 153). Pourrait-on conclure que ces arbres furent des chênes? Ce choix serait raisonnable, bien que les anciens ne mentionnèrent pas le genre des arbres choisis.

Le jugement que les Celtes furent cruels révèle une différence de mœurs et de croyances, non pas la cruauté. Les Celtes à l'époque de Jules César (58 avant J. C.) collectionnèrent des têtes (Ross, p. 155). A la fin d'une victoire ils montrèrent les têtes décapitées des corps comme preuve de leur prouesse. Il les suspendèrent de leurs cous ou bien de leurs chevaux, tout en chantant des chansons de victoire (Dillon et Chadwick, pp. 7-9). Quelques braves ne

¹¹"Conclave," Catholic Encyclopedia, Vol. 4 (1908), p. 193 b. (On y tape trois fois avec un maillet d'argent en prononçant son nom baptismal.)

mangèrent jamais à moins qu'il n'y ait eu une tête au minimum sur la table! D'ailleurs on a déposé les têtes aux environs de leurs demeures (Ross, p. 156).

Anne Ross dit que la tête pour le Celte était un symbole aussi puissant que la croix ne l'est pour le chrétien. La tête incorpore l'âme et l'esprit de l'homme, bref, tout ce qui était important. Elle assura, donc, de bonne chance chez le possesseur, et ainsi était très recherchée (Ross, p. 154). D'ailleurs, dans l'art celtique la tête sans buste est souvent représentée.

Il est probable que les dieux celtiques leur semblèrent exiger des sacrifices humains. Par divers moyens l'on exécuta ces sacrifices, parfois en noyant le victime, en le brûlant, et en l'enterrant vif. Par ses moyens, voulut-on propitier les dieux des quatre éléments primitifs: l'air, la terre, le feu et l'eau. De toute façon, les observateurs romains remarquèrent du sang sur le bois où l'on avait probablement fait des sacrifices humains pour garantir la fertilité.

Si ces pratiques nous semblent atroces aussi, l'idée des Celtes et des druides fut bien différente. Les druides enseignèrent que l'âme est immortelle, et qu'après la mort elle passe dans un autre corps. Au dixième siècle les Bretons pensèrent que chaque mortel avait trois vies.¹² Cette idée est certainement pareille aux idées hindoues. Pour les Celtes, les hommes furent descendus

¹²Hersart de la Villemarqué, Barzaz-Breiz: "Chants populaires de la Bretagne: recueillis, traduits et annotés" (+ 1841; Paris: Perrin et Cie. rpt. 1923), p. 10. Ce livre sera désormais noté dans le texte.

de Dis Pater (le dieu souterrain) où ils retournèrent et revinrent assez librement. (Il y a maintes dissertations sur la similarité des croyances et superstitions celtiques et hindoues (Dillon et Chadwick, p. 12). M. Vendryes, auteur d'Etudes Celtiques, compara la position des druides et des brahmins, leur culture totalement orale, les lois celtiques d'Irlande aux lois de l'Inde, la lexique celtique (indo-européenne) et le sanskrit avec le hindou, et les idées religieuses sur la transformation des âmes. Il est presque accepté aujourd'hui par les folkloristes que n'importe quel récit folklorique de l'Europe moderne peut être tracé à une source en Inde.)¹³

Les Celtes et les Hindous se différencièrent dans leur concepte de la transformation des âmes. Pour le Hindou, on se réincarne selon la moralité de sa vie antérieure dans un être vivant, animal ou humain. Le trépassé celtique vivait dans sa mort! Il intervenait dans les affaires des vivants, soit comme une image macabre (la squelette, etc.), soit comme lui-même de son vivant, soit métamorphosé en animal. Presque toute la matière à suivre (récits, légendes, etc.) sera inspirée par cette abilité de revenir après la mort. On verra alors, que la culture orale ("bretonne bretonnante") sera colorisée par des idées bien antiques, druidiques, et même néolithiques. Quelle merveille que cette culture ancienne soit préservée, juxtaposée à la culture avancée des Français, malgré une vingtaine de siècles!

¹³F. M. Luzel, Légendes Chrétiennes de la Basse-Bretagne, t. 1 (Paris: G. P. Maisonneuve et Larose, + 1870), p. II. Ce livre sera désormais noté dans le texte. Aussi: Luzel, Contes bretons, t. 1, p. 6.

César, Strabo, et Diodorus Siculus remarquèrent que les Celtes furent les plus superstitieux de tous les peuples barbares (Dillon et Chadwick, pp. 7-9). Mais leur idée du surnaturel ne comprit pas une moralité (Ross, p. 173) ou code éthique excepté l'éthique tribale, car l'au-delà celtique ni punit ni rendit grâce. On y passa, c'était sûr. Si l'on utilisait la magie selon les formules proscrites, toute cause produirait son effet. (C'est la science primitive et surnaturelle!) Ainsi est-il qu'un sacrifice devint un rite avec un résultat assuré, car les dieux proprement propitiés rendraient les vendanges désirées et nécessaires. La dépendance sur la magie (païenne, bien sûr) se trouva aussi à la disposition des Bretons d'il y a cent ans. On l'attribua surtout aux prêtres et à celui qui posséda un Agrippa, le livre plus grand qu'un homme et qui rendait bataille chaque fois que l'on venait le consulter. Ce livre de magie nommé De Philosophia occulta fut compilé par Cornélius Agrippa de Nettesheim (1481-1535) et fut interdit par l'Eglise vers 1660 (Luzel, pp. 371-74).

L'adoration des animaux (cornus, ailés, et poissoniers) subsiste encore en Bretagne. Les taureaux surtout furent chargés de mener le char où l'on avait déposé un défunt, pour l'emmener à l'endroit où les vivants devaient l'enterrer. Le choix de l'endroit, un devoir sacré, donné aux bêtes montre leur rôle sacrosaint dans la mentalité bretonne. Aussi regarda-t-on quelle espèce d'animal fut visible après la mort pour déterminer le sort de l'âme. Si c'était un crapaud: mauvais signe. Les oiseaux et les papillons furent remarqués pour leur couleur et la direction de leur vol: un oiseau noir ou bien qui vola vers la terre signifia l'enfer dans l'avenir

du défunt; l'oiseau gris (vu le plus souvent) signifia le purgatoire; et l'oiseau blanc ou qui vola vers le ciel signifia le paradis. Les druides savaient augurer aussi selon les espèces d'oiseaux, leurs directions et leurs couleurs. L'oiseau de mer entraîna la bonne chance, la grue montra de la méchanceté et de l'hostilité, le cygne emporta la fortune et le bonheur sexuel, etc. Le poisson leur semblait être la source de toute sagesse, puis qu'il appartient à un domaine presque souterrain et il a alors une connection avec l'au-delà. Dans maintes contes, un poisson rend une clé qui assure la bonne fortune au héros, et c'est toujours un dicton courant même aux Etats-Unis qui constate que "seafood makes you smart."

Les Celtes eurent deux espèces de divinités cornues: le serpent cornu, et le boeuf ou bélier cornu. Le serpent, souvent représenté comme le chef des animaux, fut une divinité pacifique, tandis l'autre s'associa assurément avec les dieux de guerre (Ross, p. 163). Tous les deux furent répandus dans les régions celtiques. Anne Ross dit, à propos du serpent cornu: "The fact that in later Christian illuminated manuscripts he has become symbolic of the devil and anti-Christian forces is indicative of his fundamental importance in Celtic religion" (Ross, pp. 162, 163).

Les Celtes possédaient d'autres caractéristiques des Bretons modernes. On accuse les Bretons de trop aimer leur cidre, qui fait partie même des occasions les plus sérieuses; pardons, veillées, etc. Plato signala les Celtes dans une liste des peuplades barbares, qui se donnaient trop à l'ivresse (Dillon et Chadwick, p. 3). Aristote, dans les Ethiques Nicomachéennes, dit: "Ce n'est pas le courage d'affronter le danger par la sottise comme quand les Celtes s'arment

pour attaquer les vagues de la mer" (Dillon et Chadwick, p. 3). C'est fou mais très typiquement breton, cet acte symbolique. Mais puisque l'ennemi en Bretagne est souvent surnaturel, est-il si impossible d'avoir besoin de soumettre les vagues? D'ailleurs, la mer est un véritable ennemi (et ami) des Bretons qui s'y noyent en grand nombre près de leurs côtes.

Quant à l'audace de vouloir s'emparer des flots, les Celtes ont la distinction d'être surtout des guerriers. On a expliqué le mot "celtique" comme un mot congénère avec "hildja" (gothique) voulant dire "combattre" ou "lutter" (Dillon et Chadwick, p. 2). Il n'y a pas d'histoire étymologique antérieure. Voici ce que dit Strabo sur les Celtes de Gaule:

The whole race, which is now called Gallic or Galatic, is madly fond of war, high-spirited and quick to battle, but otherwise straightforward and not of evil character. And so when they are stirred up they assemble in their bands for battle, quite openly and without forethought, so that they are easily handled by those who desire to outwit them; for at any time or place and on whatever pretext you stir them up, you will have them ready to face danger, even if they have nothing on their side but their own strength and courage. On the other hand if won over by gentle persuasion they willingly devote their energies to useful pursuits and even take to a literary education. Their strength depends both on their mighty bodies and on their numbers. And because of this frank and straightforward element in their character they assemble in large numbers on slight provocation, being ever ready to sympathize with the anger of a neighbor who thinks he has been wronged . . . (Strabo, de Dillon et Chadwick, p. 7).

Ainsi s'esquisse une image des Celtes. Les Bretons de notre ère ont adopté le christianisme enseigné et l'ont encadré dans leur ancien caractère celtique. Il ne leur est pas évident qu'il y ait des lacunes dans cette mentalité.

L'occupation romaine de la Bretagne sous Jules César (à partir de 58 avant J. C.) jusqu'au cinquième siècle après J. C. christianisa

la Bretagne. Mais cette couche de christianisme fut superficielle, car l'on vénère aujourd'hui les saints arrivés du pays de Galles aux cinquième, sixième et septième siècles pour leurs efforts d'avoir converti la population au christianisme. D'ailleurs, Chadwick et Dillon remarquent que les Celtibéri (mélange de Celtes et d'Ibères) ont longtemps résisté avec courage l'assaut romain (Dillon et Chadwick, p. 4).

L'étalage fécond d'histoires, de légendes, et de récits, bref, cette mentalité spécialement bretonne que l'on raconte depuis mille ans, qui menacent de disparaître à jamais et qui semble si vieux et désuet à l'esprit moderne, trouva son début dans l'arrivée des colons missionnaires de la Grande Bretagne et les grands déplacements des Bretons à partir du cinquième siècle. Cette date est relativement récente quand on considère que ces récits sont coloris par des tendances religieuses non pas simplement druidique mais mégalithiques aussi, qui s'entremêlent d'une façon charmante avec des histoires à base véritables ou mythiques. Il serait d'ur et même naïf de quelqu'un d'appeler la culture compliquée trouvée dans le folklore breton de simples superstitions auxquelles on ne doit pas faire attention (ce que fait l'Eglise actuellement).

L'apparition des Romains pendant cinq siècles modernisa le pays des Bretons. La Péninsule reçut le nom d' "Aremorica," qui signifie "pays en face de la mer" (Chadwick, p. 2). L'occupation romaine christianisa la population, fit construire de bonnes routes, élargit des villes (Rennes, Vannes, Nantes) et y établit une nouvelle langue. Bref, elle emporta du progrès technique aux habitants, qui

s'assimulèrent avec les Romains et méritèrent l'appellation de Gallo-romains.

Mais les invasions barbares du nord changeraient bientôt les bienfaits de la civilisation romaine et même la constitution des indigènes. Au troisième siècle après J. C. une période d'insécurité en Bretagne, indiquée par la construction des routes complémentaires, la fortification des plus grandes villes (Rennes, Vannes, Nantes), et un réseau de camps militaires bâtis, aussi bien que l'amasement d'argent, précéda les invasions à suivre. Ce furent les Anglo-saxons qui exercèrent leur puissance et qui cherchèrent à s'établir dans un climat plus agréable. Les expéditions répétées des Anglo-saxons contribuèrent au déclin de l'empire romain. On a dit qu'au début du cinquième siècle, deux-tiers de la population de la Bretagne fut ravagée par les Anglo-saxons.¹⁴

La poussée des Anglo-saxons alla de mal en pis, surtout en Grande Bretagne. C'est pour cela qu'une deuxième pénétration celtique eut lieu en Bretagne, effectuant la superimposition d'une population celtique sur l'autre, l'intervention romaine ayant été relativement courte et superficielle (Chadwick, p. 1). Du pays de Galles et du pays de Cornouailles vinrent des masses de nouveaux Celtes, marins habiles, voulant échapper aux ravages anglo-saxons, pour s'établir indéfiniment en Armorique (Chadwick, p. 199). Ermold le Noir, un écrivain franc qui voulut exprimer les plaintes des Gallo-romains contre les Bretons raconta la tradition que les

¹⁴Pierre Roland Giot, Brittany (New York: Frederick A. Praeger, 1960), pp. 204-05. Ce livre sera désormais noté dans le texte.

habitants d'Armorique eurent de la pitié pour les Bretons qui s'évadèrent de leur pays. Des motifs d'humanité et du fait qu'ils furent aussi des Chrétiens, les Gallo-romains leur donnèrent de la terre. Mais les Bretons, sans reconnaissance, s'emparèrent bientôt du pays (Chadwick, p. 216).

Cette immigration de la Grande Bretagne durera du deuxième quart du cinquième siècle au début du septième siècle (Giot, p. 205, et Chadwick, p. 199). Par la fin du sixième siècle le nom acceptable pour la péninsule devint "Brittania" (Giot, p. 205). Grégoire de Tours, archevêque et chroniqueur de l'histoire appela les habitants "Britanni" et "Britones" au sixième siècle, laissant tomber les mots "Letane" et "Letavi," qui se dérivèrent du nom "Letau," le nom anglais des immigrants pour leur habitation en Bretagne (Chadwick, p. 194). A la fin du sixième siècle, la Bretagne fut reconnue par Marius d'Avenches (t 593), Venantius Fortunatus (t c 600) et Gregoire de Tours (t 593) comme un pays indépendant.

Sur cette époque de l'immigration et la fondation de la Bretagne moderne, il y a très peu de renseignements sûrs (Giot, p. 225). Les faits s'effacèrent et devinrent fictifs. C'est à partir de cette époque que commencent les sujets des récits fantastiques dans le folklore connu. Il faut utiliser les Vitae des saints pour connaître un peu l'histoire.

On a beaucoup accusé la volubilité bretonne de ne pas être crédule, et, en effet, elle a bien caché la vérité historique de cette époque. Du début de la colonisation de Bretagne par les habitants de la Grande Bretagne, datent les centaines d'histoires des saints, saints connus seulement en Bretagne, dont Rome n'a

jamais entendu parler! Il y a du moins un saint à vénérer pour chaque jour du calendrier breton.

Mais ce qui est presque sûr, c'est que les immigrants vinrent surtout de la péninsule de Devon-Cornouailles, mais que les chefs du mouvement vinrent du pays de Galles (Chadwick, p. 205). Il est évident par les noms des villes et villages, des Vitae des saints et de la tradition que les "saints" furent les chefs et pionniers officiels de l'immigration (Chadwick, p. 208). Les saints les plus importants vinrent du pays de Galles: Samson, Paul, Briec, Malo, Suliau, Méen et Gurthiern (Mathieu) (Chadwick, p. 206). Il est fort probable que ces saints appartenaient aux familles royales en pays de Galles (Chadwick, p. 209). "Sanctus" ne fut qu'un ecclésiastique et donc un homme instruit (Chadwick, p. 208). "The sancti were the only educated class of the period and the word does not necessarily imply any spiritual sanctity like our word saint" (Chadwick, p. 209).

Le mouvement paraît d'avoir été une colonisation politique, bien organisée au lieu d'une immigration individuelle (Chadwick, p. 210). Les saints agissaient en qualité légale et diplomatique, plutôt que sacerdotale ou missionnaire (Chadwick, p. 210). La population immigrante et les indigènes Gallo-romains furent déjà chrétiens (Chadwick, p. 210).

Les saints et leurs suivants défrichèrent et déforestèrent le paysage de la Bretagne. En tant que chefs diplomatiques, maintes religieux eurent du rapport diplomatique avec les rois francs de France. En défrichant la terre, Saint Léonore est réputé d'avoir trouvé un bélier d'or, repoussé au surface par les taupes. Il l'apporta avec lui à Paris au roi Hildebert († 558). Malgré maintes

promesses du roi, Saint Léonore n'exigea que la valeur de son trouvaille en terre à garder à jamais, en échange du bélier, puisque l'on avait déjà défriché la terre (Chadwick, p. 211).

Largillière¹⁵ démontra que les noms des endroits en Bretagne sont exceptionnellement ecclésiastiques. Dans les noms actuels on remarque très souvent les préfixes: plou, trev, lann, et loc. "Plou" (du latin "plebs") dénote le territoire d'une paroisse; "trev" veut dire "village" dans la langue insulaire brythonique; "lann" (d'Anglo-saxon "land") veut dire le territoire d'un monastère ou d'une chapelle ou oratoire; "loc" (du latin "locus") signifie une colonie monastique (Chadwick, p. 208). Après les préfixes vinrent des noms d'origine anglaise.

L'Abbé Falc'hun, dans son livre de 1951, l'Histoire de la langue bretonne réalisa une division linguistique de la Bretagne. Au nord des anciennes routes romaines d'ouest en est, les noms des endroits locaux se caractérisent par l'élément brittonique "plou" tandis que les noms des endroits de Quimper vers l'est dans le sud se terminent avec "ac," vestige des Gallo-romains (de la terminaison "acum" du latin) (Chadwick, pp. 200-202).

Linguistiquement les divisions démographiques de l'occupation bretonne sont évidentes: au nord, près de Mont Saint Michel dans le pays de Léon, de Dol, les habitants sont d'origine pays de Galles. Aujourd'hui cette région s'appelle le pays Gallo. En Finistère, l'extrême ouest de la péninsule, habitent les Cornouaillais. La

¹⁵R. Largillière, Les Saints et l'Organisation chrétienne primitive dans l'Armorique brittonne (Rennes, 1925, p. 273 below.)

région de Quimper s'appelle toujours la Cornouaille. On y avait gardé plus longtemps leurs rapports avec les Cornouaillais en Grande Bretagne qu'avec le pays de Galles (Chadwick, p. 206). La région de Vannes, Nantes, et Rennes (sud-ouest de la péninsule) garda son caractère gallo-romain. Au neuvième siècle, dit Fleuriot dans le Dictionnaire des Gloses en Vieux Breton que le breton continental fut presque identique aux autres langues brittoniques (Chadwick, p. 224). Au dixième siècle l'intimité avec le pays de Galles fut encore puissante, car dans le plus grand poème de patriotisme du pays de Galles, Armes Prydein, les Gallois demandèrent de l'aide aux Bretons pour chasser les Anglo-saxons de leur terre à jamais (Chadwick, p. 196). On avait donc un royaume sur les deux côtés de la Manche, plutôt unifié que séparé par la mer.

Les histoires des saints qui éclaircissent l'ombrage historique de cette époque sont certainement tournées vers la Grande Bretagne pour leur inspiration. Rome ne fut que peu connu et éloigné, tandis que l'origine des monastères fut toujours celtique. Saint Colomba, le moine écossais qui fonda un grand abbé à Iona en Irlande se fit le centre de l'Eglise celtique, qui se brouilla souvent avec l'Eglise à Rome. Les Vitae sont donc les produits de l'Eglise celtique et sont parfois colorisées de leur controverse (Chadwick, p. 207). Chadwick pense même pouvoir attribuer au conflit entre les églises le mauvais caractère de certains gens légendaires. Un tel M. Conomorus qui fut réputé d'avoir décapité sept femmes avant l'intervention de Saint Gildas fut partisan de l'Eglise de Rome et ainsi grand vilain aux yeux des partisans de l'Eglise celtique (Chadwick, pp. 261, 262).

La preuve de l'amitié et de la liaison intime entre la Bretagne et la Grande Bretagne s'incarna dans le récit d'une bataille dans la guerre de Cent Ans. Les Bretons, ayant entendu l'ordre d'avancer pour attaquer l'ennemi anglais, s'arrêtèrent en entendant parler les Anglais. Sachant qu'ils furent des "frères," les Bretons embrassèrent leurs ennemis et cette bataille fut vite terminée!

Le comble de la migration de la Grande Bretagne eut lieu aux sixième et septième siècles (Chadwick, p. 199). Cette époque de la plus intense activité de fonder les monastères s'appelle "l'âge des saints" (Chadwick, pp. 262-263). De ces siècles datent les Vitae des saints dont la première est celle de Saint Samson qui a dû tuer un serpent (action symbolique et importante chez les vieux Bretons). St. Samson fonda le premier monastère et le premier archevêché de Bretagne, celui de Dol, au pays de Léon, qui se disputa plus tard avec le prestige de Tours (Chadwick, p. 251). Les saints sont responsables pour les monastères principaux et ils donnèrent leurs noms aux endroits. L'influence irlandaise fut forte au monastère de Landevennec (dont la fondation est attribuée à Saint Guénolé). Le monastère de Landevennec jouit de la réputation d'avoir la suprématie littéraire en Bretagne au neuvième siècle (Chadwick, p. 288).

Une autre des abbayes débutantes fut celle de Saint Méen, fondée vers 630 au milieu de la Forêt de Brocéliande par le roi Judicaël. Cette forêt vierge abrita plus longtemps que les autres endroits des croyances païennes. Il y avait là une pierre à côté d'une source où l'on pouvait puiser de l'eau de la fontaine et ainsi produire du moins la pluie sinon une tempête de grêle. Chadwick

(pp. 301-304) cite sept témoins historiques aux qualités magiques de cette pierre appelée le "perron." On dit qu'il y avait des fées aussi dans cette forêt. C'est la mise en scène de toutes les versions françaises de la légende de la Table Ronde et surtout l'endroit où Vivienne enchantait Merlin. Même Wagner a immortalisé la forêt de Brocéliande dans Tristan et Isolde à cause de son caractère protohistorique et mystérieux.

Cette abbaye de Méeen fut sans doute une fortification spirituelle de l'Eglise chrétienne contre les superstitions païennes de la forêt (Chadwick, p. 290) pendant que la fonction du monastère de Gaël dans la même forêt semble avoir été pour la protection contre les mauvais esprits et la magie de Brocéliande (Chadwick, p. 297). Il est surtout remarquable que l'Eglise, tout en combattant ces superstitions, ait dû reconnaître leurs pouvoirs effectifs. En 442 le Concile d'Arles décréta dans le canon 23 que "un évêque qui néglige d'extirper la coutume de vénérer les fontaines, les arbres, et les pierres est coupable de sacrilège" (Chadwick, p. 296). Plus tard, le capitulaire 41 de l'année 794 (De Arboribus et Lucis destruendis) exigea la destruction des arbres et des bois sacrés (Chadwick, p. 297). La condamnation fournit bien de preuve que les croyances, encore fortes, existèrent toujours et menacèrent le domaine spirituel des chrétiens.

Au neuvième siècle les foyers de l'humanisme dans les abbayes furent détruits par les invasions des hommes du Nord. Ainsi suivit une époque fort désagréable pour les habitants. A la suite des invasions barbares des hommes du Nord vint une époque de conflit pour la suzeraineté de la Bretagne, entre les Bretons et les Francs.

Depuis Clovis, la Bretagne dut se soumettre à la domination des Francs, mais s'obstinant contre leur ennemi français, les Bretons ravagèrent les environs de Rennes, Nantes et Vannes au dixième siècle (Chadwick, pp. 226-229). De cette ambiance d'agression violente entre les Bretons et les Francs et entre les Bretons et les hommes du Nord se créa un trait moyenâgeux et parfois cruel dans les récits folkloriques. Le fond historique d'où sortent les légendes fut violent et primitif. Des craintes moyenâgeuses se renforcèrent avec des craintes contemporaines réelles et imaginées pour créer la mentalité bretonne.

Ces craintes allaient produire un folklore imaginatif basé sur le sens commun, et allaient, régler une société par moyen des peurs plutôt spirituelles que physiques. Tandis qu'en Afrique les tribus se règlent la conduite avec des punitions physiques, atroces et rapides, les Bretons se règlent avec la peur d'une punition spirituelle. Certaines actions produiraient un effet surnaturel si abominable qu'on éviterait ce péché. En effet, on nomme souvent "péché" ce qui n'est pas pratique ou bien ce qui ne convient pas au bien du groupe. Le péché moderne est souvent l'action d'un tabou ancien pour lequel l'imagination populaire, nuancée par l'Eglise catholique, a créé un rapport intime entre les être vivants et les morts, une relation qui dépasse les limites de l'eschatologie catholique.

Est-il ironique qu'un peuple aussi peureux que les Bretons ne puisse pas craindre la mort? Ce serait trop simplifier. Sir J. G. Frazer, l'auteur redoutable de The Golden Bough croit que "la peur des morts humaines a probablement été la force la plus

puissante dans la création de la religion primitive,"¹⁶ La peur des actions des morts empêche maintes Bretons d'agir et certainement de parler mal d'un mort. Mais la liaison entre les morts et les vivants s'étend en deux directions. Les morts ont souvent besoin de l'aide des vivants pour finir une tâche commencée dans leur vie, ou pour faire la pénitence. Puisque les morts restent souvent sur les endroits où elles ont vécu, on les propitie à toutes les fêtes--même aux mariages. Certaines morts (surtout celles des saints) semblent revenir pour faire du bien tandis que les êtres profanes reviennent d'ordinaire pour accomplir la justice immédiate (aux frais des malfaiteurs vivants).

Si la peur est la cause la plus forte des religions primitives, ainsi est-il que les Bretons prennent leur religion catholique et païenne au sérieux en proportion à leurs craintes, les deux étant extrêmes. Où la science n'a pas encore pénétré pour disperser les peurs et éclaircir l'inconnu, la magie et la peur règnent. La Bretagne, isolée géographiquement, repoussa les tentatifs du progrès cosmopolitain. Elle se buta contre les tendances anti-cléricales et anti-catholiques de la société française et fournira dans la Révolution française la Chouannerie, une révolte religieuse assez puissante d'avoir été pleinement ressentie par les "citoyens" en bonnet rouge à Paris (Hardré, p. 268).

Elle garda sa langue particulière, défi ultime aux efforts des Français pour garder son indépendance. Elle s'oriente en

¹⁶ Sir James Gordon Frazer, The Golden Bough (New York: Macmillan Company, 1922, abridged edition), p. vii.

arrière, adorant ses héros du passé: les saints, du Guesclin, et Anne de Bretagne aussi bien que les parents déjà morts et leur manière de vivre. La vieille explication avait toujours suffi, elle suffira encore. Ayant eu une civilisation éclatante pendant la colonisation par leurs saints et leurs héros guerriers du moyen âge, elle s'admire du passé. Dans sa propre "querelle des anciens et des modernes," les anciens dominèrent.

Chapitre 2

LA MENTALITÉ BRETONNE

Le climat et le sol de la Bretagne inspirent une grande proportion des idées bretonnes. A l'époque de l'arrivée des Celtes, la péninsule fut presque entièrement couverte de forêt vierge. Mais plus les hommes s'emparèrent de la terre, plus ils défrichèrent les forêts. A mesure qu'on défrichait les forêts, la terre perdait sa fertilité, jusqu'à ce qu'aujourd'hui il y a moins de dix pour-cent de terre boisée en Bretagne, mais il existe une prédominance de "landes," sèches, arides, et noncultivables. Il y a peu de richesse de minerailles, et la souche de terre est très mince (Chadwick, pp. 6-7). La vie principalement agricole est donc fort pénible.

Les pierres semblent s'être emparées de la nature bretonne. Cette dominance des pierres exerce une contrainte sur l'agriculture. On s'en sert pour bâtir tous les murs, les maisons, les églises, et les monuments depuis les reculs de l'histoire bretonne où les hommes néolithiques dressèrent les menhirs pour des buts religieux presque-inconnus aujourd'hui. Il paraît même parfois que le fermier breton ne cultive que des pierres, au lieu de la terre. Les pierres inanimées ont gagné une importance mystique à travers les siècles. Les premiers habitants crurent aux pouvoirs guerriers incarnés dans les menhirs et, l'on raconta une histoire dans laquelle les galets de la grève surent parler et l'homme qui put communiquer

avec eux fut un grand savant mystérieux.¹⁷ Ces pierres acquérèrent des traits humanitaires malgré leur inactivité, mais elles sont douées aussi des pouvoirs fatals. Des rochers aux formes fantasques et mystérieuses défendent les côtes bretonnes, mais cette ceinture de pierres qui empêche l'ennemi de s'approcher, exige aussi un taux surélevé en vies des marins bretons. Non seulement les pierres assument des images de beauté sauvage mais aussi en obstruant les courants d'eau elles causent les bruits de mer semblables aux gémissements des vagues. Cette ambiance de tristesse, de l'infinie et de force sinistre de la nature est soutenue par la fréquence des morts à la mer.

La toute puissance de la nature n'est que trop visible en Bretagne. De cette puissance vient la résignation caractéristique des Bretons. En même temps que le Breton s'inspire de la beauté et la grandeur naturelle qui l'entourent, aussi trouve-t-il son sort dans les machinations de la nature. Tout son idéalisme, encouragé par sa "Mise en scene" s'enfonce dans la résignation. La pauvreté de la vie, déterminée par la pauvreté de la terre, ajoutée à la tendance bretonne de se prendre au sérieux, fait que le Breton devient la personnification de l'être romantique par excellence. Il est renommé par son manque d'humour, ce manque étant le trait qui distingue le Breton de l'Irlandais, dit-on (Bell, p. 148).

Cette résignation se fait partout remarquer. On n'intervient jamais dans la nature--on ne construit jamais de jetées, on ne

¹⁷Pierre Hélias, La Bretagne aux légendes, II (Chateaulin: Jos le Doaré, 1968), pp. 18-19. Ce livre sera noté désormais dans le texte.

draine pas la terre, on ne fait pas de digues, etc.--parce qu'on encourt la colère du bon Dieu qui l'a fait ainsi. On ne s'adresse pas aux médecins. Il est permis de demander de l'aide à un saint, mais si le secours ne vient pas, c'est ainsi que le saint ou le bon Dieu l'ait ordonné. Chose étonnante, tandis qu'agonise un moribond, la famille commence à reciter les oraisons funèbres avant la mort même. Parfois le moribond lui-même y mêle sa propre voix.¹⁸ Parfois l'agonisant se tourne le visage vers le mur, dans la résignation totale, et ne regarde jamais encore les vivants.

Le Breton se renferme d'ailleurs en lui-même, et il ne cherche pas de monde chez lui. Cette modestie de manière remonte et à la résignation et à l'isolation personnelle. Anatole Le Braz, un Breton qui chercha des histoires bretonnes sur la mort trouva que "On s'accueille sans se déranger, à la façon bretonne." Le Breton dit à son hôte: "Si vous êtes chrétien, vous êtes ici chez vous," avec cette politesse des hommes du peuple en Basse Bretagne, qui laissèrent venir les gens à eux.¹⁹ Ce manque de chaleur de l'accueil, est-il dû aux siècles de pauvreté et au manque de quoi partager? De toute façon, l'isolation personnelle correspond étroitement à l'isolation géographique de la Bretagne.

Concomitante de la pauvreté de la terre et de la vie est la vénération des pauvres, soutenue par des préceptes moraux et

¹⁸Anatole Le Braz, La Légende de la mort (1893; Paris: Pierre Belfond, rpt. 1966), p. 84. Ce livre sera noté désormais dans le texte.

¹⁹Anatole Le Braz, Au Pays des pardons (1894; Paris: Calmann-Lévy, rpt. 1900), p. 26. Ce livre sera noté désormais dans le texte.

la recherche de la justice. Anatole Le Braz écrit dans son livre

Au pays des pardons (p. 7):

Soyez assurés que le bon pauvre personnifie le peuple breton lui-même, ce peuple de miséricord durci à la peine, pour qui les conditions de la vie sont demeurées si précaires et sur qui n'a pas cessé de peser la longue histoire d'iniquité dévolu à la plupart des communautés celtiques. Lui aussi, comme le bon pauvre, il tient en main son rouleau de papier où sont inscrits ses doléances, sa plainte séculaire, son indomptable espoir. Car, en dépit des cruelles écoles de son passé, il n'a renoncé à aucun de ses vieux rêves, rien abdiqué de son idéal ancien. Affamé de justice il est resté fidèle à la religion du droit, comme toutes les races qui ont souffert, il se berce d'une grande illusion messianique.

Personne en Bretagne n'est quitte du ménace de la pauvreté.

Les familles des matelots noyés deviennent des mendiantes. Le

Braz écrit:

On sait, d'ailleurs, qu'en Bretagne ce n'est pas une honte de mendier, si même ce n'est pas un honneur. Les misérables, comme les fous, sont tenus pour des êtres sacrés. Qui leur manque de respect encourt la damnation éternelle (Au pays des pardons, p. 42).

Maintes contes renforcent ce ménace. La vierge Marie et son fils ont apparu en guise de mendiants, dit-on. Ceux qui ne leur ont pas été secourables sont perdus. Un conte, "La famine" dans le Gwerziou Breiz-Izel raconte qu'un jour un pauvre s'adressa à une maison où il demanda un morceau de pain pour ne pas mourir. Bien que le mari ait eu pitié de lui, la femme, dont l'opinion s'emparerait, ne voulut lui rien donner, de peur que sa propre famille manque. Alors, le pauvre trépassa, dans leur jardin même. Plus tard, le mari, revenu des champs, trouva sa femme morte, elle aussi. On allait l'enterrer à minuit. On attela trois chevaux à la charette pour la porter en terre, mais elle ne bougea pas. On attela six chevaux, elle ne bougea toujours pas. Finalement on attachâ sept

chevaux sans résultat. Les prêtres arrivèrent et l'on ouvrit le cercueil. Il n'y eut rien dedans sauf un barbet noir et un chat! Soudainement, un coup de tonnerre réduit la charette en cendres sans faire mal ni aux gens ni aux chevaux. Ainsi conclut-on: "Ce n'était pas Dieu qui punissait, mais c'était le diable qui emportait son âme!"²⁰

Même posséder ou trouver de l'argent signifie un risque immortel à l'âme dans la moralité bretonne. A l'antiquité, les hommes néolithiques enterrèrent des objets sous les menhirs avec le défunt, d'où vient la croyance qu'il y ait des trésors y enterrés. Mais on avait peur en Bretagne de fouiller sous les menhirs, car "les gens qui découvrent des trésors n'en jouissent pas longtemps. Leur sort ou, comme on dit, leur 'planète' est de mourir un an jour pour jour après leur découverte" (La Légende de la mort, p. 79). On dit que parfois il y avait de l'or sous les pierres, mais celui qui le cherchait souffrirait dans l'au-delà (Mosher, p. 163). Quelle résignation à la pauvreté, renforcée par le menaçement de punition!

Aussi avertit-on les riches de partager leur fortune. Le Gwerziou Breiz-Izel contient l'histoire de "La Veuve pauvre" qui, avec ses trois enfants, alla mendier chez son propriétaire. Cet homme lui répondit de tuer et de manger ses propres enfants! Elle rentra chez elle, fort deçue, avec des enfants ayant grande faim. Cette nuit, lorsqu'elle dormait, la sainte-Marie, précédée de sept cierges, entra dans la maison, et lui promit du pain (du blé,

²⁰F. M. Luzel, Gwerziou Breiz-Izel: "Chants populaires de la Basse-Bretagne: Recueillis et traduits" (Lorient: Edouard Corfmat, 1868), pp. 77-79. Ce livre sera noté désormais dans le texte.

d'ailleurs, que le propriétaire avait ensemencé ce matin-là). La vierge lui promet aussi que le blé "sera mur avant le jour." La femme dut le couper, le battre, en faire du pain et en apporter au propriétaire. Ce faisant, la dame présenta une jolie tourte de pain au propriétaire. Lui, incrédule, voulut voir de ses propres yeux ses champs. Il s'y rendit aussitôt, où la terre s'entr'ouvrit sous ses pieds et il tomba au milieu des puits de l'enfer! Mais sa tête resta hors de la terre et il dit avec douleur:

---Mes pauvres gens, si vous m'en croyez;
Vous donnez l'aumone au pauvre.

Le témoignage de générosité est indispensable, et le manque est impardonnable. Aussi dans le Gwerziou Breiz-Izel se trouve cette histoire de "Trogadec," un être si dur et si méchant que personne n'osa même entrer dans sa maison après sa mort. Un jeune prêtre intrépide de Léon s'y rendit exprès pour le conjurer. Il demanda à Trogadec quels ont été ses crimes. Trogadec avoua qu'il avait volé et avait été malhonnête. Il manda au prêtre de dire à sa femme qu'elle allait le rejoindre en enfer.

Si elle avait voulu, à mon insu
Donner l'aumone dans ma maison
Un de nous deux aurait été sauvé.
A présent nous sommes perdus tous les deux.
(Gwerziou Breiz-Izel, pp. 69-71)

D'ailleurs la mendicité n'est point une disgrâce en Bretagne. Les mendiants se présentent en grand nombre aux pardons où ils sont traité en hôtes d'honneur. Aux mariages bretons, la place d'honneur est donnée aux pauvres et l'épousée elle-même les sert à table (Barzaz-Breiz, p. xxxix). Parfois, elle doit danser avec eux pour assurer la bonne chance. Une femme anglaise remarqua en 1905 un

homme d'une certaine richesse qui étendait sa main pour recevoir l'aumône lorsqu'il récitait son chapelet (presque sans connaissance, tant cet acte lui fut naturel) (Bell, p. 146). La vénération des pauvres comprend aussi:

une tendre compassion pour les faibles et pour les malheureux, les cadets, les disgraciés de la nature, bossus, boiteux, aveugles, les pauvres d'esprit, les "innocents," comme ils les appellent . . . (Ils) sont les héros ordinaires de nos conteurs, et après une série de travaux prodigieux et d'épreuves surhumaines, ils parviennent toujours à déjouer les trames et les combinaisons les plus perfides, les plus infernales, de leurs ennemis à triompher de la force brutale des géants stupides, comme des artifices et des magies des enchanteurs, des sorciers, du Diable, -- en un mot, de tous les mauvais génies.²¹

Un des plus grands héros folkloriques de la Bretagne fut le pauvre Salaün, un "innocent" qui fut mort de faim au bois (plus tard nommé "Folgoät," c'est-à-dire, le bois du fou). De toute sa vie il n'avait que mendié et recité des Ave Marie. Après sa mort un lys poussa de ses lèvres où l'on voyait empreinté en lettres d'or: AVE MARIE. De ce grand miracle surgit un culte particulier et un endroit de pèlerinage. Même la duchesse Anne sentit la nécessité spirituelle de rendre visite à l'endroit de ce miracle. Elle y fit bâtir un hospice pour loger les pèlerins. Même cette grande dame bretonne fut d'accord que la chance réside chez les fous, et qu'on doit les traiter avec douceur et pitié.

Malgré la bonté parfois pratiquée, la vie d'un mendiant (et même de la plupart des Bretons d'il y a cent ans) fut très dure. On appela les pauvres les "sans-le-sou" ou "les gens de cinq liards,"

²¹F. M. Luzel, Contes bretons: recueillis et traduits (Quimperlé: Th. Clairret, 1870), pp. 8-9. Ce livre sera noté désormais dans le texte.

d'après une monnaie desuète (Au Pays des pardons, p. 30). Aux yeux des paysans, la corpulence fut un trait de beauté qui indique la richesse et le loisir. Comme dit une jeune fille dans un poème d'amour, lorsqu'elle parle à son amant: "vous êtes beau et gras" (Mosher, p. 103).

Hersart de la Villemarque, membre de l'Académie Française au milieu du dix-neuvième siècle, dans son Barzaz-Breiz, constata que les hommes du dix-huitième siècle mettaient les Bretons au même niveau dans l'ordre des intelligences que les sauvages de Kamtchatka (pp. xi et xii). Ceci grâce surtout à leur conservation des traditions druidiques. Il cita un commentaire de J. I. Ampère, Histoire littéraire de la France, t. 1, p. 78, que:

S'il s'est conservé quelque part, en Gaule, des bardes, et des bardes en possession de traditions druidiques, ce n'a pu être que dans l'Armorique, dans cette province qui a formé, pendant plusieurs siècles, un Etat indépendant, et qui, malgré sa réunion à la France, est restée Celtique et gauloise de physionomie, de costume et de langue, jusqu'à nos jours.

En effet, "le siècle d'or" de la Bretagne a été dépassé depuis longtemps. L'arrivée des nouveaux Celtes de la Grande Bretagne réalisa le mariage de l'aventure à la spiritualité religieuse. Cette arrivée marqua l'apogée de l'expérience bretonne, et dès lors, il est de rigueur d'interpréter le présent d'après le passé. Toute la grandeur de la Bretagne se trouve dans le passé: la ville engloutie légendaire de Ker-Is devait être plus grande et plus magnifique que Paris. Paris est en effet l'appellation bretonne d'après leur ville de Ker-Is. La Bretagne a toujours été en arrière politiquement par rapport à la France, grâce à cette mentalité réactionnaire. Quand la France se régna d'un roi, la Bretagne

s'accrocha au système féodal et à ses propres ducs. Lorsque la France se révolutionna au dix-huitième siècle, la Bretagne fournit la Chouannerie, voulant garder la monarchie. Au début du vingtième siècle, lorsque l'Etat devint séculaire, la Bretagne s'est renfermée et renforcée dans son catholicisme. Si l'Etat exigea de l'éducation universelle, les Bretons dédaignèrent les écoles, parce que les parents voulurent que les enfants imitassent leurs ancêtres (Bell, p. 14).

En 1905 Mrs. Arthur Bell constata que:

The doctrine of liberty, equality, and fraternity cannot be said to have taken root in Brittany; for in spite of the sturdy independence of the people, they remain too intensely conservative to aspire to freedom of consciousness (Bell, p. 3).

Un vieux dicton breton signale que "l'usage en Bretagne est plus roi que le roi" (Au Pays des pardons, p. 343). Là, où ce qui est vieux repousse la nouveauté, les religions ont gardé leur caractères primordiaux. En 1905 Mrs. Bell remarqua que les Bretons près de St. Briec vénéraient les dolmens et les menhirs près de leurs maisons presque autant que les images dans leurs églises (Bell, p. 47). Elle trouva que les Bretons retiennent leur imagination poétique de l'enfance et habitent un monde idéal, à leur propre fabrication, fiers de leurs limitations (Bell, p. 5).

Ainsi gardent-ils les anciennes routes de mauvais petits chemins ou sentiers. Aujourd'hui ces routes longent de nouvelles routes, mais les vieilles sont réservées aux morts, c'est-à-dire, aux convois funèbres.

On eût cru commettre un sacrilège, en conduisant un homme à sa dernière demeure par une autre voie que celle où l'avaient précédé ses père, grand-père, vieux-père, doux-père et tous ses aïeux, de temps immémorial. Ces chemins, désormais fréquentés par les seuls enterrements, reçurent le nom de chemins de la mort. Malheur au propriétaire assez mal avisé pour vouloir interdire,

sur ses terres, l'accès d'une de ces voies sacrées (Légende de la mort, p. 122).

Il est évident que la vie spirituelle vaut davantage que la vie physique. Les Bretons nous semblent parfois indifférents à leur condition pénible. Une vieille dame, Marc'harite, à la fin du dix-neuvième siècle, gagna sa vie en exécutant des pèlerinages pour ceux qui ne pouvaient plus voyager. Elle s'est rendue à presque toutes les fontaines sacrées de la Bretagne, où elle a recité des oraisons et a mis de l'eau sacrée dans une burette pour la rendre au malade. Mais elle ne s'est jamais servie de cette eau pour se laver (Mosher, p. xviii). Lorsqu'une femme américaine (et bonne amie de Marc'harite) lui a présenté du savon, tout enjolivé dans son emballage, la Bretonne l'a transformé en relique. Elle le plaça entre deux statues des saints sur sa cheminée! Pour le Breton, tout objet naturel fait partie de la grande merveille qui l'entoure, et il l'explique ainsi (Mosher, p. 93). Anne Douglas Sedgewick, qui passa son enfance en Bretagne avoua que "chaque groupe d'arbres, chaque pierre, chaque tournant du chemin, avait sa légende ou son aventure."²²

Jules César, qui passa dix ans en Gaule, remarqua que les habitants de l'Armorique furent les plus superstitieux de tous les peuples qu'il avait rencontrés (Mosher, p. 5). Ernest Renan, cependant, au dix-neuvième siècle, trouva dans sa propre race l'élément essentiel du caractère breton: l'idéalisme et la poursuite de l'inconnu. Pour lui, l'imagination bretonne ne connaît pas de

²² Anne Douglas Sedgewick, A Childhood in Brittany Eighty Years Ago (New York: Century Company, 1919), p. 203. Ce livre sera noté désormais dans le texte.

limites. Même la tendance à l'ivresse appartient au besoin invincible d'illusions, non pas à l'appétit grossier. Le Breton, dit-il, n'est point grossier. Il cherche une vision de quelque chose hors de lui. Il a la soif de l'inconnu et de l'invisible (Mosher, p. 132).

Mais cet idéalisme soumis à la volonté bretonne se confond à la réalité. Les frères Grimm en Allemagne, et Chateaubriand, en parlant des hommes très-près de la nature disent qu'il se contentent dans leurs chansons de peindre exactement ce qu'il voient. Quand un paysan breton veut louer une oeuvre de ce genre, il ne dit jamais "C'est beau"; il dit: "C'est vrai" (Barzaz-Breiz, p. xxxv). Les thèmes des légendes bretonnes sont alors presque toutes des histoires édifiantes (Barzaz-Breiz, p. xl). Comme le Breton ne médit jamais un mort, il ne gaspille non plus des mots frivoles. Il se garde pour ce qui lui semble vrai et significatif.

Puisque tout évènement dérive de l'au-delà, la force directrice de la vie se trouve dans les aspects de leur religion et de leur mythologie. Robert Graves, dans la préface à la New Larousse Encyclopedia of Mythology, cite les deux fonctions du mythe; d'abord: répondre aux questions de la création et la terminaison de la vie, d'où l'existence des prêtres pour soigner les âmes, et seconde: pour justifier un système social qui existe déjà, y compris les rites traditionnels et les coutumes (Larousse-Mythologie, p. v). Chaque évènement de la vie bretonne doit être exposé et expliqué grâce à sa mythologie. La mythologie bretonne s'exerce en deux sens: d'abord: toute chose s'interprète de façon spirituelle. L'idéal et la moralité se manifestent dans toutes choses. Deuxièmement, l'explication

surnaturelle prévaut toute explication matérielle. Donc, la dépendance du système mythiques s'affirme de nouveau à chaque instant.

En Bretagne la chrétienté réside en un couche celtique. Les Celtes se servirent de la magie dans leur religion, et la chrétienté n'a fait que se soumettre et se conformer aux exigences de la superstition. La religion des Bretons ne s'enferme pas dans les églises, mais se pratique en plein air. Le Breton s'agenouille devant n'importe quelle tombe, même sans savoir le nom de celui pour qui il récite les oraisons (Mosher, p. 177). On fait une révérence aux statues de la Vierge sur la route, et on les honore avec des fleurs (Sedgewick, p. 75). Près de Dol, entre Cancale et Mt. St. Michel se dresse un menhir couronné d'une croix, symbol du triomphe de la chrétienté sur le païenisme (Bell, p. 35). Le chrétien fervent se met souvent sur la route, pour pèleriner aux fontaines sacrées des saintes, autrefois des fées et des déesses celtiques. Une vie à la nature, près de la terre, ne soutient pas un culte clos, confortable, de l'intérieure des bâtiments. La vie bretonne s'oriente toujours vers la nature. Il lui faut donc, une religion à la nature aussi. Le fait est que les Bretons ont melangé les éléments de deux religions différentes pour répondre à leurs besoins psychiques.

Il y a un phénomène remarquable dans la transition des contes du passé par les conteurs. Presque la plupart des conteurs sont soit vieux soit des femmes. D'ailleurs, ils racontent ce qui s'est passé le plus souvent dans leur enfance. Le résultat en est que les contes s'originent dans la simplicité, la crédulité, et l'idéalisme de l'enfance et se raffinent chez les vieux qui se sentent proches à la mort et à l'éternité, en même temps qu'il cherchent sincèrement

la justice et la justification de leurs actions dans la vie. La vénération des aïeux fait que les mots des vieux portent du poids. Chaque étape, celui de l'enfance et de la vieillesse, se base dans la naïvité des esprits sans puissance physique et sans le cosmopolitisme de l'esprit adulte, normalement actif. Le folkloriste Yearsley, dans son livre The Folklore of the Fairy Tale, remarque que d'ordinaire, la religion influence les femmes plutôt que les hommes (Yearsley, p. 27). M. Lavenant, un sociologue breton, remarqua aussi (interview: août, 1970) que les femmes gardent d'ordinaire les contes merveilleux plutôt que les hommes. Probablement ce phénomène est-il dû à l'isolation culturelle de la femme dans les sociétés primitives et à son incapacité d'influencer son avenir. Elle devait l'obéissance à son mari et à son père, et elle acceptait son sort de mère, avec toutes les déprivations et devoirs y compris. Elle avait donc, plus de besoin de l'aide psychique de la religion, grâce au fait qu'elle déterminait moins sa destinée. Seul, le nombre de femmes dans les églises témoigne à leur ferveur supérieur.

Le caractère enfantine et crédule du folklore et de la mythologie bretons correspond aussi à la qualité de vie bretonne. Mêmes les hommes qui dépendent de la terre et de la mer n'influencent que peu leur succès et leur sort. Ils sont toujours comme les enfants et les femmes, grâce à cette dépendance. Il leur faut donc de l'aide religieux aussi. Tant que l'économie de la Bretagne est restée au niveau primitif des occupations paysannes, la religion exercera la plus grande influence dans leur vie. A mesure que le travail se modernise et que le besoin du surnaturel se diminue, le folklore surnaturel disparaîtra. A quoi bon les tirades et les

décrets de l'Eglise catholique quant aux superstitions lorsque la vie économique de la Bretagne reste primitive? Bien sûr, l'Eglise connaît des succès, mais le triomphe n'est pas encore complet, car la vie bretonne actuelle dépend très souvent des forces de la nature.

La confrontation de l'homme et la nature exige du courage, de la force, et même de la fierté: des forces romantiques. D'ordinaire, l'extrême difficulté de la vie rend les êtres plus compatissants aux malheureux, bien qu'on ait parfois accusé les Bretons de cruauté envers les vieux (surtout si la famille laisse mendier un vieux). Mrs. Anne Mosher découvrit le principe qui rend la nobilité à la vie paysanne de la Bretagne. Elle observa que "difficulties without danger often harden the disposition and make it selfish, while difficulties with danger sublimate the character and give it a romantic nature" (Mosher, p. 129). Elle rapporta cet exemple de la compassion des Bretons: en 1896 un navire anglais, le Drummond Castle s'écroula près de l'île d'Ouessant. Les habitants de cette île sacrifièrent leurs meilleurs costumes pour vêtir les défunts de ce naufrage. Enterrer ce dont ils sont si fiers, voici la nobilité bretonne! Cet acte révèle aussi le rapport intime entre les vivants et les morts en Bretagne. Il remonte à la vénération des aïeux et des morts. On ne les oublie jamais. Toute la vie temporelle est colorisée par la présence, la puissance, et l'importance des ancêtres et des morts. Aux mariages on récite une prière spéciale pour les défunts, et une chanson de mariage exige qu'on soit gai car bientôt "nos corps seront la nourriture des vers" (Mosher, p. 117). La constance de l'idée de la mort n'est pas aussi morbide qu'elle n'est spirituelle. Quand on se souvient constamment de son propre

destin, sa moralité veille sur toutes ses actions. La croyance que les morts ne sont pas "morts" est certainement une relique celtique. Elle augmente les nombreuses histoires des revenants en même temps qu'elle ensemence un champs psychique fertile pour la moralité chrétienne.

Le don de la poésie, de quelle manière révèle-t-il la mentalité bretonne? Jusqu'à quel degré les Bretons respectent-ils leur don de poésie et les poètes de la population? Quel est le rôle du poète dans la société actuelle? La poésie de la Bretagne, révèle-t-elle des éléments celtiques et lesquels?

A l'époque druidique, la classe qui menait la vie spirituelle de la société se divisa en trois groupes: les évates, les bardes et les druides. Le druide, véritable chef religieux, garda la connaissance religieuse et naturelle, y compris l'augure et la magie. L'évate fut l'interprète des sacrifices et de la philosophie naturelle. Le barde s'occupa à garder l'histoire du groupe et à commémorer les grands évènements: honneurs, bonheurs, et tragédies. Tous les trois se servirent de la méthode linguistique pour garder leurs vérités. Dans des "collèges" ils enseignèrent oralement leur culture aux jeunes. La forme habile à la mémorisation fut le tercet, le rime ternaire, et l'alliteration d'un bout à l'autre (Barzaz-Breiz, p. lxiv). Dans sa recherche soignée, M. H. de la Villemarqué est sûr d'avoir trouvé de tels chants d'origine druidique encore répandus en Bretagne au dix-neuvième siècle qui datent d'avant le dixième siècle. En effet, cette forme établie par les druides s'utilisa au dix-neuvième siècle, lorsque les poèmes

et les chants se créèrent. Dans la société bretonne la principale réunion des gens fut pour les veillées ou les fileries, où l'on se groupa devant l'âtre et le feu pour filer, pour parler et pour chanter (Barzaz-Breiz, pp. vii et lxxvi). De la Villemarqué conta que "la plupart des ballades se composent en collaboration" entre plusieurs personnes, dont chacune ajouta un strophe et tout le monde répondit au refrain. On prit un évènement récent et l'appliqua au cadre traditionnel, sans jamais changer de forme, car, "tenter d'improviser en pareil cas, est une entreprise extravagante, dans laquelle il faut désespérer de réussir" (Barzaz-Breiz, p. xxxviii). On n'aime pas, en générale, qu'on change soit les details, soit le cadre d'un conte, et donc, du fait qu'on garde l'identité exacte d'un récit, on peut se rassurer que les vieilles formules demeurent assez pures.

Nonobstant qu'aujourd'hui le barde de l'antiquité se trouve plus bas sur l'échelle sociale, c'est-à-dire, parmi les paysans, il profite toujours d'une grande vénération. S'il n'est que mendiant, on l'accueille chez soi et l'accable d'honneurs. Le barde reçoit toujours de quoi manger (Bell, p. 103). D'ordinaire il nomme son successeur. Jusqu'à quel degré on apprécie la poésie se voit dans le fait que les chansons et les poèmes suffisaient à payer des dettes. La mère de Hersart de la Villemarqué accepta des chansons comme salaire de son aide et de sa connaissance médicale. Les femmes de l'Arez qui descendaient tous les hivers pour chercher du chanvre à filer commençaient toujours chez les gens où elles cherchèrent le chanvre, par payer en chansons. On ne manqua jamais de leur en rendre ce qu'elles demandèrent (Barzaz-Breiz, p. viii).

Il fut défendu aux bardes cambriens (en Angleterre) par leurs propres lois, de s'introduire dans les maisons sans en avoir préalablement obtenu la permission, et qu'ils la demandaient en chantant à la porte. Les chanteurs bretons s'y conformaient. Leur salut habituel: "Dieu vous bénisse, gens de cette maison! Dieu vous bénisse, petits et grands!" nécessita la réponse: "Dieu vous bénisse aussi, voyageur, qui que vous soyez" ou ils devaient se passer de cette maison et reprendre la route (Barzaz-Breiz, p. xli).

Aujourd'hui le conteur semble avoir unifié les professions de barde, druide, et même prêtre, car il garde les récits historiques et patriotiques aussi bien que les dictons pratiques et la connaissance de la magie. D'ailleurs il dispose de la louange et du blâme. Il jouit d'une certaine autorité morale. De la Villemarqué dit à ce propos:

Le peuple, en effet, écoute les chanteurs nationaux avec un recueillement religieux, et ceux de la Bretagne méritent son respect. Leur rôle n'est pas seulement d'amuser et de plaire; ils ont à remplir une autre et plus grave mission. Ils sont les conservateurs de la langue, des annales populaires, des bonnes moeurs même, des vertus sociales, et, nous osons le dire, un instrument de la civilisation, si par ce mot l'on veut entendre ce qui est beau, honnête et bien. Cette mission, ils l'ont comprise et remplie à toutes les époques (Barzaz-Breiz, p. lxxii).

De notre époque les bardes font partie de la population ambulante: les pèlerines par procuration, les meuniers, les tailleurs, les chiffonniers, les mendiants, bien que le don de la poésie semble être un don universel chez les Bretons. De la Villemarqué trouve que "leur vie errante, l'exaltation de leur esprit, qui en est la suite naturelle, leurs loisirs, tous les sert merveilleusement" (Barzaz-Breiz, p. xxxviii).

La légende signale que la région la plus favorable aux meilleurs bardes fut celle de Rumengol en Finistère. Lorsque Grallon, roi légendaire de la ville engloutie de Ker-Is demanda d'autres sons pour supplanter et remplacer les soupirs et gémissements de sa fille noyée qui l'agonisaient, la Vierge lui a accordé des bardes. Elle ordonna que les chansons des bardes dussent s'entonner et se resonner à jamais sur les côtes de la Bretagne (Bell, p. 103).

Tant le paysage breton provoque une poésie naturelle, tant les écrivains romantiques se stimulèrent de cette source intarissable. Robert Lewis Browning se rendit au Croisic pour se soulager et pour s'isoler après la mort de sa femme (Mosher, p. 198). Le Pêcheur d'Islande de Pierre Lôti trouva sa mise en scène à Paimpol, et la tragédie de Tristan et Iseult eut lieu près de la Baie de Douarnenez (Bell, pp. 48-49). Même la légende du roi Arthur se plaça en Bretagne: la ville d'Avalon doit être entre Tréguier et Lannion. Vivienne charma Merlin dans la forêt de Brocéliande (au nord de Pontivy). On prétend que le Sieur Galaad fut Breton et que le Saint-Graal ne fut autre que le chaudron qui ne se vidait jamais du dieu celtique Sucellus ou Dis Pater.

Le romantisme breton dans le folklore de la mort se comble dans les histoires associées à la mer. Si l'on se rend à n'importe quel cimetière breton aujourd'hui, on remarque sur chaque tombeau un petit bassin en forme de coquille qui contient de l'eau bénite. L'eau elle-même semble être le seul élément ayant la puissance de sauver l'âme. Elle est le symbole de la propreté et spirituelle et physique. Le fait que la mer entoure la Bretagne peut être interprété comme la force morale lavatrice qui rend propre la vie bretonne.

Le symbol de la coquille remonte au passé, jusqu'à l'époque des pèlerinages à St.-Jacques-de-Compostelle en Espagne, comme toute chose qui a de l'importance en Bretagne. Saint-Jacques, un pecheur, porta toujours une coquille quelque part sur ses habits, pour montrer son rapport à la mer.

Le Braz, dans son livre excellent, La Légende de la mort, raconta les évènements de la mort d'un gabarrier qui passa accouché les quatre derniers jours de sa vie:

La vie allait et venait en lui tantôt plus et tantôt moins, selon que la mer montait ou descendait. Il nous disait de ne pas nous en étonner, que cela était habituel chez les marins, quands ils étaient, comme lui, sur le point de quitter ce monde (La Légende de la mort, p. 82).

Il ne suffit pas de dire qu'ainsi gagnait-il sa vie, ainsi gagnait-il sa mort. Car, la mer ici est la véritable source et force de sa vie. Cette liaison intime avec la nature révèle un certain animisme, une âme de l'eau, co-existant avec celle de l'homme. Ce païenisme poétique remonte au passé où les hommes celtiques crurent pouvoir conter sur les symbols de la nature, car leur sort fut inextricablement lié aux forces de la nature. Le Celte a dû être aussi résigné donc que les Bretons dont on parle.

Que la mer fait un appel mystérieux aux Bretons se signale aussi dans la position des fenêtres. Près de Buguéles en Penvénan toutes les fenêtres des chaumières (qui ne possèdent que peu de fenêtres) donnent sur la mer (La Légende de la mort, p. 256).

Mais la mer représente surtout la grande épreuve de la vie humaine. Elle prodigue des dangers et des tragédies. Lorsque Le Braz traversait une fois la Baie de Douarnenez il entendait parler

des paysans. L'un interrogea un vieux et sa femme sur leur peur de la mer (puisqu'ils furent à bord d'un bateau) ainsi:

--C'est donc alors que vous vous êtes reconciliés avec la mer?
 --Non plus. Je lui en voudrais tant que je vivrai. Elle nous a pris notre fils Yvon, que Dieu ait son âme? Ces choses-là ne se pardonnent point. La mer! Ni Renée-Jeanne, ni moi, nous ne pouvons la sentir. Une de nos fenêtres donnait dessus: nous l'avons murée. La terre est la vraie mère des hommes; la mer est leur marâtre. Si j'étais sainte-Anne, je la dessécherais toute, en une nuit.

Renée-Jeanne, accroupie sur un rouleau de cordages, marmonnait une série d'oraisons bizarres, sans doute des formules de conjuration contre les Esprits malfaisants des eaux (Au Pays des pardons, pp. 350-351).

Jusqu'à quel point les Bretons croient aux méchants génies de l'eau est même tragique. En 1893 le beau-frère d'Anatole Le Braz (Léon Mariller) fut naufragé pendant une tempête. Il s'est sauvé en nageant vers un récif où il a repris souffle. De là il vit les maisons sur la côte aux fenêtres allumées. Il hurla ses appels au secours et à mesure qu'il forçait ses cris, les lumières s'éteignèrent à la hâte. Personne ne vint le secourir et il cria longtemps. Le lendemain les gens sortirent enfin. On le trouva mort. On l'avait entendu crier, mais:

Cette nuit-là, ils étaient restés paralysés sur leur lit en entendant cette plaintive et sournoise âme de l'Enfer de Plougrescant, venue la menteuse d'une voix d'homme afin de mieux les attirer dans la tempête et leur prendre la vie (raconté par Claude Seignolle, à l'introduction à La Légende de la mort, pp. 20, 21).

La mer, pour les Bretons, représente la force animée de la nature, dont un esprit s'acharne contre eux. Toutes les formes fantastiques des rochers de mer leur représentent des êtres--des géants, des fées, etc.--les mauvais esprits du folklore celtique. Les rochers énormes de Ploumanach près de Perros Guirec suggèrent

des hommes et des animaux pétrifiés tout d'un coup au milieu de quelque'activité exceptionnelle (Bell, p. 55). Aux approches de l'île d'Quessant, un groupe de rochers ressemble à une ville fortifiée, autour de laquelle on trouve les épaves des naufrages (Bell, p. 87). Sur la plage de Morgat près de Crozon se trouve de nombreuses grottes bizarres au centre desquelles se dresse une masse de granit que l'on appelle l'Autel de la Fée. On suppose que les druides s'en servaient dans le temps, et l'on sait que les naufrageurs l'utilisaient.

Près de Camaret le "château de Dinan" semble défendre l'entrée de la baie. Pierre Hélias raconte l'histoire suivante à propos des habitants de ce château:

On dit qu'au temps d'autrefois, une horde d'hommes géants occupait le château de Dinan. Pour se nourrir, à l'ordinaire, ils faisaient main basse sur les boeufs et les moutons à la pâture dans les collines. Mais ils se régalaient surtout de la chair des marins, quand ils pouvaient saisir quelque navire aventureux qui s'était risqué dans leur baie. Les pauvres paysans du cap auraient déserté le pays s'ils n'avaient trouvé, pour les défendre, une tribu de Korrigans rusés qui leur rendaient mille services. Ces petits êtres velus se plaisaient à mystifier les géants et, lorsque ceux-ci s'en prenaient aux hommes, ils ne manquaient de tomber dans quelque piège tendu par les nains. Tous les géants sont remarquables par leur sottise. Ceux de Dinan étaient apparemment de la bonne race, car ils étaient sots à ravir.

Les Korrigans avaient leur demeure dans les grottes voisines du château de Dinan. L'une d'elles, surtout, était leur grand quartier. Ils y entretenaient toujours quelques réserves de coquillages en prévision des jours de guerre contre les géants. Sur la falaise, au-dessus de la grotte, ils étendaient le goémon de rive pour le faire sécher avant d'en bâtir des meules où les habitants du cap pouvaient venir prendre du combustible, des litières, et choisir les algues à pain. Mais aussi, ces meules de goémon sec devaient servir aux nains dans le stratagème qu'il imaginèrent pour anéantir leurs mauvais ennemis du château.

Une nuit, en effet, les géants décidèrent de creuser une galerie sous la falaise pour arriver au fond de la grotte des Korrigans. Ils voulaient en faire un massacre total pour demeurer les maîtres du pays sans avoir désormais à redouter les malices des petits êtres. Au surplus, ils se rejoissaient de croquer

bientôt une viande d'autant plus délectable qu'elle aurait le goût suprême de la vengeance.

Mais les nains se tenaient en éveil. Ils avaient préparé leur défense avec soin. Dès qu'ils entendirent le rocher resonner sous les coups, ils quittèrent la grotte en toute hâte. Un groupe demeura sur la grève, un autre monta sur la falaise, un troisième disparut dans une caverne proche. Quand les géants débouchèrent dans la grotte avec des hurlements de triomphe, ils la trouvèrent parfaitement vide, éclairée par un grand feu de goémon qui brûlait à l'entrée et dégageait une fumée épaisse. L'instant d'après, derrière eux, les rochers minés s'écroulèrent dans la galerie, leur coupant toute retraite. Ils moururent tous étouffés dans la grotte des Korrigans. On y peut voir encore de longues pierres couchées dans le sable, qui ne sont pas autre chose que leurs cadavres polis par les marées.

Sans doute, les habitants du cap furent-ils ingrats à l'égard des petits êtres qui les avaient délivrés des Ogres, car les nains malicieux ont déserté la baie de Dinan. Mais leurs grottes semblent narguer encore, de toute leurs ouvertures, la ruine informe du château (La Bretagne aux légendes II, p. 14).

Melés aux images des êtres surnaturels sur les côtes sont les souvenirs des hommes eux-mêmes, les naufrageurs qui gagnaient leur vie des épaves des naufrages. A l'époque où les "saints" arrivèrent de la Grande Bretagne, les naufrageurs laissaient errer des vaches sur les falaises, des lanternes attachées à la queue, pour attirer les navires sur les rochers (Bell, p. 84). Cette tromperie dans un endroit déjà si dangereuse semble être exceptionnellement cruelle.

Selon les bardes, les âmes avaient trois cercles à parcourir: le premier était le cercle de l'infini; le deuxième, de l'épreuve; le troisième, celui de la béatitude. C'est ce qu'établissent des documents que nous ont laissés les Gallois du moyen âge.

L'âme, d'après nos poètes d'Armorique, devait, avant d'arriver en enfer, passer par les étangs de l'Angoisse et des Ossements, les vallées du Sang et enfin la Mer, au delà de laquelle s'ouvraient les bouches de l'Abîme.

Procopé et Claudien racontent: "Les pêcheurs et les autres habitants des côtes de la Gaule qui sont en face de la Grande-Bretagne sont chargés d'y passer les âmes, et pour cela, exempts de tributs. Au milieu de la nuit, ils entendent frapper à leur porte; ils se lèvent; ils trouvent sur le rivage des barques étrangères où ils ne voient personne, et qui pourtant sont si chargées, qu'elles semblent sur le point de sombrer et s'élèvent d'un pouce à peine au-dessus des eaux. Une heure leur suffit pour le trajet, quoique avec propres bateaux il puissent difficilement le faire dans l'espace d'une nuit."

(Claudien dit:) "Il est un lieu à l'extrémité de la Gaule, un lieu battu par les flots de l'Océan . . . , où l'on entend les plaintes des ombres volant avec léger bruit. Le peuple de ces côtés voit des fantômes pâles et morts qui passent (Barzaz-Breiz, p. 156).

Les bruits de la mer font croire que la mer est animée et même hantée. Le Braz remarqua "les nuits de tourmente, on entend tout le long de la côte les noyés qui s'appellent entre eux" (La Légende de la mort, p. 283). Mais souvent on entend pleurer aussi Dahut ou Ahès, la fille de Grallon, premier roi légendaire de la Bretagne aussi bien que les citoyens de la ville qu'elle a damnée. Parfois les marins jurent d'avoir vu sous les eaux les tours des cathédrales de la ville engloutie d'Is (car Is fut si grande et si magnifique qu'elle avait plusieurs cathédrales)! Au surplus, on croit avoir entendu, lorsque la nuit est très calme, les tintements des cloches dans les clochers engloutis.

La ville légendaire qui repose toujours au fond de la Baie de Douarnenez fut plus plus grande que Paris à l'époque des immigrations de la Grande Bretagne. Un des nouveaux saints, St.-Guénolé, fut l'évêque de la ville et très bon ami du bon roi Grallon. Malgré la bonté du roi, sa fille Ahès (ou Dahut) fut la personne la plus méchante et la plus corrompue de la région. Elle prenait chaque nuit de nombreux amants différents et, après l'acte de l'amour, elle les jeta de sa fenêtre, dans le golfe près d'Huelgoät. Les paysans par là parlent toujours du tas d'amants rejetés. Saint-Corentin de Quimper (un autre des premiers saints de la Bretagne), en visitant la ville d'Is, prêcha contre la vilaine. Mais toujours, garda-t-elle ses mauvaises habitudes.

Finalement, Dieu voulut la punir (aussi bien que la ville)! Seul le roi pouvait ouvrir les portes aux digues et aux levées qui protégeaient la ville, avec une clé d'or qu'il porta suspendue d'une chaîne de son cou. Dahut promit cependant cette clé à un de ses amants, et, pour la procurer, elle a dû l'enlever de son père lorsqu'il dormait. A peine l'amant eut-il déserré les portes que les torrents d'eau inondaient la ville. St.-Guénolé avertit le roi de s'enfuir. Monté à cheval (un cheval breton, bien-sûr) il ne put résister aux instances de sa fille de la sauver aussi. Il la laissa monter en croupe, mais les eaux qui montaient, montaient, allaient les noyer, la ville, la fille et le roi. La voix de Dieu exigea alors que Grallon se séparât de sa fille. Il dut se déchirer d'elle et la jeter au loin dans les eaux, d'où montaient ses cris désespérés. Avec son sacrifice les vagues reculèrent de la propre personne du roi, mais la ville resta engloutie. Le pauvre roi chercha à se consoler à l'abri de l'abbaye de Landevennec, mais sa tristesse l'accabla, et il mourut, veillé du dernier des druides et de St.-Guénolé (Barzaz-Breiz, pp. 39-44).

Une ville engloutie qui n'est pas légendaire se trouve près de Saint-Michel-en-Grève, la ville de Porspican, à l'endroit de la ville actuelle de Cancale. Les marins du nord de la Bretagne racontent qu'ils ont vu en-dessous des eaux des maisons, l'église et la grande forêt, avalées par la mer (Bell, p. 56). On attend à ce que toutes les deux villes englouties se lèvent des eaux un de ces jours et qu'elles causent l'inondation fatale de Quimper en Finistère et de Cancale sur les Côtes du Nord. En effet, à l'entrée du sud à la Baie de Douarnenez, l'endroit qu'on appelle le Pointe

du Raz, il y a sept courants d'eau qui se heurtent contre le promontoire le plus rude de la côte bretonne (Bell, p. 132). Près de toutes les deux villes englouties, la marée monte très vite, et l'histoire connaît maintes tragédies personnelles par là.

Quant aux légendes, on dit que la grève est hantée des esprits de ceux qui sont victimes de leur propre témérité. Un de ce genre, nommé Perik Scoarn se mit d'accord avec le diable. Au prix de son âme, Perik allait apprendre l'emplacement de la ville d'Is. A la basse marée, il remarqua une porte dans la mer. Il y frappa et la porte lui ouvrit pour révéler une immense cache de trésors de toute sorte. Ebloui par de jolies femmes et par le trésor, il s'oublia. A minuit, son corps se pétrifia et il devint partie d'un groupe de rochers. (Les autres rochers furent, sans doute, d'autres curieux qui se trompèrent ainsi aussi.) Mais le pauvre Perik garda toujours sa connaissance, et à la Pentecôte, son esprit libre erre sur le sable de la grève ou sur les crêtes des vagues (Bell, p. 57).

S'il y a une morale à ce récit fantastique, c'est seulement que son trop de curiosité s'est repayé à la manière bretonne: la folle témérité entraîne sa propre punition. Mais d'autres histoires comprennent la responsabilité chrétienne envers ces morts vivants. Le Braz trouva que:

Un des quartiers de la ville d'Is s'appelait Lexobie. Il y avait dans Is cent cathedrales et, dans chacune d'elles, c'était un évêque qui officiait. Quand la ville fut engloutie, chacun garda l'attitude qu'il avait et continua de faire ce qu'il faisait au moment de la catastrophe. Les vieilles qui filaient continuaient de filer. Les marchands de drap continuaient de vendre la même pièce d'étoffe aux mêmes acheteurs. Et cela durera ainsi jusqu'à ce que la ville ressuscite et que ses habitants soient délivrés (La Légende de la mort, p. 307).

Dans les rochers de Saint-Gildas, quand les nuits sont claires et douces, on entend chanter une sirène, et cette sirène, c'est Ahès, fille du roi Grallon (La Légende de la mort, p. 306). Quelquefois aussi, des cloches tintent au large. Il est impossible d'ouïr un carillon plus mélodieux. C'est le carillon des cloches d'Is (La Légende de la mort, p. 307). Pour ressusciter la ville, un peu de chrétienté aurait suffi. Selon cette histoire trouvée par Le Braz, des marins de Douarnenez pêchaient une nuit dans la baie, au mouillage. La pêche terminée, ils voulurent lever l'ancre, mais elle était accrochée dans les profondeurs de la mer. Pour la dégager, l'un d'eux, hardi plongeur, se laissa couler le long de la chaîne. Quand il remonta il dit à ses compagnons que l'ancre fut coincée dans les barreaux d'une fenêtre. On le crut fou, mais il poursuivit que c'était une fenêtre illuminée d'église qui éclairait au loin. Dans l'église il y avait une foule de gens parés de vêtements riches. Un prêtre à l'autel disait la messe. Emmerveillé de ce qu'il avait vu, ce marin raconta la chose au recteur. Le prêtre lui répondit ainsi :

--Vous avez vu la cathédrale d'Is. Si vous vous étiez proposé au prêtre pour lui répondre sa messe, la ville d'Is toute entière serait ressuscitée des flots et la France aurait changé de capitale (La Légende de la mort, pp. 305-06).

Répondre à la messe, c'est-à-dire, participer à la religion chrétienne, c'est étendre la bonté de Dieu aux morts. On reprendra ce thème dans les histoires plus tard. Ce qui est remarquable là est le pouvoir des vivants dans le monde des morts et la facilité idéale de franchir les limites de chaque domaine, une frontière qu'on ne franchit que rarement d'ailleurs.

On se souvient d'Ahès aujourd'hui en tant qu'une sirène qui mène les marins à la mort, mais Ahès est aussi la personnification féminine de la mer. Bien qu'Ahès fût "païenne," son culte se mélangea avec le culte de Sainte-Anne, la sainte chrétienne de la mer (interview: Pierre Hélias, Août, 1970, et aussi, Bell, pp. 123, 124). Sainte-Anne, qui parcourt aussi les crêtes des vagues, doit protéger les marins des endroits où Ahès les aurait menés. Les pouvoirs attribués à Sainte-Anne sont ceux dont on se doutait de la part d'Ahès. Même si Sainte-Anne vivait réellement en Bretagne, son identité mythique et folklorique se lia à celle d'Ahès.

La confusion de ces deux images féminines de la mer: Ahès, la plus vilaine et malfaitrice, et Sainte-Anne, la plus compatissante et bienfaitrice, n'est que trop significative. Car la mer incarne à la fois la source de la vie et l'étouffement de la mort dans le noyade. Joseph Campbell, dans The Masks of God: Primitive Mythology,²³ suggère que l'image de l'eau dans la mythologie est associée finalement au motif de la naissance. Elle représente le passage à travers la peur, le noir, et l'étouffement pour aboutir à la vie et à la lumière. Pour lui, les déesses, les sorcières qui gardent de l'eau, des puits, et des chaudrons au contenu rajeunissant représentent l'aspect enrichissant ou menaçant du motif de la naissance. De toute façon, ces deux femmes renforcent l'image de la terre (ici la mer) comme mère des hommes avec son pouvoir de donner et de reprendre la vie.

²³Joseph Campbell, The Masks of God: Primitive Mythology (1964; New York: Viking Press, rpt. 1969), p. 62. Ce livre sera noté désormais dans le texte.

Que ces deux forces se personnifient dans des femmes remontent à la religion des Celtes.

Un excellent exemple de l'ambivalence de cette vénération de l'eau se trouve dans l'évènement suivant: une pèlerine âgée s'est rendue à Rumengol pour demander à la Vierge de Tout Remède (Sainte-Anne) la fin de l'agonie affreuse d'un moribond:

Elle irait à la fontaine de la sainte et y emplissait sa burette. Au retour, elle répandait quelques gouttes de cette eau sur les paupières du patient, et ses yeux aussitôt se renverseraient dans leurs orbites, et la douleur le quitterait avec la vie (Au Pays des pardons, p. 97).

Avec cette introduction au romantisme, à la spiritualité, à la moralité et au mélange d'idées celtiques et chrétiennes, observons la grande matière des histoires sur la mort.

Chapitre 3

LE MONDE DES MORTS

L'idée la plus répandue parmi toutes les populations primitives, c'est que le monde des morts est analogue au nôtre.²⁴ Pour le Breton ce monde est une continuation du nôtre où la justice s'accomplit. D'ailleurs, pour lui "la mort est sainte."²⁵ On ne plaisante jamais avec la mort car c'est un sujet grâve et profond. Mais que signifie le jugement que la mort est sainte? Van Gennep trouva que dans les sociétés primitives, "saint" veut dire "unique" et hors de l'ordinaire, donc, il mérite la vénération ou la peur (Rites de passage, p. 16). La vénération et la peur se mélangent dans l'attitude bretonne envers la mort, car la justice qui s'y opère est aussi redoutable qu'elle n'est désirable. La mort se trouvera donc personnifiée comme la plus grande joie de la vie ainsi bien qu'une présence terrifiante et malfaisante. De nombreux contes racontés par Luzel et Sébillot se terminent heureusement avec la mort du héros. Mais les superstitions laissent croire que la mort est presque toujours nuisible.

La personnification de la mort s'appelle en breton: Ankou. Il garde de droles d'habitudes. Par exemple, il ne faut jamais

²⁴Arnold Van Gennep, Les Rites de passage (1909; n.p.: Johnson Reprint Corporation, rpt. 1969), p. 16.

²⁵Yvonnig Lavenant, interview (St. Herbot: le 9 août, 1970).

entrer pour la première fois dans une maison qu'on vient de construire sans s'y être fait précéder par un animal domestique quelconque, chien, poule ou chat. C'est parce que lorsqu'on a mis en place la marche du seuil, l'Ankou s'y vient asseoir pour guetter la première personne de la famille qui la franchira. Le seul moyen de l'éloigner, c'est de lui donner en tribut la vie de quelque animal. Un oeuf couvé suffira. Dans le pays de Quimperlé, on immole un coq et on arrose les fondations avec son sang (La Légende de la mort, p. 130). Quelle bizarre manière de justifier la peur de l'inconnu, cette fois personnifié par la nouvelle maison!

Par crainte de malheur, il ne faut jamais se risquer dans les cimetières la nuit. Si l'on est contraint d'y passer, pour quelque motif, on le peut, cependant, sans dommage, à la condition que ce soit aux heures impaires, neuf heures, onze heures, etc. (La Légende de la mort, p. 225). On pourrait se demander s'il n'y a pas quelque rapport entre les heures saines et les numéros magiques associés avec la lune ou le soleil. On dit que le numéro du soleil est deux, tandis que le numéro de la lune est trois (à cause de ses trois étapes).

Lorsqu'un enfant naît la nuit, les vieilles femmes qui assistent l'accouchée se mettent immédiatement sur le seuil de la maison pour observer le ciel. Si les nuages, au moment de la naissance, enserrant la lune, comme pour l'étrangler ou la submerger, on conclut que la pauvre petite creature finira ses jours noyée ou pendue (La Légende de la mort, p. 279)! Ce pessimisme montre à quel degré on se fie toujours à l'augure, introduite en Bretagne par les druides.

Il ne faut surtout pas médire d'un mort, spécialement en Cornouailles. On lui fait plutôt l'éloge, même s'il ne le mérite pas. Médire d'un mort, c'est de s'exposer à sa vengeance (M. Lavenant, 1970, et La Légende de la mort, pp. 215-217). D'ailleurs, on n'ose même pas regarder passer le convoi funèbre de sa fenêtre, car regarder, c'est la même chose que se moquer du défunt. On doit, soit ne pas regarder, soit sortir de sa maison et s'agenouiller, pour montrer sa pitié envers le mort (La Légende de la mort, p. 221).

Le pouvoir destructif des morts est soutenu par l'opinion qu'il ne faut pas faire passer deux fois le cercueil d'un mort sur un pont; sinon, il croulera (La Légende de la mort, p. 220). Il est de rigueur d'ensevelir les cadavres, mais si l'on se pique le doigt en épinglant le linceul d'un mort, c'est signe que de son vivant, le défunt avait contre l'épingleur quelque rancune cachée. Dans un cas pareil, on ne doit pas manquer de faire dire une messe pour le repos de son âme (La Légende de la mort, p. 190).

Un talisman intéressant fait partie des superstitions. On dit que pour retrouver le cadavre d'un noyé, on doit prendre une planche et y assujettir une chandelle bénite (à la chandeleur, le 2 février). On pose le tout sur l'eau et la chandelle se dirigera vers le cadavre. Là où elle s'arrête on trouvera assurément le corps perdu du noyé (La Légende de la mort, p. 282). Le pouvoir de cette chandelle, s'origine-t-elle dans le culte de Sainte-Anne, patronne des eaux? Cette chandelle fut bénite le jour qui commémore la purification de la Vierge, qui partage les qualités surnaturelles de sa mère, Sainte-Anne. Ces chandelles possèdent la propriété merveilleuse de protéger la famille des maux. On l'allume aux moments

solonnels de la vie: le départ des premiers communiantes ou des fiancés pour l'église et au départ du mort de la vie. (Dans le Jura on croit d'ailleurs qu'elle détourne la foudre, si on la tourne trois fois autour de soi.)²⁶

La plupart du temps l'Ankou est visible. F. M. Luzel raconta une conversation qui eut lieu lors d'une veillée en 1668. Des gens rassemblés dans une maison devant l'âtre racontèrent des histoires fantastiques auxquelles ils croyaient sincèrement. Un des assistants remarqua:

CARIC ANN ANKOU (le petit chariot de la mort) . . . ressemble assez . . . à nos petites charrettes de cultivateurs; il est recouvert d'un linceul blanc, attelé de deux chevaux blancs et conduit par la Mort en personne, tenant en main sa grande faux, qui brille au clair de la lune, et même dans l'obscurité. L'essieu grince et crie toujours, comme celui d'une charrette qu'on ne graisse point. Il passe souvent, invisible, par les chemins; d'autres fois aussi; on le voit, mais toujours on entend crier l'essieu. Ma mère m'a affirmé l'avoir entendu, maintes fois, passer devant notre maison, au carrefour du Kerouez.²⁷

Cette image de l'Ankou annonce une mort prochaine.

Le Braz ajoute au récit que d'habitude, la faux de l'Ankou diffère des faux ordinaires en ce qu'elle a le tranchant tourné en dehors, car lorsqu'il fauche, il lance le tranchant en avant, contraire aux moissonneurs. Le char de l'Ankou ressemble aux charrettes dans lesquelles on transportait autrefois les morts (sur les chemins de la mort, bien sûr). L'Ankou se tient debout dans la charrette, et deux compagnons à pied l'escortent. L'un tire le

²⁶M. S. Pargment, Coutumes françaises d'hier et d'aujourd'hui (Boston: D. C. Heath and Company, 1932), pp. 15-16.

²⁷F. M. Luzel, Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne, t. II (Paris: G. P. Maisonneuve et Larose, n.d.), p. 335.

cheval en avance par la bride, l'autre ouvre les clôtures des champs, des cours ou les portes des maisons. C'est le seconde qui empile dans la charrette les morts que l'Ankou a fauchées (La Légende de la mort, p. 96). Les deux pourvoyeuses de l'Ankou sont la Peste et la Cherté (les prix qui dépassent les prix raisonnables). Autrefois il y avait une troisième: la Gabelle, mais la duchesse Anne en a purgé le monde (La Légende de la mort, p. 114).

L'Ankou est plus ou moins désagréable selon l'imagination du conteur. Dans l'histoire "La Mort invitée à un repas," le plus grand propriétaire-paysan qui fût à Pleyber-Christ, Laou ar Braz, avait l'habitude de tuer le plus grand porc de sa ferme une fois par an, et d'inviter tous les habitants du village chez lui pour un repas fastueux. Quand la messe fut terminée, il fit l'annonce à la croix de l'église. Après la joie générale de son invitation, une petite voix frêle lui demanda: "Irais-je aussi, moi?" "Damné sois-je!" s'écria Laou, "puisque je vous invite tous, c'est qu'il n'y aura personne de trop." Mardi prochain, à la fête déjà commencée, le vieux arriva, sentant le pourri. Il ne toucha presque pas aux mets et il s'obstina à garder la tête baissée. Personne ne put le faire parler. Après que la foule s'en est allée, ayant rendu son trugaré (le merci), Laou, qui fut enchanté de son repas et de ses convives, remarqua le vieux, toujours à table. Il s'approcha du vieux et le traita avec douceur. Mais finalement, le vieux se leva la tête, et Laou put voir la tête de squelette et la chair pourrie qui s'attachait aux haillons lorsqu'ils tombèrent par terre. Effarouché, Laou l'entendit dire:

Tu t'avises un peu trop tard de t'informer qui je suis. C'est moi qu'on nomme l'Ankou. Comme tu as été gentil pour moi, en m'invitant au même titre que les autres, j'ai voulu te donner à mon tour, une preuve d'amitié, en te prévenant qu'il ne te reste pas plus de huit jours pour mettre tes affaires en règle.²⁸

Puis il disparut. Laou passa la semaine à faire le partage de ses biens entre ses enfants; le dimanche, il se confessa, le lundi, il se fit apporter la communion, et le mardi soir, il mourut. "Sa largesse lui avait valu de faire une bonne mort. Ainsi soit-il pour chacun de nous!" Voici ce que souhaitent les Bretons.

Bien que la mort y soit physiquement dégoûtante, la mort d'un honnête homme n'est guerre effrayante, c'est même un prix.

Une autre fois, un jeune homme, revenant chez lui au clair de la lune, entendit une charrette dont l'essieu mal graissé faisait: Wik! Wik! Il se félicita de reconnaître et de pouvoir voir de près la charrette de la mort. Alors, il se dissimula dans un fossé derrière des noisetiers pour voir. La charrette arriva, trainée de trois chevaux blancs attelés en flèche. Deux hommes l'accompagnèrent, vêtus de noir et coiffés de feutres aux larges bords. L'équipage s'arrêta là pour couper et tailler des branches des noisetiers une nouvelle cheville de l'essieu. On peut imaginer la frayeur de celui qui fut caché là. Finalement l'équipage reprit la route et le jeune homme put rentrer chez lui sauf et sain. Mais vers le matin une fièvre inconnue le prit, et le jour suivant, on l'enterra. Il ne pouvait pas se cacher de l'Ankou (La Légende de la mort, pp. 97-98).

²⁸Le Braz, La Légende de la mort, pp. 117-121.

Voici une anecdote sans doute destinée à assurer la bonne conduite chez les jeunes: Trois jeunes frères, égayés du cidre, revenaient d'une veillée d'hiver d'une ferme assez éloignée de chez eux. Ils chantaient à tue-tête, s'amusant à faire resonner leurs voix plus fort que le vent. Yvon, le plus jeune, avait l'esprit incliné à la malice. Il suggéra boucher la route par le sécot d'un chêne placé à travers le chemin. Ce disant, on l'accomplit aussitôt. Une fois chez eux, dans leurs lits, ils entendirent quelqu'un qui frappait avec bruit. En ouvrant la porte, ils n'avaient rien vu, mais tous les trois ne pouvaient pas refermer la porte. Une voix sourde se fit entendre: "Venez." Il sortirent, demi-nus, épouvantés. Après avoir débarré la route, l'Ankou leur dit:

Parce que vous avez barré la route, vous m'avez fait perdre une heure; c'est une heure que chacun de vous me devra. Et si vous n'aviez pas obéi incontinent à mon injonction, vous m'auriez dû autant d'années de votre vie que l'arbre serait resté de minutes en travers de mon chemin.²⁹

Aussi "réelle" qu'elle semble, la charrette de la mort est intangible. Gab Lucas, un journalier pauvre à Runé-Riou était si bon travailleur et si sympathique que son employeur l'invitait régulièrement à passer la veillée du samedi soir avec lui. Alors, un samedi soir, vers dix heures, il quitta la ferme de son maître, muni d'un cadeau, un sac de pommes de terre, de la part de la ménagère à sa famille à Kerdrenkenn. Comme le sac fut très lourd, il sentit bientôt la fatigue de sa journée. Lorsqu'il entendit approcher une charrette, il songea y poser son fardeau, car assurément, c'était quelqu'ami du pays. Bienqu'il ne reconnût pas le charretier,

²⁹Le Braz, La Légende de la mort, pp. 117-121.

il le héla. Mais celui-là passa sans répondre. Gab essaya deux fois de mettre son sac à bord, mais chaque fois, le sac passa au travers et tomba par terre, car la charrette n'avait aucune solidité. Enfin il reprit ses pommes de terre et rentra chez lui sans aide. Le lendemain il apprit que le maître de la ferme d'où venait la charrette fut mort vers les dix heures et demie du soir précédent (La Légende de la mort, pp. 99-102).

Parfois on s'échappe à la mort même en commettant de petits péchés contre la loi morale bretonne, mais autrefois, même pour un bon tour, l'Ankou cueille les siens. Par exemple, Fanch ar Floc'h, un forgeron modèle à Ploumilliau avait toujours plus de travail qu'il n'en pouvait exécuter. C'est ainsi qu'à la veille d'une fête de Noël, sa femme, sachant qu'il manquerait la messe de minuit à cause de son surcroît de travail, l'avertit de rentrer chez lui et de se mettre au lit avant l'heure sainte. Il le promit mais bientôt, le rythme de son travail heureux l'entraîna et il oublia l'heure. Dans la nuit un visiteur de haute taille, le dos un peu voûté, habillé à l'ancienne mode se présenta et lui demanda un service:

---"Sapristi!" dit Fanch, "vous tombez mal, car j'ai encore à finir de ferrer cette roue et je ne veux pas, en bon chrétien, que la cloche de l'Elévation me surprenne au travail."
 ---"Oh!" fit l'homme, avec un ricanement étrange, "il y a plus d'une quart d'heure que la cloche de l'Elévation a tinté."³⁰

Ce-ci dit, Fanch se mit d'accord, sur les instances du vieux, de consolider le tranchant de la faux qui ébranlait un peu. Le forgeron observa aussitôt que la faux fut emmanchée à rebours et que le tranchant fut en dehors. Il crut que quelque maladroit

³⁰Le Braz, La Légende de la mort, pp. 111-114.

l'avait fabriquée, mais le vieux s'obstina de la faire fixer ainsi.

Fanch ne voulut pas qu'on le payât pour si peu de chose. Mais le vieux lui répliqua:

---Si! tout travail mérite salaire. Je ne vous donnerai pas d'argent, Fanch ar Floc'h, mais ce qui a plus de prix que l'argent et que l'or; un bon avertissement. Allez-vous coucher, pensez à votre fin et, lorsque votre femme rentrera, commandez-lui de retourner au bourg vous chercher un prêtre. Le travail que vous venez de faire est le dernier que vous ferez de votre vie. Kénavo! (au revoir)³¹

L'homme à la faux disparut. Déjà Fanch sentit ses jambes se dérober sous lui; il n'eut que la force de gagner son lit où sa femme le trouva, suant des agonies de la mort. Au chant du coq, il rendit l'âme à cause d'avoir forgé la faux de l'Ankou (La Légende de la mort, pp. 111-114). Malgré sa bonté, Fanch, en osant travailler un jour saint, ne montra donc pas assez de respect pour les choses saintes.

Il n'y a qu'une seule histoire où l'on traite l'Ankou de façon humoristique. F. M. Luzel raconta cette histoire d'un autre forgeron que l'on appelle Sans-Souci, tant il avait le caractère heureux. Sans-Souci s'engageait comme soldat; de retours dans son pays au pied de la montagne de Bré, il passa la nuit dans un château hanté. Il parvint à chasser les diables en les aspergeant d'eau bénite. Pour récompense il demanda et reçut une petite forge. Bientôt deux voyageurs se présenterent. Ce furent Jésus-Christ et Saint-Pierre, en leur voyage légendaire en Bretagne, mais Sans-Souci ne les reconnut pas. Pour témoigner son admiration pour un si bon travailleur, Jésus voulut lui accorder trois choses qui lui auraient

³¹Ibid., pp. 111-114.

plu. Saint-Pierre le conseilla tout de suite de choisir d'abord le paradis, mais Sans-Souci répliqua que le paradis est à celui que le gagne. Alors, il demanda préalablement un poirier, toujours chargé de poires, pour assouvir sa soif lorsqu'il travaillait. Deuxièmement, il voulut un fauteuil où lorsqu'on s'asseyait, il ne pourrait se relever à moins que le forgeron ne le lui permette. Le fauteuil accordé, il demanda des cartes avec lesquelles il ne pourrait pas perdre, n'importe qui l'opposerait. Jésus les lui accorda.

Plusieurs années plus tard, l'Ankou se présenta pour le prendre. Mais, Sans-Souci, en toute politesse, dit que l'Ankou devait s'asseoir dans son fauteuil en attendant qu'il termine les fers du cheval du recteur, et après il partirait volontairement avec lui. Comme prévu, l'Ankou s'asseyait et y resta cloué pendant cent ans lorsque Sans-Souci continuait à se plaire à son travail.

Mais on s'inquiétait de ce qu'est devenu de la Mort:

Bien plus, on la regrettait et la maudissait, auparavant. On ne mourrait plus, et l'on en était venu à regarder la vie comme le plus grand des maux. Enfin, le bon Dieu eut pitié des pauvres humains (C'est sans doute, une expérience qu'il avait voulu faire) et il envoya l'ange de la Mort vers Sans-Souci, pour lui dire de rendre la liberté à la Mort.³²

L'ange lui renseigne que tous les êtres, même en enfer, au purgatoire et au paradis se plaignaient. Sans-Souci feigna alors d'avoir oublié la Mort qui dormait dans son fauteuil, et il montra la volonté d'accompagner l'ange s'il pouvait simplement terminer le travail devant lui. Alors il fit s'asseoir l'ange à côté du grand Faucheur. Puis il renferma sa forge et la quitta, muni de ses cartes.

³²F. M. Luzel, Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne, t. II (Paris: Maisonneuve et Larose, n.d.), p. 323.

Bientôt il rencontra un seigneur, Lucifer, lui-même, qui proposa un jeu de cartes. L'enjeu fut fixe: l'âme de Sans-Souci contre celle du diable. Sans-Souci, voyant ses pieds fourchus, sut à qui il avait affaire. Bien sur, il gagna la première partie, mais le diable voulut continuer. Cette fois le diable paria deux âmes contre celle de Sans-Souci et les perdit, prochainement quatre âmes:

Enfin, il jouèrent ainsi cent ans, toujours doublant l'enjeu, et Sans-Souci gagnant toujours. Il en gagna autant qu'il finit par vider l'enfer! Les âmes, à mesure qu'elles étaient délivrées, passaient de l'enfer dans le purgatoire, et il y en avait tant que, pour leur faire place, il fallut envoyer au paradis celles qui étaient déjà dans le purgatoire quand le jeu avait commencé.³³

Finalement le malheureux joueur frappa du pied le rocher, et il disparut dans l'abîme.

Sans-Souci ne put que voir les pauvres halheureux qui levaient leurs mains et leurs yeux au ciel, en criant: "Mourir, mourir! . . . Ô Mort, ayez pitié de nous!" Alors, se dit-il: "Voyez comme personne n'est contente de sa condition" et il se décida de livrer la Mort, à fin qu'il pût voir l'autre côté. L'Ankou, tellement en arrière, devait faucher incontinent pour se rattrapper dans sa besogne. (Fut-ce aux mois de juin et de juillet, les mois de la Peste?)

Lorsque l'âme de Sans-Souci fut montée au ciel, Saint-Pierre lui en voulait et ne voulut pas le laisser y entrer. Il lui manda d'aller au diable! Sans-Souci, tout confiant, le chercha, mais le diable lui en voulut aussi et le chassa! Même le purgatoire ne l'accepta non plus parce qu'il y avait envoyé tout l'enfer! "Décidement, on ne veut pas de moi nulle part!" se dit-il, bien

³³Ibid., p. 326.

embarrassé de savoir où aller. Finalement, il se rendit encore à la porte du paradis où il pria Saint-Pierre de s'entr'ouvrir la porte un peu, à fin qu'il puisse jeter un coup d'oeil par là et avoir une idée de ce que c'est que le paradis. Le bon Dieu, venant d'arriver en ce moment, eut pitié de lui. Lorsque Saint-Pierre poussa un peu la porte, le forgeron y jeta son bonnet aussi loin qu'il ne le put. Pour le retrouver, il fallut qu'il y entrât et que Saint-Pierre le laissât le chercher. (Le bonnet fut trop sale pour que Saint-Pierre voulusse y toucher.) Une fois dedans, Sans-Souci se mit à courir. Il s'assit sur son bonnet en disant:

N'est-ce pas, bon Dieu, vous êtes juste et qui connaissez les droits de chacun, n'est-ce pas que je suis dans nom droit, étant sur mon bien et que ni Saint-Pierre ni personne n'a le droit de me chasser d'ici?³⁴

Et voilà le stratagème de Sans-Souci pour entrer dans le paradis.

Luzel trouva même quatre histoires qui racontaient le mariage d'une jeune fille à l'Ankou. Ces histoires se trouveront dans le chapitre sur le païenisme.

LES INTERSIGNES

Sébillot, Sauvé et Le Braz constatèrent que: "la personne à qui se manifeste l'intersigne est rarement celle que la mort menace" et que "personne ne meurt sans que quelqu'un de ses proches" n'en ait été prévenu par un intersigne.³⁵ Voir ou entendre "Caric

³⁴Ibid., p. 333.

³⁵Arnold Van Gennep, Du Berceau a la tombe, Manuel de folklore français contemporain, t. premier II (Paris: A. and J. Picard et Cie., 1946), p. 661.

ann Ankou" annonce assurément une mort prochaine là où l'on l'avait vu ou entendu. Par exemple:

Certains oiseaux aussi sont réputé messagers de mauvaises nouvelles. Un hibou piaulant sur la cheminée ou le toit d'une maison, ou un corbeau passant la nuit devant une fenêtre en jetant son cri lugubre sont des indices certains qu'un cercueil ne tardera pas à sortir de cette maison.³⁶

Entendre des chutes d'objets--écuelles, assiettes ou verres--qui se cassent en tombant, c'est signe de mort pour un parent ou pour un ami en voyage. Et, quand on est pris, sans cause apparente, d'un frisson subit, on dit généralement que "c'est l'Ankou qui vient de passer" (La Légende de la mort, p. 26).

Sébillot décrit un intersigne qui devint fatal. Le femme d'un marin sentit sous son anneau de mariage une sensation brulante au moment du noyade de son mari. L'anneau continua de lui brûler le doigt. L'enflure monta jusqu'à son coeur et causa sa propre mort dans trois jours. Avant de trépasser, elle se rendit compte de la mort de son mari en entendant craquer les meubles, un son qu'elle appela "le marteau de la mort."³⁷

Le Braz parla d'un vieux qui possédait un bâton d'épine rouge qui s'assujettissait au poignet à l'aide d'un cordonnet de cuir. Après une promenade il le suspendit d'habitude à un clou derrière l'armoire. Deux ou trois jours avant qu'il dût y avoir une veillée funèbre, le bâton d'épine rouge se mettait à osciller, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, entre l'armoire et le mur, les

³⁶Légendes chrétiennes, t. 1, p. 338.

³⁷Paul Sébillot, La Bretagne enchantée: Poésies sur des thèmes populaires, t. III (Paris: Maisonneuve et Larose, 1969), pp. 97-98.

heurtant à tour de rôle. La famille devint pale de terreur. Mais le beau-père prononçait de sa voix tranquille: "Ne faites pas attention! C'est tout simplement qu'une noz veil (veille mortuaire) est proche" (La Légende de la mort, pp. 199-200).

Yearsley, dans The Folklore of the Fairy Tale crut que la superstition à propos du craquement des meubles que l'on interprète comme avertissement de la mort remonte à la croyance que la vie humaine s'associe avec la vie des arbres (Yearsley, p. 148). De toute façon, un intersigne à propos du craquement du bois fut très répandue en Bretagne.

Un autre intersigne s'avisa par les grandes coiffes que portaient les Bretonnes. D'ordinaire, on épinglait les ailes sur la coiffe, l'une sur l'autre; mais pour signifier le deuil d'un de ses proches, on rabattait les ailes. Au pays de Tréguier, une jolie jeune femme, Marie-Louise, s'attifiait pour la messe de Pâques. Elle avait mis ses plus beaux habits; il ne lui restait que de s'épingler les ailes de sa coiffe. Bien que les autres femmes avaient toujours besoin d'une aide, Marie-Louise s'en tirait d'ordinaire toute seule. Mais ce matin-là, malgré son habileté, l'épingle qu'elle prit pour disposer sa coiffe lui glissa des mains. La deuxième épingle se détacha aussi et tomba sur le plancher. Elle continua, mais malgré ses efforts, les ailes de sa coiffe se déployèrent toujours sur les épaules. La douzième épingle y passa. Les clochers de l'église appelèrent une deuxième fois et elle se sentit très pressée. Finalement, Marie-Louise appela une servante, mais celle-là ne réussit non plus. Grâce à l'embêtement des épingles qui glissaient toutes par terre, elle manqua la messe et dut se confesser au recteur.

Il lui dit de noter ce jour dans sa mémoire. Peu de temps après, la jeune fille apprit que son fiancé qui était soldat en Algérie, avait trépassé le dimanche de Pâques, vers les dix heures du matin (La Légende de la mort, pp. 39-41).

Sébillot raconta l'histoire du manque d'un intersigne chez la fiancée d'un marin. Puisque personne ne savait pas qu'il fut mort, même pas par moyen d'un intersigne, et l'on n'avait pas fait dire des messes à l'intention de son âme, son âme avait dû errer éperdument (La Bretagne enchantée, t. III, pp. 130-135). Bien que le christianisme lui-même ne maintient pas que les actes des hommes se reflètent dans la nature, l'homme proche à la terre peut lire son sort dans la nature autour de lui. Le conte précédent révèle la nécessité même d'union entre l'homme et la nature pour assurer le bien-être de l'âme.

LE DÉPART DE L'ÂME

Il y a une lacune logique dans la mentalité primitive quant à l'identité de l'âme. Bien que l'âme dans le sens chrétien ne puisse pas avoir un attribut matériel, les Bretons l'imaginent ainsi. Donc, l'âme est une chose pour laquelle on fait certaines provisions. D'ordinaire l'âme quitte le corps par moyen de la bouche sous la forme de quelque petit animal (un phénomène qui n'est que trop animiste). Parfois c'est une petite mouche qu'on voit partir de la bouche de l'anaon (le défunt). Elle vole souvent vers le vase de miel, où elle se provisionne, dit-on, avant de se mettre en route au lieu assigné pour la pénitence (La Légende de la mort, p. 201)

Il faut prévenir une ouverture dans la maison afin que l'âme puisse s'en aller (La Légende de la mort, pp. 167-168). Sans une ouverture dans la maison on dit que l'âme du défunt tournera dans le logis jusqu'à ce qu'il se produise parmi les personnes de la famille un autre décès (La Légende de la mort, p. 201). Il suffit d'ordinaire d'ouvrir une fenêtre, mais :

. . . tant que le cadavre n'a pas quitté la maison mortuaire, il ne faut pas ni balayer, ni jeter dehors aucune poussière ou balayure, de crainte d'expulser aussi l'âme du mort et d'attirer sur soi ses vengeances. (Aussi) il faut avoir soin de vider ou tout au moins de couvrir tout vase contenant un liquide (le lait excepté) afin que l'âme ne risque pas de s'y noyer.³⁸

Voici une idée bien drôle, que l'âme puisse se noyer! Or, les Celtes crurent qu'un homme possède trois vies. Il pourrait donc mourir une deuxième ou bien une troisième fois. La sauveté de l'âme est alors aussi précaire que la sauveté du corps, et dans cette croyance primitive, l'esprit est assujetti aux mêmes règles que l'être physique.

D'ailleurs, il est de rigueur de draper toute surface brillante dans la maison avec une étoffe noire--glaces, images, et même les marmites de cuire polies, car, si l'anaon voyait sa réflexion sur une telle surface, il pourrait avoir un changement de coeur et ne veut pas quitter cette vie. En tel cas, il resterait dans la maison, et, on ne le voulut pas à tout prix.

De la Villemarqué et Le Braz donnent une chanson du nom: "La Séparation de l'âme du corps" dans laquelle l'âme et le corps se disent au revoir. Chacun parle de son sort: Le corps ne veut

³⁸Le Braz, La Légende de la mort, pp. 193-194.

pas que l'âme le quitte et il craint l'état pénible où il entrera bientôt. L'âme, toute éblouie, promet de le reprendre un jour (La Légende de la mort, pp. 183-187; Barzaz-Breiz, pp. 500-506),

Voici quelques histoires dans lesquelles l'âme se personnifie en tant qu'un animal. Un servant intelligent nommé Ludo Garel avait reçu le droit de voir la séparation de l'âme du corps de son maître (qui échappa aux lèvres de celui-là sous la forme d'une souris blanche). Ludo suivit l'âme qui courut à l'église, où elle fit trois fois le tour en dedans. En sortant, elle parcourut tous les champs qu'avait le maître pendant sa vie. Après le tour des champs, elle s'achemina vers un bâtiment isolé où l'on enfermait les instruments de labour. (Ludo, à bout de souffle, suivait toujours de près, en arrière de la petite souris.) A tous ses outils, l'âme dit adieu, avec la patte posée dessus. Revenue à la maison, elle se grimpa sur le cadavre et se laissa être mise dans le cercueil. Mais avec les premières mottes de terre sur le cercueil, la souris sortit encore et traversa des bois, des fossés, et des bourgs. Elle aboutit sur une vaste lande au milieu de laquelle se dressa un tronc d'arbre mort. La souris glissa en dedans et Ludo vit aussitôt son maître dans le creux de l'arbre. C'était l'endroit assigné pour faire sa pénitence. Ludo, ayant pitié de lui, voulut l'aider dans quelque manière. Il demanda à son maître comment il pourrait être efficace; et l'autre lui répondit: "En jeûnant pour moi, l'espace d'un an et un jour. Si tu le fais, je serai délivré pour jamais et ta béatitude suivra de près la mienne." "Je le ferai" répondit Ludo Garel. Il tint sa promesse, et, son jeûne accompli, il mourut (La Légende de la mort, pp. 169-178).

La privilège, cependant, de voir la séparation de l'âme du corps semble être si sainte que celui qui l'a vue ne pourrait pas rester longtemps dans le monde profane. Yvon Penker veillait à la mort de son meilleur ami du monde: Pêr Nicol. Quand le moribond trépassa, il sortit de sa bouche un moucheron. Celui-là alla tout de suite se tremper les pattes dans une bassinée de lait (pour se blanchir avant de paraître devant Dieu). Puis il s'esquiva partout dans la chambre pour dire adieu aux meubles, et après dans la cour et dans l'étable pour prendre congé des instruments et de ses bêtes qui l'avaient aidé au labour. Ensuite, il se présenta devant Dieu pour le premier jugement et retourna aussitôt à la maison où il se laissa enfermer dans le cercueil. Yvon, le suivant des yeux, le poursuivit lorsqu'il quitta son cadavre. Le moucheron se rendit aussi sur une grande lande éloignée où il dut accomplir sa pénitence pendant cinq siècles. Yvon voulut que sa pénitence fût chez lui afin qu'on pût causer toujours ensemble. Il insista: "Dieu doit savoir que nous nous amions d'une amitié rare, Pêr Nicol." L'autre l'assura: "Il le sait, en effet, Yvon Penker. Sois certain qu'il ne tardera pas à nous réunir. Avant peu, ton âme sera venu me rejoindre sur cette lande." Trois mois après, on enterra Yvon Penker, l'homme sage (La Légende de la mort, pp. 179-182).

Plusieurs gens sont réputés d'avoir le don de voir des choses spéciales (s'ils ont mis le pied au cimetière avant d'être baptisés). Un, dont la spécialité fut de faire les barbes des morts à Penvénan, savait, dit-on, d'après le bruit que faisait le poil sous le rasoir, si le trépassé était ou n'était pas en état de grâce dans l'autre monde (La Légende de la mort, p. 193). On pouvait déterminer aussi

le sort de l'âme selon la condition des fleurs posées près du défunt. A mesure que les fleurs se fanent, ainsi allait son âme. Si elles gardèrent longtemps leur fraîcheur, c'est que l'âme allait au paradis; plus elles se fanaient tôt, plus probable, fut-ce que l'âme passât en enfer (La Légende de la mort, p. 268).

D'ailleurs la présence des oiseaux après un mort est un signe sûr du destin de l'âme du défunt. Un oiseau blanc, ou un oiseau qui vole verticalement indique le paradis destiné au défunt. Si cet oiseau était noir, ou il volait en flèche vers la terre à la suite de la mort, il signifie l'enfer. Mais l'oiseau gris ou qui vole horizontalement promet le purgatoire et la nécessité d'une pénitence. Il n'exige pas de connaissance de savoir que la plupart des oiseaux sont d'une couleur assez neutre. L'oiseau blanc est surtout rare en Bretagne. On peut donc conclure que la nécessité d'une pénitence est commune.

Parce qu'un moribond franchit une marge où il perd momentanément ses forces psychiques, l'usage est souvent de tracer avec la chandelle bénite un signe de croix au-dessus de son visage. Dès que l'état d'un malade semble désespéré, les gens de la maison se mettent à genoux auprès de son lit et commencent les prières des agonisants (La Légende de la mort, p. 86). A partir de ces moments précaires, la responsabilité de l'âme passe des mains de l'individu dans les mains d'autrui, et le catholicisme domine la mentalité de suite. Le défunt, ayant tout fait pour sa propre sauveté devient l'objet des actes symboliques. Puisque personne n'est pûre, il faut quelqu'aide ou poussée, pour rendre acceptable cette âme devant Dieu. Ce sont les prières des morts, les DE PROFUNDIS, et les messes dites à l'intention

du défunt qui le sauveront. Comme les habitants de Ker-Is ne manquent que quelqu'un qui répondrait à la messe de leur prêtre pour être ressuscités, c'est d'ordinaire le cas qu'un revenant (un mort qui apparut aux vivants) n'a besoin que d'une augmentation de prières ou de messes. Ainsi se solidarise le talisman chrétien pour chasser les revenants produits par l'imagination celtique.

A une veillée où assistait F. M. Luzel, racontée dans les Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne, t. III, Jannic Bihan conta l'expérience suivante: Une nuit, lorsqu'il parcourait tout seul une des landes, il entendit partout crier d'une voix lamentable et effrayante: "Ma momm! Ma momm!" (Ma mère!) Ayant peur, il revint à la hâte à sa maison, tout essoufflé et pâle. Une autre assistante à la veillée, Jeannette Kerival, lui répondit:

Malheureux, . . . il fallait réciter aussitôt un De Profundis, et tu aurais délivré une pauvre âme en peine, car c'était sans doute l'âme de quelque pauvre jeune homme qui se sera perdu, malgré les conseils et les bons avis de sa mère, pour avoir trop aimé la danse, le jeu, ou le cabaret; et maintenant il est condamné à errer sur la terre des vivants, en jetant cette plainte lamentable, qui effraie tous ceux qui l'entendent, jusqu'à ce qu'il rencontre quel'qu'un qui, au lieu de prendre la fuite, comme toi, ³⁹récite un De Profundis à son intention, et sur le lieu même.

Ce genre de pensée démontre assurément que l'Eglise catholique essaya de combattre la peur indomptable des morts, cette croyance mélancholique des anciens Celtes. D'ailleurs, en récitant des prières d'origine chrétienne, on accable le défunt du faveur du Dieu de l'époque.

³⁹Luzel, Légendes chrétiennes, t. III, p. 339.

LES REVENANTS

La supposition fondamentale du folklore sur la mort est que l'anaon, le défunt, peut revenir, en tant qu'un "revenant" au monde des vivants pour accomplir une tâche non-terminée dans sa vie ou pour venger un mal qu'on lui a fait. Mais, un vivant peut appeler aussi un revenant. La force émotrice s'origine donc de chaque côté de la barrière. De là peut-on conclure que la marge entre ces deux aspects de l'être est assez ambiguë mais elle semble être accessible et facile à franchir. L'absence de limitations aux deux domaines se présente surtout, dans la mythologie celtique, à la fin de l'année celtique, c'est-à-dire, la nuit avant Toussaint. Toussaint garde aujourd'hui son caractère provenant des morts et les paysans croient en générale que les morts reviennent cette nuit-là. Il laissent à la cheminée un feu pour chauffer les revenants et des crêpes et du cidre sur la table pour qu'il mangent.

Mais la valeur de cette croyance se trouve dans la possibilité qu'elle crée pour accomplir la justice sur la terre. Ainsi s'esquisse la moralité bretonne, démontrée intégralement par la croyance des revenants, de base celtique. Cette littérature constitue un catalogue des préceptes chers à la mentalité bretonne.

Dans la montagne de Menez-Bré, un ancien prophète et barde celtique du nom de Gwenc'hlan, fut enterré debout il y a treize siècles. Il y attend, dit-on, jusqu'à ce que la Bretagne ait besoin de lui, quand il se lèvera et descendra du Menez-Bré pour libérer son pays des ravages des chrétiens (Mosher, p. iii). Le caractère

salutaire de cette croyance naïve montre la nécessité du monde de l'anaon pour le bien-être de celui ici-présent.

A la même veillée déjà mentionnée et assistée par Luzel, une femme raconta un évènement bizarre, dont elle jurait pour sa vérité. Une de ses amies, Katel Merrian, quand elle fut toujours jeune fille, se leva un dimanche matin pour aller à la messe. Puisque les horloges ne s'utilisaient pas encore à la campagne, on dépendait de la couleur du ciel pour déterminer l'heure. Mais Katel, un peu nerveuse, se trompa de l'heure et elle se leva trop tôt pour aller à la messe. Elle partit en effet au milieu de la nuit, mais elle ne savait pas que la messe à laquelle elle assistait fut la messe des défunts, dite par un prêtre défunt, qui eut commencé à minuit. De retour à la ferme, elle arriva lorsque les journaliers venaient de se lever, et l'on avait bien de temps avant la première messe du dimanche.

Fort embarrassée de comprendre la signification de ce qu'elle avait fait, Katel apprit que :

. . . de sa seule présence à cette messe de morts, elle avait délivré du purgatoire toutes ces pauvres âmes, condamnées à venir, chaque nuit, entendre la messe dans l'église de leur paroisse, jusqu'à ce qu'un chrétien vivant et en état de grâce y eût assisté et communié.⁴⁰

Le Braz parle d'un autre prêtre mort dans l'histoire suivante: Lomm Grenn, un journalier de ferme se leva tôt (puisqu, comme dans le conte précédent, les horloges étaient bien rares même chez les riches) selon la couleur du ciel. En cheminant à son travail, il croisa un prêtre sur la route qui portait l'hostie. Le prêtre lui

⁴⁰Luzel, Légendes chrétiennes, t. III, p. 357.

dit: "Suivez-moi." Et, puisqu'on ne refuse jamais d'obéir à un prêtre qui porte "le bon Dieu" Lomm s'adressa aussi dans la direction que prenait le prêtre. On entra au manoir de Trégloz où le vieux Guilcher était en train de mourir. Lomm fut scandalisé de voir les deux veilleurs endormis sur leurs sièges. Lomm assista aux derniers sacrements, et après l'office, le prêtre dit au vieux: "Brave homme, il y a longtemps que je vous devais vos sacrements. Je vous les ai donnés. Nous sommes quittes." Puis on sortit et Lomm se dirigea vers la ferme où son arrivée fut bien matinale. En attendant la soupe du petit déjeuner, un homme remarqua que Guilcher fut mort sans les sacrements. Lomm tressailla et se dressa les oreilles. L'autre mentionna les veilleurs endormis qui ne savaient pas l'heure du trépas.

Lomm se rendit donc au presbytère. Le recteur lui dit:

Tout ce que je puis vous affirmer, c'est que le prêtre que vous avez suivi n'était pas de ce monde. L'étourderie des deux veilleurs aurait pu causer la damnation éternelle de Guilcher le vieux. Mais Dieu a des ressources infinies pour sauver les âmes.⁴¹

Lomm se retourna à son travail, mais il devint sérieux et triste.

Au printemps il mourut. Bien plus intéressant dans ce conte que la présence salutaire et opportune du prêtre défunt fut la conduite requise des veilleurs. Dire que l'acte innocent de s'endormir auprès d'un défunt, condamne son âme est choquant et ridicule, mais ainsi se soutient la bienséance, munie d'une punition éternelle dans la mentalité bretonne.

Autrefois c'était toujours le bedeau qui devait mettre les morts au cercueil. Le Braz donna cette histoire qui assure

⁴¹Le Braz, La Légende de la mort, pp. 88-90.

l'utilisation du bon sens dans les soins d'un défunt. Un jour après avoir mis au cercueil le corps de Joachim Lasbleiz, le bedeau revint à l'église. Tout d'un coup il s'est aperçu de l'anaon qu'il venait de vêtir, sur la barrière au bord de la route. Le mort, vêtu des habits du dimanche, révéla au bedeau que celui-là avait replié le bras du défunt sous son corps et, "je ne peux pas m'en aller dans cette posture"; dit-il. Le bedeau rebroussa chemin et rentra dans la maison pour défaire le bras. Encore au bourg, il rencontra de nouveau le défunt qui lui fit signe de la main comme pour prendre congé (La Légende de la mort, pp. 192-193).

Le conte suivant montre la nécessité de suivre les traditions (mêmes si elles ont perdu leur signification). Un homme avait acheté une ferme et il a voulu empêcher ses bêtes de s'embourber dans le sol mouvant des marécages et des fondrières. Ainsi a-t-il fit mettre des barrières fixes. Un matin un convoi funèbre demanda à passer par là. Il voulut les empêcher de peur qu'il enfonçassent et ne s'en tirassent pas. Sur leurs insistances, il les laissa passer, avec l'intention d'empêcher toute autre d'y passer. Mais sa femme et ses voisins le conseillèrent de rien faire. Elle lui dit:

Fermer le chemin de la Mort! Mais nous n'aurions plus dans cette maison une seule nuit de repos! Les morts que tu aurais empêché de passer par la route qui leur est sacrée viendraient nous arracher de nos lits, nous rouler à terre et faire mille avanies! Garde-toi de commettre une semblable impiété!⁴²

On ne doit surtout pas voler d'un mort. La punition pour cet acte est nécessaire et effrayante. Luzel raconta l'histoire de Frantic Loho, une jeune couturière d'humeur joyeuse qui revenait une nuit

⁴²Ibid., pp. 123-124.

de novembre de son travail. Afin d'arriver un peu plus vite chez elle, elle voulut traverser le cimetière. A peine avait-elle gravi les marches, qu'elle s'est aperçue d'un drap déployé sur la tombe de sa mère. Bien que le drap fût tâché de quelque gouttes de sang, elle pensait qu'elle en avait besoin. Elle le plia sous son bras et se rendit chez elle. Après avoir serré le linceul à l'armoire (car ce drap était assurément le linceul de sa mère), elle se coucha. Mais pendant la nuit, il lui arriva un rêve de sa mère, toute nue, décharnée, horrible à voir, qui lui dit par trois fois d'une voix lamentable: "Rends-moi mon linceul!" Mais le lendemain Fantic n'y faisait trop d'attention. La nuit suivante le fantôme lui apparut de nouveau et demanda encore d'une voix même plus désolée et plus terrible: "Rends-moi mon linceul!" La troisième nuit la même chose lui arriva, mais Fantic était sûre cette fois qu'elle ne dormait pas lorsque sa mère lui étendait ses bras et criait.

Toute effrayée, elle se rendit chez le recteur. Il lui renseigna qu'elle avait commis un grand péché, car c'était le linceul dans lequel sa mère fut ensevelie. Il fallait que Fantic rendît le linceul à sa mère où elle l'avait pris. Sans ce linceul, sa mère serait nue pendant l'éternité et n'oserait pas se présenter devant Dieu. Le prêtre promit de prier pour Fantic mais il fallait que Fantic le fît elle-même.

Bien qu'elle eût tant de peur que ses jambes se dérobaient sous elle, Fantic arriva au cimetière aux premiers coups de minuit. Le prêtre, agenouillé à côté de l'autel dans l'église, l'encouragea à chaque pas. Toutes les tombes sauf celle de sa mère avait un linceul blanc déployé en dessus. D'un grand effort, Fantic se présenta

à la tombe où elle y vit sa mère, toute nue, debout sur sa pierre tombale, menaçante et horrible à voir. Elle fut incapable de faire un pas davantage, quand le bras de squelette l'eut saisie et entraînée avec elle au fond de sa tombe. Aussitôt la pierre tombale qui s'était soulevée, retomba sur la mère et la fille, avec un grand bruit. Le silence fut accablant. Personne au monde n'eut vu Fantic Loho depuis cette nuit (Légendes chrétiennes, t. III, pp. 155-161).

Le Braz trouva aussi un conte qui se termina: "Il est odieux de voler les morts" (Légende de la mort, pp. 244-254). Une vieille filandrière qui habita seule, mourut seule aussi. Après trois jours, une voisine l'espiégla de la fenêtre. Elle et son mari s'occupèrent alors de l'ensevelir. Mais la tentation de s'emparer de la belle armoire de draps leur fut trop grande, et la femme Rojou en avait bien besoin pour ses quatre enfants. Elle ne voulut que ces jolis draps allassent à l'Etat. Enfin, ils cédèrent à la tentation, et Rojou emporta chez eux tous les contenus sauf un seul drap "de la belle armoire," lorsque sa femme resta pour ensevelir le cadavre déjà en pourriture de Marie-Jeanne. Mais la tentation s'empara de nouveau, et la femme Rojou garda ce seul drap propre pour elle-même, et se servit du drap sale sur le lit pour ensevelir le cadavre.

Alors, les Rojou se chargèrent des frais de l'enterrement, et tout le pays loua leur générosité. (On peut imaginer leur mauvaise conscience!) Une nuit, lorsqu'ils dormaient, quelqu'un cogna à la porte. Le mari se mit sur son siège et cria, mais il n'y eut aucune réponse à son appel. Puis il s'est aperçu que la nappe qui avait enveloppé le pain se déployait sur la table. Sur la nappe il vit la forme rigide d'un cadavre, pour lequel le pain servait d'oreiller à

la tête. Il se ferma les yeux, mais toujours entendit-il les pas d'une vieille qui s'approchait des battants mal graissés de l'armoire, et une voix chevrotante qui se moquait des mots de sa femme: "Ô quelle belle armoirée!" Et elle répéta: "Je veux être ensevelie dans le lin que j'ai filé. Il me faut mon linceul!"

Le lendemain le mari exigea que sa femme vît le prêtre pendant qu'il allait rentrer le linge à l'armoire de Marie-Jeanne. Le prêtre avisa à la femme d'étendre les draps un à un sur la tombe de Marie-Jeanne. A minuit ils se rendirent au cimetière. La femme déplia le premier, qui s'envola aussitôt en gémissant; puis elle déplia un autre, qui ne gémit pas en s'évadant. Le bruit de brise printanier accompagna le troisième qui se gonfla comme une voile et s'en alla par le Chemin de St. Jacques au fond du ciel. La terre de la tombe se crévassa à ce moment et l'on y put voir Marie-Jeanne, toute nue. La femme déplia le quatrième qui s'engouffra dans la terre où la morte se roula dedans en faisant br-br-br! Il resta le cinquième. . . . Quatre anges descendus du paradis l'arrachèrent des mains et dirent aux Rojou: "Vous êtes pardonnés."

Voici ce qui est arrivé aux jeunes gens qui ne respectaient pas assez la mort. Quelques jeunes hommes, de retour une nuit d'une commission avaient trop "chopiné." Ils traversaient le village de Pommérit et, dans leur ivresse, l'un avait l'idée de voir si les filles de ce bourg étaient toujours de fines danseuses de nuit. Ils passèrent un cimetière où ils pensèrent pouvoir voir huit jeunes filles qui leur semblaient danser dans le cimetière au clair de lune. Le fils aîné enjamba les marches du cimetière et reparut un instant après; il froissait une coiffe blanche dans la main. Mais il dit que:

"les jolis oiseaux de nuit se sont envolés." Tout au long de la route, il se répétait:

Petite coiffe de toile fine, qu'il était donc gracieux, le visage que tu encadrerais! . . . La jolie fille, en vérité! . . . Je ne souhaite qu'une chose: c'est qu'elle vienne te réclamer.⁴³

Chez lui, il plia la coiffe dans un coin de l'armoire et se coucha.

Mais le lendemain, en l'ouvrant, il poussa un cri d'angoisse: à la place de la blanche coiffe en toile fine, il y avait une tête de mort. Les mâchoires s'entr'ouvrirent hideusement et l'on entendit une voix qui ricanait: ". . . J'ai fait selon ton désir, jeune homme."

Sa mère l'avisa d'aller voir le recteur, car "il n'y a que le vieux recteur qui puisse arranger tout cela." Son conseil fut de rapporter la coiffe au charnier de Pommérit à minuit, mais le jeune homme devait le faire accompagné d'un enfant non pas encore baptisé. Le soir il s'y rendit ainsi. Tous les ossements du charnier lui crièrent en chœur:

Ah! tu as eu une fière idée de te faire accompagner de cet enfant! sinon que nous n'avons pas de droit de le priver du baptême, tes os et les siens, Jozon du Guern, serait déjà dispersés parmi les nôtres.⁴⁴

Le lendemain, le jeune homme assista en qualité de parrain au baptême du nouveau-né. Mais rentré chez lui, il ne fit que dépérir. La mort l'avait regardé de trop près et il ne passa pas l'année (La Légende de la mort, pp. 239-243).

On ne pourrait pas négliger de remarquer l'ironie de l'image produite par la coiffe et l'image à quoi le jeune homme s'est attendu.

⁴³Ibid., p. 240.

⁴⁴Ibid., p. 243.

L'horreur dans cette histoire qui dépasse l'ordinaire remonte à une crainte des morts totalement païenne.

Dans un autre récit, un mécréant mourut un samedi soir. Sa femme, peureuse qu'il ne lui fît une mauvaise farce dans la mort même, ne pouvait trouver personne pour le veiller et elle ne voulut pas le faire toute seule. Enfin elle s'adressa à l'auberge où une troupe de buveurs qui menaient grand tapage jouaient aux cartes. Pour le cidre gratuit qu'elle approvisionerait aux veilleurs, ils se mirent d'accord de veiller le pauvre Lôn.

Pendant que la femme se coucha, les quatre joueurs entreprirent de nouveau leurs cartes. Complètement ivre, l'un d'eux invita le mort à faire partie de leur jeu. A leur épouvante, le mort glissa peu à peu son bras gauche jusqu'à la table des joueurs, posa la main sur les cartes qui lui étaient destinées, les éleva au-dessus de son visage, comme pour les regarder, puis en fit tomber une, pendant qu'une voix formidable hurlait par trois fois: "Pique et atout, damné soi-je! Pique et atout! Pique et atout!"

Les quatre lurons eurent vite fait de trouver la porte. Ils errèrent follement dans les champs. Le plus méchant (et courageux) expira dans la semaine. Un autre prenait une fièvre qui durait une année à cause de cette nuit (La Légende de la mort, pp. 206-210).

Un des contes les plus intéressants signale la seule précaution qui garantit la sauveté lorsqu'on rencontre un mort. Il y avait autrefois à Ploubazlanec la plus jolie jeune fille des côtes du Nord, nommée Yvonne Kerduff, la vraie perle du canton. Trois jeunes gens lui faisaient la cour. Deux d'entre eux se prirent de querelle et se battirent au pardon de Kerity. Jean Kerlann mourut des suites de

cette batterie, et Fanch Kertanhouarn fut patibulé et pendu. Alan Kerglas resta seul des trois prétendants. Lui, selon la rumeur publique avait aussi contribué à la mort de Jean, mais il avait alors le champs libre avec la jolie Yvonne. Les fiançailles eurent lieu dans les quinze jours qui suivirent.

La veille des noces, Alan Kerglaz et son père passaient le soir chez sa fiancée. En revenant, un peu allumé par le cidre de son beau-père, Alan passa sur la lande où furent dressées les fourches patibulaires. Il aperçut le cadavre de Fanch Kertanhouarn qui s'y balançait au vent. Frappé de pitié de son ami, il s'écria: "Quelle triste figure tu fais là, à présent, toi qui étais un si beau danseur."

Bien que son père l'eût avertit de ne pas lui parler, en disant: "On ne plaisante pas avec les choses saintes, car la mort est sainte," Alan s'obstina à inviter le mort aux noces, au grand chagrin de son père. Il osa même prendre le grand orteil du pendu et le secouer (une grande audace, puisqu'on ne touche pas d'ordinaire à un mort). Le père, scandalisé, avait continué de marcher, laissant son fils avec le mort. Mais aussitôt qu'Alan eut repris sa route, il crut entendre et voir derrière lui le pendu à son gibet. Même au lit, il lui sembla qu'il voyait Fanch qui grimaçait du pied de son lit.

Le lendemain, le jour des noces, la société fut gaie et bien parée, mais en cheminant avec le cortège vers l'église, Alan voyait le pendu. Les convives s'étonnèrent de son visage pâle. Mais pis encore:

Quand l'heure fut venue de se mettre à table, au moment où il allait s'asseoir à côté d'Yvonne, il crut voir encore à sa place le pendu à son gibet, horrible, tout sanglant, les yeux mangés

dans leurs orbites par les corbeaux, le ventre ouvert et laissant échapper ses entrailles par une large plaie où grouillaient des vers hideux. Il poussa un cri effrayant et tomba à terre, comme un cadavre. On s'empessa autour de lui, on le porta sur un lit, et on rassura les convives Le festin n'en fut pas troublé davantage, et à mesure que les pots de cidre et les bouteilles de vin se vidaient, les conversations devinrent bruyantes⁴⁵

Pendant qu'Alan resta seul, le revenant ne le déranger pas, mais quand la mariée fut conduite à la chambre nuptiale, il vint encore le pendu, et il se plaça entre lui et elle au lit! Alan le vit et le sentit; il essaya de le repousser, mais peine perdue. Finalement, Alan se tourna la tête au mur pour pleurer. Au point du jour le pendu les quitta mais il exigea la présence d'Alan à minuit sur la grande lande devant la potence.

Pendant toute la journée Alan fut pitoyable à voir. Personne ne le comprit. Vers les onze heures du soir il quitta sa demeure et se décida à voir quoique lui arriverait. Il marcha lentement, récitant des prières jusqu'à ce qu'il entendit le vagissement d'un nouveau-né. A sa grande surprise il trouva sur le gazon une petite créature toute nue. Emu de compassion, il la soigna et promit de l'adopter comme son propre enfant s'il lui arriverait de pouvoir échapper au mauvais destin qui l'attendait. Mais le bébé lui parla et l'appela "parrain," car ce fut l'enfant qu'il avait tenu sur les fonts baptismaux et qui fut mort peu de temps après être baptisé. Il jouissait alors du paradis, mais Dieu l'avait envoyé cette nuit-là au secours d'Alan. Le bébé et Alan firent la route ensemble au rendez-vous. Devant le gibet, Alan s'agenouilla derrière l'enfant

⁴⁵Luzel, Légendes chrétiennes, t. II, pp. 126-136.

couché, ce qui l'a rendu invisible au pendu et à la troupe de diables qui l'accompagnèrent. Ils firent: "un vacarme épouvantable, des aboiements, des hurlements, des glapissements, des cris de toute sorte, comme d'une meute enragée et fantastique." Finalement, ne trouvant nulle part Alan Kergraz, ils durent rentrer en enfer et le laissèrent tranquille, après avoir même tourbillonné dans sa maison où il effrayèrent toute sa famille. Le vieux conteur de cette histoire conclut:

Ceci prouve qu'il ne faut jamais plaisanter avec la mort, et aussi qu'il est toujours bon de patronner les nouveaux-nés, pour les faire chrétiens, surtout les enfants des pauvres.⁴⁶

D'autres récits relevés par Luzel conta la même formule pour la sauveté.

Une image épouvantable qui semble avoir inspiré la terreur chez les Bretons se fonda autour des ménagères qui travaillaient tard le soir. Puisqu'en Bretagne, avant l'invention de l'électricité, les paysans se couchaient et se levaient tôt, celui hors de sa maison après le couché du soleil avait la mauvaise chance d'être regardé par les autres avec peur. En effet, la plupart des êtres qui erraient à cette heure n'avaient pas de belles intentions. C'étaient des criminels ou des soûlards, et l'on en avait raisonnablement peur. Mais les femmes, qui n'avaient pas fini la lessive pendant les heures du soleil, devinrent l'objet d'une superstition injuste. On les appela les "lavandières de nuit." On les voyait, dit-on, au clair de la lune, où elles lessivaient sur les pierres les linceuls gris des morts (La Bretagne enchantée, t. III, p. 112). On les voyait tordre leurs

⁴⁶Ibid., p. 136.

draps, et puisqu'elles demandèrent toujours au voyageur de les aider, elles l'entraînèrent à sa mort. Les lavandières voulaient qu'on tordât le drap au sens contraire à ce qu'elles tournaient, mais si l'on pouvait se rappeler de tordre dans le même sens qu'elles, il se sauverait (Légendes chrétiennes, t. III, p. 339).

La peur de la maison vide se fait remarquer encore dans la superstition suivante: qu'il ne faut jamais laisser la maison seule pendant l'enterrement. Sinon, le mort qu'on croit accompagner la dépouille au cimetière y reste la garder. Le Braz donna l'expérience d'un boucher qui passait un jour près de la ferme où il devait de l'argent à la maîtresse. Il fit un petit détour du chemin pour y aller régler l'affaire. Chose étonnante, il trouva la maison renfermée, pas comme à l'ordinaire. Il y entra néanmoins et vit la vieille à l'âtre, qui remuait la cendre avec la petite fourche de fer. Elle lui dit de mettre l'argent sur la table, mais elle ne se troubla point pour vérifier la somme. Cela lui sembla fort singulier. En regagnant la grande route il vit venir un groupe de gens en deuil. On venait d'enterrer la même dame avec qui il avait parlé! La servante dit alors: "Je vous avais avertis Il ne fallait pas laisser la maison seule Maintenant la morte ne la quittera qu'au coucher du soleil" (Légende de la mort, pp. 222-224). La famille attendit alors la nuit pour rentrer dans leur maison pour éviter le revenant, même si c'était leur mère!

D'ailleurs, la répugnance naturelle à un objet associé à la mort le rend sacré chez les Bretons. Par exemple:

Il n'est pas bon de garder chez soi après le départ du cercueil pour le cimetière, la chandelle qui avait été allumée au chevet du cadavre. Si, par inadvertance, on venait à la rallumer dans

la suite, pour quelque usage, la mort ne tarderait pas à fondre de nouveau sur la maison. Aussi la porte-t-on d'ordinaire en offrande à l'église, n'en restât-il qu'un menu bout.⁴⁷

Le bon sens de l'avertissement au danger s'engage aussi au besoin de la personnification du principe:

Toutes les fois qu'un accident suivi de mort immédiate se produit sur une route, il ne faut pas manquer d'ériger une croix aux abords de ce lieu, sinon, l'âme du mort ne sera apaisée que lorsqu'un accident semblable ne sera produite au même endroit.⁴⁸

Pendant ses recherches à la fin du dix-neuvième siècle, Le Braz trouva que: "tout mort, quel qu'il soit, est obligé de revenir trois fois" (Légende de la mort, p. 385). Cette relique de croyance celtique avait demeuré longtemps, malgré les efforts de l'Eglise de la supprimer. Mais il est possible aussi qu'on crût avoir droit à sept vies dans la théologie celtique. Il y avait une tendance d'appeler la vie "la planète," et puisque les anciens connurent sept planètes au ciel, il semble fort probable que ce numéro représentât une autre opinion. Tous ces deux numéros furent saints aux anciens. Si la chiffre sept gagna son caractère sacré à cause des planètes, la chiffre trois gagna son importance à cause de son affiliation avec la lune. Le soleil avait aussi une chiffre sacrée: deux; mais ce numéro ne fut pas aussi important aux Celtes, parce qu'il mesurèrent le temps par la lune (et ses trois étapes) et les nuits, non pas par les jours.

Les maintes contes donnés dans ce chapitre font voir à quel degré l'idée de l'Ankou servait à justifier les bienséances et le

⁴⁷Le Braz, La Légende de la mort, p. 202.

⁴⁸Ibid., p. 313.

bon sens. Plus elle inspira la peur, plus elle quarantit la moralité des croyants. On peut se passer de la naïveté qui personnifie tant d'aspects du folklore breton par la diversité et la richesse de l'imagination des créateurs. Ce don créatif qui se régale dans les mystères est l'héritage de la mentalité celtique.

LES PÉNITENCES

Les pénitences des morts imaginées par les Bretons peuvent être satisfaites aux yeux de Dieu par l'intervention d'un vivant. C'est ainsi qu'on puisse justifier un acte de charité. Toute bonté, comme tout travail, mérite son salaire. Ces histoires expliquent d'ordinaire, qu'on mérite le purgatoire pour ces petits péchés ou parce que l'on n'avait pas accompli quelque tâche requise dans sa vie. Mais un vivant peut tenter l'entreprise pour le mort et s'il y réussit, le pénitent passera en paradis. Le sujet des pénitences révèle ainsi le droit et la privilège des vivants d'intervenir au monde des morts.

Luzel trouva l'histoire de la "Bonne petite servante." A l'âge de dix ans, une fillette nommée Mettic, perdit les parents, et une dame riche la prit chez elle en tant que petite servante. Elle se montra affectueuse, obéissante et laborieuse. A l'âge de seize ans, une couturière devint jalouse d'elle et chercha moyen de la tromper. La couturière fabriqua une mensonge contre Mettic à propos de la fidélité du mari de la dame riche et la servante. La maîtresse la renvoya aussitôt, munie de trente sous, et rien de plus. Mettic ne savait pas où aller. Elle se rendit donc à l'église du village où elle pleura longtemps. Puis elle se confessa et offrit ses trente

sous au prêtre, pour qu'il dite une messe pour l'âme du purgatoire à qui il ne manquait plus qu'une seule messe pour être délivrée. Pendant la messe elle remarqua un jeune homme qu'elle ne connut point qui la regardait avec tendresse. Il lui sourit et disparut après.

Le prêtre la plaça chez une veuve riche qui avait perdu il y a vingt-cinq ans son fils unique. Le lendemain Mettic vit une image du fils, et elle assura la mère qu'elle l'avait vu. La mère dit que ce serait impossible, mais le portrait, par un miracle de Dieu, prit alors la parole et dit:

Oui, ma mère, cette jeune fille a raison: elle m'a déjà vu. C'est elle qui m'a tiré du purgatoire, par une simple messe de trente sous qu'elle a fait dire pour moi. Vous avez fait dire bien de messes pour moi, ma pauvre mère depuis que je suis mort; mais aucune d'elles, quoique payées bien cher, ne valait la simple messe de trente sous commandée et payée par cette jeune fille! C'est elle qui m'a délivré des peines du purgatoire, où j'étais retenu depuis l'heure de ma mort, et je désire qu'elle hérite de tous mes biens sur la terre, et la bénédiction de Dieu soit avec elle!⁴⁹

Alors, la mère du jeune seigneur adopta Mettic qui devint la plus riche héritière du pays. Plus tard, elle fit un bon mariage, et tous les pauvres eurent leur part de ses biens.

Les légendes sur la ville d'Is confirmèrent le pouvoir d'un vivant de terminer le purgatoire au bas de la mer des habitants. Et, dans l'histoire du "Papillon et le Pauvre," donnée par Sébillot, l'âme d'un défunt fut condamné de passer sept ans en tant qu'un papillon gris. Un pauvre lui demanda s'il ne pouvait pas l'aider en quelque sorte pour raccourcir sa peine. Le papillon lui répond que oui, s'il pouvait jeûner et prier pour le défunt pendant une

⁴⁹Luzel, Légendes chrétiennes, t. III, p. 219.

année. Le pauvre se mit à cette tâche, et à l'espace de l'année, il revit le papillon qui avait blanchi. Le papillon s'en vola alors vers le paradis. Dans moins d'une semaine, le pauvre l'y rejoignit (La Bretagne Enchantée, t. III, pp. 116-120). Assurer la sauveté de quelqu'un d'autre est certainement une traduction poétique et idéaliste de la besogne des pauvres, qui manquent de quoi manger. Ils se comblent donc, dans leur pauvreté, des qualités altruistiques.

Que cette pénitence est dure se fait remarquer dans une expérience racontée par Le Braz. Des pèlerins de la Palude (des paysans), en route chez eux après le pardon, aperçurent dans la douve un homme assis sur une espèce de boîte longue aux ais disjoints. L'homme parut à bout de forces, car la sueur pleuvait de son front dégarni entre ses doigts extraordinairement maigres. Tymeur, un des paysans, lui dit avec compassion:

---Vous avez l'air extenué, mon pauvre parrain.

---Oui, le fardeau que j'ai à porter est bien lourd . . . Y a-t-il encore loin jusqu'à la Palude?

---Trois quarts de lieue environ. Nous sommes, ma femme et moi, tout disposés à vous aider, si nous pouvons quelque chose pour votre soulagement.

---Certes, vous pouvez beaucoup.

---Parlez.

---Ce serait de faire dire une messe à l'église de votre paroisse pour le repos d'une âme en peine, d'un anaon . . . En échange, je vous donnerai un avis salubre . . . Si jamais vous acceptez d'accomplir un pèlerinage au nom d'un de vos amis, tenez fidèlement votre promesse de votre vivant, sinon il vous en cuira comme à moi après votre mort. Je m'étais engagé à aller à la Palude pour celui qui est ici, sous moi, dans cette chasse. Mais la vie est courte et il y faut penser à la fois à trop de choses. J'omis la plus importante. J'en suis bien puni. Depuis je ne sais combien de temps que je m'achemine vers Sainte-Anne, je n'avance chaque année que d'une longueur de cercueil. Et si vous sentiez comme cela pèse lourd, le cadavre d'un ami trompé! . . .

En faisant dire pour moi la messe que je vous demande, vous abrégierai ma route d'un grand tiers.⁵⁰

Au bord de la "Jeune Mathilde," deux matelots entendirent quelqu'un qui gémissait au beaupré du bateau. Le capitaine leur expliqua:

Ne parlez de ceci à personne de l'équipage. Ce que vous m'annoncez n'est pas nouveau pour moi. C'est probablement l'âme de quelqu'un de nos anciens camarades péris en mer qui fait sa pénitence autour de la Jeune Mathilde. Ne vous occupez pas d'elle; gardez-vous de la troubler. Surtout ne penchez vous plus au-dessus du bordage. Le mort vous attirait.⁵¹

Le capitaine semble être nécessairement endurci aux pénitences près de son bateau, et le conseil qu'il leur offre quant au danger du mort est superstitieux mais aussi bien fondé dans le sens pratique.

Sébillot donna une histoire assez drôle qui montra la valeur attribuée par le Breton à ses terres, et l'importance qu'il donna aux murs autour de sa propriété. Dans "La Borne déplacée," un homme qui avait eu la mauvaise audacité dans sa vie de déplacer les bornes des terres à ses voisins (pour en profiter, lui-même), fut condamné pour sa pénitence à porter la pierre lourde à travers les champs jusqu'à ce que quelqu'un lui dit de la poser où il voulut. Mais son aspect de revenant le rendit si terrifiant aux voyageurs de nuit, qu'il dut porter cette pierre indéfiniment. Finalement, une nuit, un souillard, "ayant laissé choir sa raison dans les pots de cidre" lui dit: "Pose-la donc où tu voudras," et le repos lui vint enfin (La Bretagne enchantée, t. III, pp. 114-115).

⁵⁰Le Braz, Au Pays des pardons, pp. 351-352.

⁵¹Le Braz, La Légende de la mort, p. 298.

Le Braz cita le cas de cinq morts au bas de la Baie de Douarnenez qui avaient attendu dans leur bateau blanc pendant cinq cent ans qu'on leur dît cinq messes pendant cinq jours de suite. Les deux marins qui leur avaient parlé firent dire ces messes, et jamais l'église ne fut se remplie de monde (Légende de la mort, pp. 289-293).

La peur de l'ambition n'est que trop visible dans le récit suivant à propos d'une jeune femme qui se noya. Cette jeune femme voulut emprunter de l'argent de son père pour acheter une meilleure ferme. Le vieux ne le lui donna pas, en disant: "C'est toi qui as toujours dans la tête mille projets ruineux. Je ne veux pas t'encourager dans cette voie qui te mènerait promptement à la mendicité." Fort deçue, elle se noya bientôt après. Mais une nuit lorsque sa mère dormait, Marie Kerfant revint près de son lit pour parler avec elle. La mère, rassurée, lui dit:

---Puisque tu reviens c'est que tu n'es pas ~~damnée~~ damnée. Dis-moi comment vont tes affaires dans l'autre monde?

---Jusqu'à présent, je n'ai trop à me plaindre. Priez mon homme, de ma part, de ne point se remarier avant six ans. D'ici là, il ne sera pas entièrement veuf. S'il n'attend pas que ce délai soit expiré il fera croître ma pénitence.

---Expliquez-moi donc comment tu fais pour vivre?

---Vous voyez je suis vêtue de haillons. Ce sont les vêtements que vous donnez aux pauvres. Je me nourris de même du pain que vous leur distribuez.⁵²

Voici une explication de la mansuétude envers les pauvres: ils sont les âmes des pénitents. Si comme Le Braz a remarqué, le bon pauvre est le Breton, lui-même, c'est à dire aussi que la vie bretonne est

⁵²Ibid., pp. 281-282.

embourbée dans les marécages de la mort, et la distinction entre les vivants et les morts n'existe presque pas!

LE MANQUE DE PAIX

Tandis qu'il y a des défunts qui doivent terminer leurs pénitences par certaines actions, il y en a d'autres qui sont condamnés à errer à jamais, car la paix de la mort leur est inachevable. Le jugement que la paix ne vient pas aux morts révèle une continuation des sentiments de la vie terrestre. Le plus souvent, ce manque de repos fut causé par l'étourderie des vivants. Les mortels eux-mêmes méritent encore la responsabilité pour le sort d'un défunt. Les histoires du manque de paix montrent un esprit même plus pathétique que celle des gens qui avaient mérité leur sort.

Le capitaine d'un bateau raconta qu'une nuit, lorsque son bateau fut mouillé sur les lieux de pêche et quand il faisait si grande brume qu'à deux pas de soi, on ne distinguait rien, il vit le pont se couvrir de femmes. Elles furent vêtues de noir et protèrent des manteaux de deuil, le capuchon rabattu sur le visage. Elles tournaient la tête d'un côté et de l'autre, ayant l'air de chercher quelque chose ou quelqu'un. Le capitaine se rendit compte qu'elles étaient des âmes de mères, d'épouses, de fiancées, en quête de leurs proches ou de leurs galants noyés en Islande. Elles cherchaient leurs cadavres pour les pousser en rivage et leur faire donner la sépulture en terre bénite. Le capitaine ne se sauva qu'en se tenant coi (Légende de la mort, pp. 299-300).

Afin que les marins noyés à la mer pussent être "enterrés" même si l'on n'eût pas retrouvé leurs corps, les Ouessantins

pratiquèrent le "Proella," un simulacre de l'enterrement qui se passe ainsi: Le syndic de gens de la mer mande au plus ancien membre de la famille du disparu d'annoncer à tous ces membres qu'il y aura proella chez une telle le soir-là. Au coucher du soleil, toute la famille se rend chez la femme ou la mère du défunt pour commencer leurs plaintes. En "menant le deuil, plus les plaintes sont aiguës et déchirantes, plus elles rejouissent l'âme du mort." Sur la table on étale une nappe blanche, et la-dessus, on dispose en croix deux serviettes pliées, et, au croisement on place une petite croix fabriquée avec deux bouts de cire, bénits à la Chandeleur. La croix est censée représenter le défunt. Il est de rigueur de tremper un rameau de buis dans le bénitier familial pour compléter la propre garniture de la maison. Pendant la veillée, on fait l'éloge du défunt entre les De Profundis. Le lendemain le clergé vient chercher le "corps" pour le porter à l'église où on le dispose sur le catafalque. Le prêtre dit une messe, donne l'absoute, et enferme la croix dans une armoire spéciale (avec les autres). Le premier novembre on transporte processionnellement toutes les croix de proella, entassées au cours de l'année, dans un monument spécial bâti au centre du cimetière (Légende de la mort, pp. 302-304).

Un dicton breton signale que "qui meurt de mort violent doit rester entre vie et mort jusqu'à ce que se soit écoulé le temps qu'il avait naturellement à vivre" (Légende de la mort, p. 279). D'ailleurs les noyés sont responsables de leurs morts. Ils ne sont pas pardonnés. Noyer, c'est la même chose que se suicider dans la mentalité bretonne, puisque tout marin se rend compte des dangers de la mer. Le Braz dit:

Qui se fie à la mer se fie à la mort. Qui meurt en mer meurt donc toujours par sa faute. C'est pourquoi les noyés restent faire pénitence à l'endroit où ils ont été engloutis jusqu'à ce que d'autres viennent se noyer à la même place. Alors seulement ils sont délivrés.⁵³

En effet, les noyés, les suicidés, et les enfants non-baptisés comprennent une classe à part (Rites de passage, pp. 229-230). Leur sort est plus dût que l'ordinaire, et les Bretons ont plus grande peur de leur revenants.

Les pendus sont, dit-on, condamnés à demeurer entre ciel et enfer, pour l'éternité. Bien qu'on supposa qu'un pendu, étant criminel, irait en flêoche en enfer, une croyance amusante expliqua pourquoi ceci n'arriva pas :

Lorsque le diable veut saisir l'âme d'un mourant, c'est près de la bouche qu'il se place pour la guetter, parce que c'est par là qu'elle s'échappe dans les cas habituels. Mais le pendu a la gorge serrée par la corde. Son âme, trouvant cette issue bouchée, cherche une autre porte et, tandis que son ennemi la guette par en haut, s'évade tranquillement par en bas, de sorte que le diable est volé.⁵⁴

Sébillot trouva que les Ligueurs, les ennemis historiques des protestants, qui "mettaient tous au feu et au fusil" perdirent la tranquillité de la mort. Ils furent destinés à errer, chassés par un petit garçon de sept ans qu'ils avaient tué (La Bretagne enchantée, pp. 99-103).

Pour garder une attitude saine et résignée envers la mort d'un proche, la mentalité bretonne a créé les contes suivants. Sébillot décrit la mort d'une fillette de six ans, qui fut trop pleurée par sa mère. La mère ne pouvait même pas dormir, tant l'absence de sa fille la troublait. Le prêtre lui renseigna de

⁵³Ibid., p. 286.

⁵⁴Ibid., pp. 319-320.

venir à l'église à minuit où elle pourrait voir sa petite. A l'heure sainte, elle vit une procession de fillettes vêtues de blanc. Leurs visages montrèrent la joie du paradis. Mais la dernière fillette trébuchait. Grâce à deux seaux lourds qu'elle portait, la pauvre fille faillit tomber tout le temps. Cette fillette, dit le prêtre, fut la fille trop pleurée. Elle portait les larmes de la mère. Elle ne pouvait pas être joyeuse au ciel à cause de la peine de la mère. Le prêtre lui dit: "Votre douleur l'attriste au sein du Paradis" (La Bretagne enchantée, t. III, pp. 125-129).

Une autre histoire au même sujet porta même l'animosité du défunt envers celle qui l'a pleuré. Luzel, dans le Gwerziou-Breiz-Izel, donna un conte et une autre version de la même histoire. Il s'agissait d'une mineure désolée de la mort de sa mère qui se lamentait jour et nuit. Le curé lui dit d'aller seule à l'église pendant trois nuits de suite et d'y emporter trois tabliers à sa mère. Elle devait mettre un tablier sur la tombe de sa mère chaque nuit. A minuit, la jeune fille vit une procession des âmes, divisée en trois groupes: des noires, des grises, et des blanches. Sa mère fut parmi les noires, au chagrin de la petite. Après la procession, la mère rendit avec colère son tablier en neuf morceaux. Le deuxième nuit, sa mère apparut parmi les âmes grises, et elle ne rendit le tablier qu'en six morceaux! La même nuit la soeur de la jeune fille eut un enfant qu'on nomma d'après la mère morte. On le baptisa et il mourut.

La troisième nuit à minuit, la mère fit partie des âmes blanches dans la procession. Puis elle alla à son tablier et, après l'avoir rendu en trois morceaux, elle parla à sa fille:

Tu as eu du bonheur
Que je ne t'aie mise toi-même en morceaux!

Tu augmentais mes peines chaque jour,
Par la douleur que tu me témoignais!

Tu as tenu un enfant (sur les fonts baptismaux)
Et tu lui as donné mon nom;

Tu lui as donné mon nom,
Et c'est ce qui m'a sauvée!

Je vais maintenant voir Dieu
Et toi, tu viendras aussi sans tarder!⁵⁵

Sébillot trouva cependant, qu'un mort non pleuré ne peut pas se reposer non plus. Dans l'histoire des deux fiancés, Dagorme faisait la cour à Azéline pendant quinze ans ("la constance qu'on ne rencontre plus que chez les paysans," observa Sébillot). Dans un court voyage à la mer avant le mariage, Dagorme fut noyé. On l'enterra au cimetière, mais personne n'avertit Azéline, et elle n'en pleura pas. Alors, Dagorme ne pouvait pas trouver le repos. Finalement, le défunt revint la nuit pour emmener sa fiancée de chez sa marraine jusqu'à chez elle. En route il avait mal à la tête et froid. Elle lui serra un mouchoir blanc à son front et lui donna sa cape de laine. Renseignée plus tard par ses parents que Dagorme fut mort, Azéline mourut aussi de douleur. On les enterra ensemble et, en creusant dans le fossé, on trouva le mouchoir et la cape d'Azéline sur le cadavre du matelot!

⁵⁵Sébillot, La Bretagne enchantée, t. III, pp. 130-135.

LES PUNITIONS

Bien que la punition avait de l'importance capitale dans de nombreux récits précédents, voici quelques histoires des punitions qui montrent le charme et l'humeur de la moralité bretonne.

On dit qu'il est possible que la ville de Quimper soit forcée de souffrir à cause des crimes du roi Grallon. Quand la ville d'Is sera ressuscitée, Quimper prendra sa place sous les flots (Bell, p. 109). D'ailleurs, dans la ville de Lanmeur, entre Morlaix et Lannion, une fontaine "magique" qui se trouve sous le crypte de l'église moderne, sera l'instrument d'une punition terrible pour le crime de l'oncle du prince Mélior qui avait mutilé son neveu. Un de ces jours, à la fête de la Trinité, l'eau de la fontaine emportera l'église, les prêtres, et les assistants. On célèbre actuellement la messe, ce dimanche-là, dans une autre église! (Bell, p. 64)

Il paraît que l'homme dans la lune fut un mécréant qui avait volé trois fagots du tas de bois destiné au feu de la Saint-Jean, le 24 juin. Il fut de rigueur que chaque habitant du village Saint-Jean-du-Doigt contribuât au moins un fagot au feu de cette célébration. Ce méchant jura par la lune qu'il n'avait pas volé de l'entassage sacré. Tout d'un coup, une main énorme s'est étendu de la lune pour le prendre, et l'a tiré jusqu'à elle. Le visage qu'on voit à la lune n'est autre que celui qui y est puni pour avoir volé du feu de Saint-Jean! (La Bretagne enchantée, t. III, pp. 66-69)

La sottise curieuse attaquée par les Bretons se punit ainsi: un pauvre blâma toujours le père de la race humaine. Il se disait toujours: "C'est la faute d'Adam." Un jour il devint riche grâce au

don d'une écuelle magique, qui devait rester renversée à l'appui de la fenêtre. Pendant six ans, lui et sa femme se rejouissèrent de leur richesse, en se demandant toujours ce que c'était sous l'écuelle. Finalement, leur curiosité s'empara, et il laissa sa femme donner un coup d'oeil en-dessous de l'écuelle. Aussitôt leurs bêtes moururent, le foin se gâta et toute leur richesse les quitta. Un vieux leur remarqua avec justesse, qu'il ne fallait plus blâmer Adam (La Bretagne enchantée, t. III, pp. 59-63).

Ne pas faire attention au jour actuel (et donc trop rêver), c'est commettre un péché immortel. Sébillot décrivit le travail de deux hommes qui hayaient. Lorsqu'ils taillaient les mottes du talus, celui qui hayait mal dit avec franchise que ces fosses regarderaient désormais ses parents, et il lui suffit de ne pas travailler davantage avec bonne conscience. Le lendemain, cependant, la Mort vint les prendre, tous les deux. On les a vu s'en aller accompagnés de deux chiens: un beau chien blanc accompagnait le bon hayeur au paradis, mais un chien noir emmenait celui qui hayait mal. Et depuis ce temps, dit-on, la Mort n'arrive jamais tôt pour avertir les gens, parce que Dieu ne voulut pas que l'on, ignorant l'heure, songe à l'avenir (La Bretagne enchantée, t. III, pp. 84-85).

Ne pas respecter les morts est punissable aussi. Quand Bartholémy Ropaz, maître de la maison vint de mourir, on était en train de faner les foins. Son fils, après avoir été averti du trépas de son père, s'obstina à ce que les domestiques continuassent leur travail, sous le menace que le lendemain le foin serait perdu. Ils en protestèrent, mais ils durent s'en aller le faire à contre-cœur.

Quand ils furent de retour aux champs, une vision les effraya: celle du défunt qui piétinait les foins! Mais les meules avait bonne apparence et ils oublièrent vite cette vision. Mais à la fin de l'automne, la meilleure jument creva; une semaine plus tard, une autre. Le vétérinaire accusa la nourriture: le foin. Dans deux semaines, toute l'écurie fut morte. Le fils devint triste, sombre et se mit à boire. Eventuellement il s'est pendu. Le conteur de cette histoire raconta: "D'avoir manqué à son père défunt lui avait porté **malheur**" (La Légende de la mort, pp. 195-197).

Il est évident que cette responsabilité envers les morts prélève sur les besoins de soigner les vivants. C'est donc le devoir le plus important de cette vie. Ainsi est-il compréhensible que les prières pour les défunts dominant même les mariages. La vie temporelle n'est qu'une préparation pleine d'épreuves avant la vie éternelle. Et celui qui oublie l'ordre primordial des choses sera condamné. Si c'est un péché de commission ou d'omission, peu importe. L'esprit tourné toujours vers l'au-delà ne se trompera pas (à moins que l'étourderie d'autrui ne vous condamne). La voie au paradis est remplie de ronces et de reptiles hideux, comme dit un conte raconté par Luzel.⁵⁶

⁵⁶"Le Prince Turc Frimelgus," Contes populaires, t. 1 (Paris: G. P. Maisonneuve et Larose, 1870), pp. 25-39.

Chapitre 4

L'ÉGLISE ET LE PAÏENISME

En Bretagne, où la vie spirituelle prévaut la vie matérielle, l'Eglise joue un rôle énorme. Elle est l'incarnation de toutes les bonnes forces spirituelles, et elle sert ainsi à combattre l'immoralité ainsi bien que les forces de la magie noire. Il n'est pas étonnant en Bretagne de voir un prêtre se servir de la magie pour garantir le bien-être d'un croyant. On ne s'occupe point de l'incongruité, parce que c'est la magie que reste à la base du mal et du remède. Un prêtre, pense-t-on, est capable de conjurer ou d'exorcer un malin esprit, et les gens communs pensent toujours qu'il sait toujours quoi faire quand quelqu'un est embêté par un revenant. Il possède en quelque sorte l'antidote chrétien pour remédier n'importe quel mauvais coup de la magie ou de l'esprit celtique.

Autrefois c'était l'habitude de faire célébrer pour chaque défunt une "trentaine," c'est-à-dire, une série de trente services. Les prêtres disaient les vingt-neuf premières messes à leur église de paroisse. Mais pour la trentième, il était d'usage d'aller la dire à la chapelle de St.-Hervé, sur le sommet de Menez-Bré. C'est cette messe de trentaine que les Bretons appelèrent "Ann ofern drantel." Elle se célébra à minuit, et le prêtre la disait à rebours, en commençant par la fin. Sur l'autel, on n'allumait qu'un des cierges.

Tous les défunts de l'année se rendaient à cette messe ainsi bien que les diables. Le prêtre qui allait la dire devait être à la fois très savant et très hardi. Dès le bas de la montagne, il se déchaussait et gravissait la pente, pieds nus, car il fallait qu'il fût "prêtre jusqu'à la terre." Il montait, tenant d'une main un bénitier d'argent, brandissant de l'autre un goupillon et faisant de tous côtés de continuelles aspersion. Souvent, il avait peine à avancer, tant se pressaient autour de lui des âmes défuntes, avides de recevoir quelques gouttes d'eau bénite et de se procurer de la sorte un soulagement momentané. La veille, il avait fait transporter dans la chapelle un fort sac contenant des graines de lin.

Après la messe, il commençait l'appel des diables, dans le porche. Ceux-là accouraient en poussant des hurlement sauvages. C'était le moment terrible. Malheur à l'officiant s'il perdait la tête! Il imposait silence aux démons et les faisait défiler devant lui et les obligeait à lui montrer leurs griffes. C'était pour voir s'ils dissimulaient des âmes dans leurs mains qui avaient tombé dans leur possession. Puis il les renvoyait, en distribuant à chacun une graine de lin, car, dit-on, les diables ne consentent jamais à s'en aller les mains vides. Si le prêtre omettait un seul démon, lui, il était contraint en échange, de livrer sa propre personne. Il encourait ainsi sa propre damnation éternelle (La Légende de la mort, pp. 276-277).

L'Eglise est surtout valable en tant que symbole ou même talisman contre les mauvais charmes. C'est ainsi que l'eau bénite trouve son efficacité. On peut asperger les diables avec de l'eau bénite pour les détruire, comme dans l'histoire de Sans-Souci, ou

l'eau bénite peut servir à sanctifier les morts. Aux funérailles en Bretagne, après que le cercueil soit descendu dans le fossé, chaque assistant de l'office trempe un rameau de buis dans de l'eau bénite et le secoue au-dessus du cercueil afin qu'elle bénisse le mort.

De la Villemarque donna l'histoire d'une jeune épouse qui fut enlevée le jour de son mariage par Satan. Elle devait rester avec lui, mais sa vie ne fut pas trop mauvaise. Un jour, les ménétriers des noces vinrent la voir, invités par Satan. Elle donna aux visiteurs son ruban des noces, son anneau de mariage et son anneau béni pour qu'ils les emportassent à son pauvre mari. Aussitôt tomba-t-elle au puits de l'enfer. Elle avait abandonné ses symboles bénis et aussi vite fut perdue sa sauveté.

La combinaison qui produira la fin du monde fut envisagée par les Bretons comme la corruption morale de l'Eglise. L'Antichrist, disent-ils, naîtra du mariage d'un prêtre défroqué et d'une bonne soeur (La Légende de la mort, p. 85).

L'idée la plus bizarre dans l'eschatologie bretonne et aussi catholique est celle du pouvoir des messes, achetées, bien sûr, pour libérer les âmes. Le pouvoir d'où vient la sauveté ne réside pas dans l'individu, mais dans la fonction de certains rites: le baptême étant le plus important, et les messes dites après la mort. Lorsqu'un prêtre trouva qu'il avait trop de messes à dire pour les défunts, il les rélégua aux moines dans les monastères. Bien que ces derniers n'eussent pas connu le défunt, leurs paroles devaient quand même effectuer le salut de l'âme du mort. C'est donc le principe simple de la magie: pour une telle cause, il se produit un tel effet. Le libre arbitre ne joue pas un grand rôle dans cette mentalité. Que

le rite peut produire un état de grâce ou de bonheur est une croyance qui remonte à l'antiquité.

Puisque la base de la religion est ainsi, il n'est pas alors surprenant que l'Eglise moderne en Bretagne se serve de plusieurs rites anciens. De la Villemarqué traça l'héritage des pardons aux assemblées celtiques. Il trouva que ni les cérémonies, ni le temps, ni le lieu des réunions n'avaient changé. Selon lui:

C'était aux solstices qu'avaient lieu en Cambrie, comme les assemblées druidiques, les plus grandes réunions chrétiennes; c'était dans les lieux consacrés par la religion des ancêtres, au sommet des tumulus, parmi les dolmens, au bord des fontaines, qu'on se réunissait; c'était l'occasion des fêtes qu'on y célébrait que revenaient périodiquement ces espèces de jeux olympiques, où les bardes, en présence d'un concours immense, tenaient leurs séances solonnelles.⁵⁷

Outre les pardons, qui sont d'origine celtique, quelques fêtes bretonnes remontent aussi à l'époque druidique. En effet, les plus grandes fêtes des Celtes se célèbrent toujours: la Toussaint, au premier novembre, la fin de l'année celtique, et la fête de Saint-Jean, le 24 juin, qui s'accorde au solstice de l'été, le mi-point de l'année celtique. La liberté des morts à la Toussaint engage maintes croyances. On a pensé que celui qui passa auprès du charnier après les Vêpres de l'Anaon, le soir de la Toussaint, entendrait et apprendrait des ossements, qui se parlaient, tout ce qui se passe de l'autre côté de la mort, et on entendrait nommer tous ceux qui devaient mourir dans l'année (La Légende de la mort, p. 228). Mais on cita le malheureux cas d'un mendiant, pensant pouvoir profiter de cette connaissance des morts, qui s'est rendu la nuit de la

⁵⁷De la Villemarqué, Barzaz-Breiz, pp. lxxvii-lxxviii.

Toussaint, près de l'ossuaire à St.-Pol-de-Léon. Les morts n'ignoraient pas qu'il fut là. Dressant ses oreilles pour apprendre, Iouennic Bolloc'h entendit dire des ossements: "Qu'il sache que le premier de la liste à nom Iouennic Bolloc'h." Dans deux minutes, il en fut mort! (La Légende de la mort, pp. 229-230).

Sébillot dit que les morts n'ont que la nuit de Toussaint pour se venger, et la jeune fille qui se fait courtiser en ce jour funèbre s'en ira dormir sous terre avant son tour! Il est plus sage de rester à la maison ce soir-là et de se coucher tôt. Si l'on a besoin de sortir, cependant, n'importe quel outil de labour le protégera (même une petite aiguille suffirait) (Mosher, pp. 119-120). On croit aussi qu'à minuit les défunts assistent à une messe. Le grand rendez-vous des morts se trouva sur les champs funéraires (de l'époque néolithique). Les paysans croient que si l'on se mettait sur les tumulus, on pourrait entendre "crier les noms de ceux que l'an verra mourrir" du fond de la motte tombale (La Bretagne enchantée, p. 138).

Le pouvoir attribué aux défunts pour la Toussaint d'errer et de prédire les morts de l'année suivante chevauche à présent deux dates en Bretagne. En gardant ce pouvoir à la Toussaint, les Bretons ont aussi appliqué cette habilité qui fut à la fin de leur année celtique à la fin de l'année sur le calendrier actuel. En effet, cette confusion quant à la fin de l'année a fait que toute la période entre Noël et le jour de l'An est devenue sacrée, et l'on peut voir des morts à cette époque. Surtout à Noël, les morts sont visibles. Et on pense qu'à la messe de minuit à Noël, Ankou assiste et qu'il tape invisiblement ceux qui vont mourir pendant l'année.

D'ailleurs, on dit que les animaux peuvent parler à partir de minuit à Noël. Des paysans avaient confié à Luzel que:

Nul animal ne dort (cette nuit) excepté le crapaud et l'homme, . . . et, pendant la messe de minuit, les feux du purgatoire s'éteignent, et . . . les pauvres âmes qui y expient des péchés commis sur la terre éprouvent quelque soulagement.⁵⁸

Mais les assistants à la veillée décrite par Luzel connurent aussi l'histoire d'Ervoanic Hélyary, le vantard et l'incrédule, qui se moqua de l'idée que les bêtes parlent à Noël. Il prétenda que tout cela n'était que mensonges et histoires de bonnes femmes et de commères. Pour prouver son idée, il allait se renfermer dans l'étable aux boeufs. Il leur dit: "S'ils parlent, je les entendrai bien et vous en donnerai des nouvelles demain matin." Vers les onze heures, il se cacha dans leur râtelier (afin d'entendre). Les boeufs se ruminèrent, et il se félicita de son incredulité. A minuit juste le grand boeuf roux prit la parole:

---Notre Seigneur vient de naître, mes enfants Gloire au Seigneur! (Et tous les animaux le répétèrent en chœur.) Ervoanic se dressa les oreilles.

---Que ferons-nous demain? demanda le boeuf noir.

---Demain, nous irons porter en terre, au cimetière de la paroisse, le corps d'Ervoanic Helary, du pauvre Ervoanic, l'indiscret et l'incrédule, qui est ici, caché dans notre râtelier.⁵⁹

Puis tous les boeufs le répétèrent en chœur. Ervoanic ne riait plus. Luzel continua:

Craignant que les boeufs ne voulussent le tuer sur place, pour ne pas mettre en défaut leur funèbre prédiction, il sauta à bas du râtelier, où il se tenait blotti, et se sauva à toutes jambes. Les boeufs le laissèrent partir. Pâle, effaré, mourant

⁵⁸Luzel, Légendes chrétiennes, t. II, p. 331.

⁵⁹Ibid., pp. 333-334.

de peur, il courut se coucher dans son lit . . . et il n'en sortit que pour aller au cimetière de sa paroisse, trainé par les boeufs qui lui avaient prédit sa mort.⁶⁰

Le trait commun de reconnaître les morts de l'année suivante à la Toussaint s'étend à Noël à cause du changement dans le calendrier. Puisqu'on a gardé la célébration de Toussaint et a ajouté une autre fête pour terminer l'an, les morts sont libres et prophétiques deux fois l'hiver en Bretagne.

Le premier mai, la date de la fête celtique de Beltane, est redoutable aussi pour les mêmes raisons. La nuit du trente avril (la veille), à Belle-Isle-en-Mer, il y avait une bachannale endiablée des êtres surnaturels (des morts, probablement). "Pour préserver leurs écuries, leurs étables et leurs maisons, les paysans parsèment de fleurs les routes qui y conduisent en garnissant les portes, les fenêtres et en recouvrant les fumiers."⁶¹ Le Braz mentionna qu'à la veille du premier mai, la Fontaine du Trépas avertit si l'on allait mourir dans l'année par la sorte de réflexion qu'elle faisait (La Légende de la mort, p. 78).

Quant à l'habitude répandue d'ériger des arbres enflouris pour la fête du premier mai, Sir James Gordon Frazier consacra un chapitre entier dans The Golden Bough aux instances de cette pratique (pp. 139-156). Il trouva que cette célébration garda les caractéristiques de la vénération des arbres. Bien que la date fut normalement le premier mai, la cérémonie eut lieu en général au début de l'été, et

⁶⁰Ibid., p. 334.

⁶¹Yvonne Lanco, La Sorcellerie a Belle-Isle-en-Mer (Paris: Nouvelles Editions Debresse, 1958). Ce livre sera noté désormais dans le texte sans référence à la page.

il crut que les observances estivals de la fête de la St.-Jean, au mi-point de l'été, le 24 juin, appartiennent à la même célébration.

Bien que Paris ait abandonné au vingtième siècle la célébration de la St.-Jean avec son feu énorme devant l'Hôtel de Ville où l'on immolait au moyen âge plusieurs douzaines de chats (l'animal malifique), cette pratique n'a pas encore disparu en Bretagne (1970, du moins)! Maints villages observait ce rite dans le temps, mais il ne s'observe actuellement que dans le village de St.-Jean-du-Doigt. Sur le parvis devant l'église le prêtre allume toujours un feu énorme.⁶²

Il paraît qu'au début du siècle cette célébration prenait trop la nature d'une orgie, parce que le feu semblait s'allumer toute seule (grâce au moyen invisible de le faire) pendant que les cloches sonnaient et les gens criaient (Bell, pp. 68-71). Les paysans croyaient que cette grande miracle de chaleur et de lumière possédaient le pouvoir de guérir les aveugles et d'autres maladies. On faisait le feu à cette époque sur le Tantad (une montagne à pente extrême) ce qui signifie la montagne du feu. Les gens et surtout les malades s'empressèrent aussi proche que possible en criant à-tue-tête "Au Tan, Au Tan" (le feu). Si le feu n'avait pas réussi à guérir les maladies et l'aveuglement, les pauvres croyants déçus pensaient qu'ils avaient négligé de réciter assez d'oraisons ou qu'ils n'étaient pas encore assez purs. Il quittaient la célébration, déterminés à revenir l'année prochaine pour essayer de nouveau.

⁶²(interview) Mme. Sabatier, 87 rue d'Assas, Paris 5^e (juillet, 1970).

Chacun contribua un fagot à ce feu, ce qui fut une loi non-imprimée mais de rigueur dans ce pays. Donner ce fagot leur signifiait même l'expression de l'amour de Dieu (La Bretagne enchantée, p. 67). Les pèlerins vinrent de toutes les parties de la Bretagne, quelques uns dans des bateaux ornés de verdure. Les fillettes portaient des robes blanches, et les prêtres furent richement parés (Bell, pp. 68-71). Mosher dit que les couleurs spéciales aux druides --vert, bleu, et blanc--furent portées pour la fête de la St.-Jean (Mosher, p. 167). L'utilisation des couleurs dans la fête ostensiblement chrétienne la lie aux pratiques des Celtes, comme tant d'autres observances en Bretagne.

Les tisons, l'herbe et la rosée de la St.-Jean furent des panacées. Pargment dit:

Se chauffer les reins à la flamme du bûcher est pour un veillard un puissant préservatif contre les rhumatismes; marcher neuf fois, les pieds nus, dans le brasier éteint mais encore tiède, guérit les maux de pieds; balancer un enfant au-dessus de ce même brasier le rend invulnérable à la peur. L'action bienfaisante du feu de la St. Jean s'étend aussi aux animaux et, en plusieurs endroits, les paysans conduisent leurs troupeaux auprès du bûcher et font même sauter leurs bestiaux par-dessus le brasier.⁶³

Ange Mosher remarqua en 1920 qu'un tison du feu de la St.-Jean, remporté à la maison, apporterait de la bonne chance à la famille pendant toute l'année (Mosher, p. 167). Elle dit que ces feux eurent lieu sur les tumulus (le choix des endroits montre, bien sûr, son lien avec l'antiquité). Sébillot décrivit les tisons comme ceux du chêne, une description intéressante puisque le chêne fut l'arbre

⁶³Pargment, Coutumes françaises d'hier et aujourd'hui, pp. 46-47.

sacré des druides. Il dit aussi qu'on crut qu'en jetant le tison du St.-Jean dans le puits, l'eau devint plus saine. Pargment signala que les charbons du feu de St.-Jean servirent, avec le cierge de la Chandeleur et le buis béni, de préservatifs contre beaucoup de maux et principalement contre la foudre (Pargment, pp. 45-46).

Il paraît que les Celtes:

Célébraient le 24 juin la fête du renouveau. Les druides faisaient cette nuit-là le recensement des enfants nés dans l'année et allumaient sur toutes les hauteurs des bûchers en l'honneur de Teutatès, le dieu-soleil.⁶⁴

C'est en tant que représentant du soleil et du chêne (recipient sur la terre des effets bienfaiteurs du soleil) que le feu de la St.-Jean guérit les maladies et garde contre les maux. Si cette fête ne semble que trop païenne, ces caractéristiques révèlent la qualité païenne d'autres superstitions approuvées par l'Eglise. Lorsqu'un talisman garde contre la foudre, comme les tisons de la St.-Jean, il se lie à la vénération du soleil. La chandelle bénite, usitée beaucoup chez les morts en Bretagne, est censée garder aussi contre la foudre. La flamme d'une chandelle est en quelque sorte le simulacre du soleil, et c'est certainement un moyen plus facile d'obtenir les pouvoirs guérisseurs du soleil que d'y faire un grand feu comme celui de la St.-Jean. Bien que la mentalité bretonne ne soit pas aussi naïve que de pouvoir croire que le cierge donnera encore au défunt la force de vivre, elle le conçoit en tant que symbol de la ressuscitation ou réapparition du mort. Les morts, à l'inspiration celtique, reviennent, comme le soleil, la force de la vie, lequel

⁶⁴Ibid., p. 43.

se présente de nouveau chaque matin et dans sa puissance chaque été. La présence donc du cierge à la mort est le symbol qu'il y de l'espoir, et que la vie reviendra, comme le soleil.

F. M. Luzel collectionna vingt contes à propos du soleil en Bretagne. Dans quatre des histoires qu'il trouva, une fille se maria avec l'Ankou, la personnification de la mort. Dans chaque cas, le couple quitta la Bretagne pour aller demeurer près du soleil levant, un endroit caché par une forêt immense, et il est évident que le soleil et la mort ont la même identité. Ils habitèrent un château magnifique et, bien que la vie n'y fût pas déplaisante, le mari quitta chaque jour sa femme et ne revint qu'au coucher du soleil. Dans une des versions, leur habitation fut même sous la terre (comme l'habitation de Dis Pater), mais le mari accomplit néanmoins son cours quotidien à travers le monde et dans le domaine des pénitents (Contes populaires t. I, pp. 3-65). De se marier avec l'Ankou ne fut pas aussi désagréable que l'on aurait pensé. Le monde de l'Anaon ne semble pas être dégoûtant dans la mythologie celtique, et certainement, en tant qu'associée du soleil, la mort garde toujours de la vivacité. En effet, l'au-delà envisagé par les Celtes fut l'endroit de bonheur suprême, où le temps ne valait plus. La musique, les fêtes, les repas fastueux, l'amour et les luttes ne s'y arrêtèrent jamais. Toutes les blessures se soulagèrent et la vie continua. Ainsi fut-il jusqu'aux recoins de l'éternité (Larousse Mythologie, p. 235).

L'Eglise devait partiellement effacer la confiance qu'on garda de la mort, mais on a déjà vu dans les histoires précédentes comment la croyance dans les réincarnations opère toujours.

La décoration qui entoure un défunt soutient le thème du soleil dans les pratiques associées à la mort. Les survivants montaient une petite chapelle de deux draps appendus aux poutres du plafond, assujettis à chaque côté de la table de cuisine, sur laquelle le corps avait été déposé. Ils épinglaient soit des branchettes de gui (la plante sacrée aux druides), soit des rameaux de laurier, à la chapelle, et on recouvrait le corps de la nappe qui servait à couvrir le pain (La Légende de la mort, pp. 246-247). Le pain qui sert d'ordinaire comme oreiller au défunt posé sur la table, s'utilise-t-il en tant que nourriture provisionnaire pour le voyage que le mort va entreprendre? (En 1920 on croyait toujours que le gui empêchait des accidents de trains et qu'il termina les maladies nerveuses (Mosher, p. 168).) De toute façon, la panacée des druides avait gardé ses traits bienfaiteurs. Le gui doit son efficacité en temps de mort à sa liaison au soleil et sa vivacité dans le chêne qui semblait mort en hiver aux Celtes.

Même le chêne incarna des effets bienfaiteurs aux morts. On s'en servait pour faire le maël-benniguet, le bâton druidique utilisé pour frapper sur le front des agonisants pour terminer leur misère (Mosher, p. 170). Le prêtre de la paroisse fut le seul à avoir le droit de l'utiliser (après certaines oraisons). In 1920, on pouvait toujours voir un maël-benniguet sur la montagne de Mané-Guen, où la Vierge est censée à la garder.

Yearsley parla dans The Folklore of the Fairy Tale de la pratique d'autrefois de planter des arbres à la naissance d'un bébé parce qu'on croyait que la vie de l'humaine et la vie de l'arbre furent liées (Yearsley, pp. 148-149). D'ailleurs, le craquement

du bois qui signala une mort prochaine s'appelait le marteau de la mort. (Croyait-on donc que ce fut un petit maël-benniguet?) De la Villemarqué pensait que ce bruit qu'on entendit dans les meubles fut produit par un petit ver qui s'engendrait dans le bois, et y faisait un léger bruit qu'on regarda comme l'annonce de la mort (Barzaz-Breiz, p. 506). De toute façon, il y a un rapport mystérieux entre la vie de l'homme et la "connaissance" du chêne. Cette incarnation des pouvoirs du soleil et donc de la vie dans le chêne, semble avoir influencé la mentalité druidique. Puisque le chêne est le recipient de toute la sagesse (Powell, p. 156), il est raisonnable que le chêne puisse connaître et prédire la mort de quelqu'un; de là vient la justification du craquement du bois comme intersigne.

Maintes croyances soutiennent l'idée que l'arbre est sacré et montrent comment on l'a vénéré dans le temps. L'anachorète celtique qui est réputé d'avoir soulagé les derniers moments de la vie du roi Grallon mentionna que "les bois sont tendres à l'homme qui souffre. Dieu en a fait des asiles sacrés" (Pays des pardons, p. 88). Yearsley expliqua la pratique de planter un arbre à la naissance de chaque enfant comme la manifestation de "l'âme séparée" (Yearsley, p. 148). Il appela ces arbres des "life-tokens." Aussi longtemps que le "life-token" restât sauf, la vie qu'il représentait serait sauvée aussi. Ce fut un genre de magie sympathique qui s'opérait entre l'arbre et la vie. Le tison brûlant, et même le cierge allumé, par extension, devinrent donc des talismans destinés à bénir la vie.

Pour prouver encore que l'arbre fonctionnait en tant qu' "âme séparée," on n'a besoin que de se rappeler des ballades où un arbre poussa des corps des défunts (Tristan et Iseut, Barbara Allen). Dans un tel cas, on disait que le sang se transformait dans un arbre (Yearsley, p. 83). En Bretagne il y a généralement dans chaque cimetière un seul arbre consacré, et c'est l'If. On dit qu'il pousse une racine dans la bouche de chaque mort (La Légende de la mort, p. 225). D'ailleurs, dans de nombreux contes, le tronc d'un arbre creux sert à abriter l'âme qui y devait accomplir sa pénitence (voir: "Ludo Garel," La Légende de la mort, pp. 169-178). Yearsley trouva que la croyance que les âmes des morts habitèrent les arbres fut très répandue en Europe (Yearsley, p. 58). Si le gui, alors, représenta en quelque sorte, l'âme de l'arbre (puisqu'il montre la verdure et la puissance du soleil même pendant l'hiver), il représente aussi l'âme de la mort. Encore se combinent le pouvoir créateur du soleil apporté par le gui et l'idée de la mort.

Quant à la confusion entre un culte des morts et un culte de fertilité (de dieu Manannan fut de dieu des domaines souterrains et aussi un dieu de fertilité, dit Larousse: Mythologie Générale, p. 228), il n'y a pas de contradiction. Les femmes bretonnes qui se frottaient le ventre ou les fesses contre les menhirs, les symboles des morts, pour garantir leur fertilité ne soupçonnaient ni l'anachronisme ni l'ironie. Car l'évènement de la mort assurait la fertilité aux champs, et dans la mythologie solaire des Celtes, le défunt s'est vite rejoigné aux forces de la resurrection et de la joie de vivre. C'est ainsi que la longue prière pour les morts aux noces bretonnes évoque la nature cyclique des choses et ne se base

guère dans la morbidité. Le dieu Sucellus, le "père des Celtes," qui porta le marteau et le chaudron toujours rempli, représenta cette dualité illusoire du même principe universel. Ce même dieu, appelé le Dagda en Irlande, se coupla rituellement avec la fille d'une tribu le premier novembre, après avoir mangé un repas gargantuesque (Larousse: Mythologie, pp. 226-227). Le rapport entre la création et la mort pour les Celtes n'exige pas d'autre témoignage.

Il serait bon de mentionner sans vouloir trop pèsier sur le sujet, que le vingt-cinq décembre, la date assignée à la naissance de Jésus-Christ, fut l'ancienne fête et anniversaire du soleil invincible dans le Mithriacisme. Mithras fut un dieu indo-européen associé au pouvoir de bonté et de lumière dans le culte persan de Zoroastre. Ce culte fut introduit dans l'Europe occidentale par les corsaires que Pompei supprima en 67, avant J. C.⁶⁵ Alors, la croyance de pouvoir voir l'Ankou à minuit de Noël peut se corroborer du fait que cette célébration s'origina dans un culte du soleil.

Mithras fut le dieu du contrat associé à la lumière (Larousse: Mythologies, pp. 347-349). Les boeufs lui étaient sacrés et ils étaient sacrés aussi au dieu celtique Lug. Dans les histoires sur les bêtes qui parlent la nuit de Noël, ce sont toujours les boeufs qui mènent la conversation. D'ailleurs, le rôle sacré des boeufs en temps de mort se fait remarquer dans la pratique bretonne de poser la dépouille du défunt sur un char tiré par des boeufs. Où ils

⁶⁵Van L. Johnson, The Roman Origins of our Calendar, American Classical League Bulletin No. LV (Medford, Massachusetts: Tufts University, 1958), p. 69.

s'arrêtèrent, là devait-on enterrer le défunt. Cette pratique fut observée par ceux qui enterrèrent Saint-Ronan (Bell, pp. 117-121).

Bien que Mithras ne joue aucun rôle dans la mentalité bretonne actuelle, il incarna un principe cher aux Bretons: celui de la justice. St.-Yves est le patron de la justice en Bretagne. Il est alors parmi les saints les plus importants de l'hagiographie bretonne. Entre Sainte-Anne de Tout Remède et Saint-Yves de la justice, on n'a presque pas besoin d'autre saint. La famille royale de Dieu est presque gratuit en Bretagne. Jésus-Christ, la Vierge, et Dieu-le-Père représentent la compagnie qu'on tiendra au paradis, mais pour la vie temporelle, ce sont les saints qui déterminent toutes choses. De la Villemarqué et Hélias disent que les saints et les saintes (toujours associés dans la mentalité bretonne à quelque fontaine sacrée) remplacèrent les fées et les sorcières de la création celtique (Barzaz-Breiz, p. lii, et Hélias, interview, 1970). Les saints sont responsables de ce qui ne s'explique pas facilement. On croit qu'il faut avoir entendu la messe dite dans l'endroit sacré aux grands saints au moins une fois de son vivant, ou bien on encourirait la damnation éternelle. D'ailleurs, "Dieu n'agit que par leur voie et d'après leurs conseils" (Au Pays des pardons, pp. x-xi).

Saint-Yves s'appelle Saint-Yves le Véridique. Bien que ce saint vecût au treizième siècle, son pouvoir est toujours très puissant, dit-on, et son culte très répandu. Les pauvres en Bretagne s'appellent avec affection: "les gens de Saint-Yves" (Au Pays des pardons, p. 42). Nommé Yves Hélori, il fut né d'une famille noble à Tréguier; il devint avocat, puis juge à Rennes et à Tréguier et

finalement curé à Lohannec. Jamais les pauvres n'avaient un tel bienfaiteur si généreux. Il nourrit les orphelins, donna ses vêtements aux pauvres, et visita les malades (Mosher, pp. 87-88). Mais il gagna sa célébrité par ses défenses légales des pauvres. Il fut l'avocat incorruptible. Même aujourd'hui, dit-on, il surveille le monde des Bretons pour s'aviser que la justice s'accomplisse. Et, sinon, on n'a que s'adresser à sa statue, lui rendre une pièce d'argent désuet et lui demander de rendre la justice. Malheureusement la justice qu'il donne est presque toujours la mort du persécuteur, grâce à la naïvete de la mentalité bretonne. Le Braz donna l'exemple de la femme d'un patron de barque qui fut noyé à la mer. Elle s'entêtait qu'un marin avait causé la mort de son pauvre mari, et elle osa même faire un esclandre à l'enterrement. Celui qu'elle accusa ne pouvait nulle part obtenir un autre travail. Finalement il se rendit à une pèlerine par procuration (une ancienne femme sage) afin qu'elle allât voir St.-Yves. La vieille y répéta la formule proscrite et, dans l'espace d'une année, la veuve mourut. Elle alla en "languissance," et le marin trouva enfin du travail (Au Pays des pardons, p. 19).

St. Yves intercède maintenant au ciel où il plaide la cause des pauvres devant Dieu. L'Eglise reconnaît St. Yves, et il y a même des statues de lui à Rome, chose rare chez les saints bretons. Mais finalement, l'Eglise voulait expirper son mauvais caractère, qui faisait partie de la magie noire. C'est alors que sa statue où s'adressèrent les pèlerins, fut arrachée de son endroit. Le Braz conta que le recteur de Trédarzec eut détruit le sanctuaire de St.-Yves et il rélégua la statue dans le grenier du presbytère. Mais, on dit

qu'il est plus facile de démolir un mur que de déraciner une coutume en Bretagne. Voici la punition du même recteur.

Un soir lorsqu'il fut à table, trois hommes étrangers à la paroisse se présentèrent à la porte du presbytère. Ils voulaient: "Que (le prêtre) nous permette de nous agenouiller devant l'image d'Yves le Véridique, laquelle est, dit-on, prisonnier dans son grenier."

Le recteur, de mine furieuse leur dit: "Sortez d'ici, vagabonds de grande route que vous êtes. St. Yves n'a que faire de vos prières homicides."

"Soit!" répondit avec calme l'un des inconnus. "Puisqu'il en est ainsi, nous t'assignons tous les trois à son tribunal. C'est aujourd'hui samedi. Il te reste la nuit pour te repentir. Demain tu ne célébreras pas la grand'messe! . . ." et ils disparurent.

Le recteur gagna son lit tristement. Pendant la nuit la servante ne pouvait pas s'endormir. Elle entendait des cris et une plainte, entrecoupée de hoquets comme un râle. Lorsqu'on entra le lendemain, au petit jour, dans la chambre du recteur, on le trouva mort dans son lit, la couverture ramenée sur le visage (Au pays des pardons, pp. 21-23).

Son pardon, le 19 mai, est toujours un des plus grands en Bretagne.

Le culte de Sainte-Anne est aussi repandu que celui de Saint-Yves. Bien que ses pratiques ne soient pas aussi redoutables que celles de Saint-Yves, elle trouva son origine dans la mentalité païenne aussi. C'est un paradoxe que Sainte-Anne, la mère de la

Vierge Marie se confonde avec Dahut ou Ahès, la fille corrompue du roi Grallon, cette Ahès:

à la démarche onduleuse, la chevelure longue et flottante, tantôt couleur du soleil, tantôt couleur de la lune, les yeux changeants et fascinateurs. Elle habite un palais immense dont les vitraux resplendissent ainsi que de gigantesque émeraudes. Elle a des passions tumultueuses, une rage inassouvie d'amour. Sa préférence va aux hommes du peuple, aux gars solides et frustes. Un pêcheur passe, les filets sur l'épaule: de la fenêtre de sa chambre, elle lui fait signe de monter. Plusieurs fois par nuit, elle change d'amants: elle danse devant eux, toute nue, les enlace et les endort, en chantant, d'un sommeil dont ils ne se reveilleront plus. Car ses baisers sont mortels. Les lèvres où les siennes se sont appliquées demeurent béantes à jamais. C'est une devoreuse d'âmes. Un de ses caprices suffit à causer des catastrophes épouvantables, efface en un clin d'oeil une ville entière de la carte du monde. On l'adore et on la hait. Elle est irrésistible et fatale. Qui ne reconnaîtrait en elle la personnification vivante de la mer?⁶⁶

Avant que la mère de la Vierge dût être née, on avait déjà célébré la fête d'Ahès au même lieu que celle de Sainte-Anne aujourd'hui (Au Pays des pardons, p. 356). Son pardon a lieu à la fin d'août. Ahès fut l'idole unique de ces parages, et son culte s'accomplissait à ciel ouvert. Sainte-Anne y est aujourd'hui la protectrice d'une fontaine sacrée. Voici l'histoire que les Bretons ont assignée à la sainte:

Sainte Anne fut la femme d'un riche Breton à l'esprit maussade, nommé Moëllen. Quand il apprit que sa femme fut enceinte, il la chassa, parce qu'il détestait les enfants. La pauvre erra jusqu'à ce qu'elle aperçût un bateau lumineux, gardé par un ange, sur le ruisseau de Tréfentec. Elle y monta et le bateau la transporta aussitôt à Jérusalem, où la Vierge fut née. Sainte-Anne resta en terre sainte jusqu'à ce que Marie devînt mère de Jésus-Christ.

⁶⁶Le Braz, Au Pays des pardons, pp. 356-358.

Sainte-Anne avait alors le mal-du-pays pour sa Bretagne bien-aimée, et le même bateau réparut de nouveau et l'emmena encore en Bretagne. Parce que le mari fut mort à cette époque, Sainte-Anne put s'occuper à soigner ses gens. La veille de la crucifixion, Jésus-Christ voulut voir sa grand'mère, et il se rendit en Bretagne pour recevoir sa bénédiction. Il lui demanda ce qui lui ferait plaisir. Elle voulut une église à son honneur où chacun qui s'y présenterait serait guéri de ses maladies. Lorsque le bon Dieu déclara "Soit!", il planta son bâton sur le sol, d'où jaillit tout d'un coup une fontaine, dont les eaux sont sacrées et guérissantes (Bell, p. 123; Mosher, pp. 193-198).

Sainte-Anne, comme les déesses celtiques, peut guérir tous les maux. Elle n'a pas de spécialité. Le Braz présenta le cas pénible d'une femme dont la poitrine fut striée de brins de charpie, avec la plaie hideuse d'un cancer. Les fils de la vieille l'avaient emmenée à tous les endroits sacrés aux environs de leur paroisse sans trouver de soulagement. (Ils l'avaient ramenée, en effet, chaque fois même plus souffrante!) Finalement, ils la transportèrent à la fontaine de Sainte-Anne. Les vieilles qui gardèrent la fontaine de Sainte-Anne se recrièrent:

Quel dommage que vous n'y ayez pas songé plus tôt! . . . Il n'y a que sainte-Anne, voyez-vous, il n'y a que sainte-Anne! Chacun sait cela. Il faut être, comme vous, de la race des brûleurs de goémon pour l'ignorer.⁶⁷

On versa sur la pauvre femme de l'eau sacrée de la fontaine et on lui barbouilla d'eau le visage. On invoqua la patronne: "aïeule de

⁶⁷Ibid., pp. 363-365.

miséricorde, mère des mères, source de santé, rose des dunes, espérance du peuple breton" (Au Pays des pardons, pp. 363-365).

On dit aussi que les pincées de poussière, ramassées auprès de la statue de Sainte-Anne, répandues sur les terres, peuvent activer les semences et préserver de tout dégat le blé, des hommes et le foin des troupeaux (Au Pays des pardons, p. 339).

Sainte-Anne, comme Saint-Yves, a une affection pour les pauvres. Il y avait un idiot qui jouissait en particulier de sa protection. On dit qu'un des pardons de Sainte-Anne fut gâté par l'absence de celui-là. Il avait tombé malade et ne pouvait pas assister à la Palude pour la fête. Du vendredi matin au lundi soir il pleuvait à verse. "La bénédiction du ciel accompagne les innocents" conclut-on (Au Pays des pardons, p. 347).

Réfléchissant l'inspiration amoureuse d'Ahès, il y a grand nombre de couples qui viennent se rencontrer au pardon de Sainte-Anne. Le Braz constata: (Sainte-Anne) "sait d'ailleurs l'héréditaire chasteté de cette race (les Bretons) et que l'amour, à ses yeux, est une des formes de la religion" (Au Pays des pardons, p. 348). Cette pauvre sainte, abusée de son mari, connut l'amour de Dieu, et devait bénir l'amour des couples.

On appela les dieux des Celtes irlandais le Peuple de la déesse Dana. Son père fut le Dagda (le Dis Pater ou Sucellus des Celtes gaulois). Anu ou Ana s'est confondue dans l'histoire avec cette déesse Dana. Les descendants de Danu furent Brian, Iuchar, et Iucharba, un seul dieu à trois aspects, comme la Trinité chrétienne. (Ils furent représentés en tant qu'un seul dieu à trois têtes, ayant du rapport avec les trois étapes de la lune.) Brigit, une déesse

de la fertilité s'est confondue aussi avec Danu et elle, comme Sainte-Anne, survécut dans le christianisme où on l'appelle Sainte-Brigitte. Sainte-Anne aussi ressemble beaucoup à Danu, avec la similarité de nom et son petit-fils qui fait partie de la Trinité chrétienne.

LE ZOOMORPHISME DE LA LEGENDE DE LA MORT

Luzel remarqua:

Ce qui nous frappe . . . dans les contes bretons, c'est la place qu'y tiennent les animaux, transformés par l'imagination en créatures intelligentes et presque toujours bienveillantes et secourables à l'homme. Aucune race ne conversa aussi intimement que la race celtique avec les êtres inférieurs et ne leur accorde une aussi large part de vie morale. La mansuétude envers les animaux compte au nombre des vertus théologiques chez les Brahmins: "La douceur envers tous les êtres, en action, en pensée, en paroles, la protection, la libéralité, constituent le devoir des sages. Chez la plupart des hommes, c'est la force qui domine; mais les sages exercent la compassion envers leurs ennemis même."⁶⁸

Que les Celtes eurent de la mansuétude extraordinaire pour les animaux est évident dans la littérature populaire sur les animaux partout en Europe. Mais, au lieu de donner des traits humains aux animaux, comme l'a fait la littérature populaire européenne, le folklore breton leur assigna un rôle moral. En tant que symbols, les animaux servaient comme augure et comme moyen d'apprendre ce qui est hors des limitations de la connaissance humaine.

Cette utilisation morale est valable à cause du cadre animiste dans lequel la mentalité bretonne regarde le monde. Yearsley remarqua que le primitif s'imaginait que toute la nature fût vivante (Yearsley,

⁶⁸Luzel, Contes bretons, pp. 6-7.

p. 4). Tout objet naturel possédait pour lui une nature semblable à la sienne; de là, l'animisme naïf des Celtes. Mais cet animisme s'ananimisme des morts des vivants, dirent-ils. Pour eux, des âmes occupèrent des arbres et prirent souvent la forme des oiseaux. La plupart des Bretons gardent un respect profond envers les animaux, et Luzel cita des paysans ignorants qui croyaient que tout animal possède l'âme d'un ancêtre. Ils étaient alors très doux envers les animaux.

Quelques études ont été réalisées sur la liaison anthropologique entre les Hindous et les Celtes. Généralement, les ethnologues croient que les Hindous et les Celtes ont partagé une base culturelle commune. Les lois, les contes, les langues se ressemblent trop pour ne pas être du même fond. Luzel, le folkloriste breton du dix-neuvième siècle, se garda cependant, d'accepter la thèse que les contes bretons appartiennent à l'héritage de l'Inde, mais il dut s'admettre que, chez les Bretons: "cette mansuétude envers les animaux et cette sympathie universelle pour tous les êtres créés me semblent provenir de la croyance à la métampsychose" (Contes bretons, p. 7).

La métampsychose, s'il existe chez les Bretons, n'est pas très raffinée. Aucun conte dans cette étude ne montre une âme zoomorphique réincarnée. Une âme peut se métamorphoser en animal pour accomplir sa pénitence, mais non pour une autre vie de la personne. L'âme est tantôt zoomorphique, tantôt personnifiée, mais il n'y a aucune suggestion d'une gamme de métamorphoses et de réincarnations pour aboutir à la perfection. Les métamorphoses aux yeux bretons sont plutôt la réalisation du pouvoir de glisser hors de ce monde

au monde de l'autre côté. Ni la distinction entre la vie et la mort, ni la distinction entre les âmes humaines et les animaux n'est nette.

Le chrétien ne cherche pas à se purifier qu'à mesure qu'il soit acceptable à Dieu. Cette pureté est donc un moyen pour passer aussi vite que possible au sein du paradis, tandis que dans la moralité brahmine, la pureté de l'âme est un but en soi-même. Malgré les croyances désuètes des Bretons sur les sept planètes--les sept vies possibles pour chaque âme, le chiffre de réincarnations possibles est arbitre. C'est simplement un raisonnement provoqué par les tendances astronomiques de leur culte. Le Breton, grâce au catholicisme, n'a donc pas besoin d'une série continue de vies pour atteindre son but. Mais le côté païen des métamorphoses se présente toujours dans l'animisme symbolique des contes.

Les animaux ont toujours été des symbols des dieux. Selon le poète grec du huitième siècle avant J. C., Hésiode, il fut rare qu'une communauté agricole fît des guerres. De tels gens paisibles, statiques, et dépendents de la terre adorèrent des déesses, tandis que la classe mobile, les gardiens des troupeaux, eut la tendance à faire une profession de la lutte (Larousse: Mythologies, p. vi). Robert Graves, mythologiste, croit que c'est parce que les boeufs et les béliers dominèrent leurs troupeaux que les gardiens des troupeaux vénérèrent une divinité mâle, typifiée par le boeuf ou le bélier. Pour obtenir des signes de leurs dieux, ils observèrent les entrails de ces animaux sacrificiels (Larousse: Mythologies, p. vi).

En tant que représentant des forces dominatrices de la nature (incarnées par les dieux), les animaux méritent bien qu'on eût confiance en leur valeur symbolique. Et grâce à l'animisme générale presque tout animal joue un rôle dans le jardin zoologique breton.

En effet, toute la nature semblait entonner aux Bretons des préceptes religieux. Luzel cita une chanson dont un refrain signala:

Considérez tous les grenouilles d'eau douce,
Chantant tous les jours avec leurs voix triomphantes
Et disant à tous, dans le monde entier,
De se convertir, que le jugement arrive!⁶⁹

Au dixième siècle, lorsque le druidisme passaient ses derniers jours de primauté, l'opinion que les morts reparaissaient souvent sur la terre sous la forme poétique d'oiseau fut très particulièrement en vogue (Barzaz-Breiz, p. 128). De la Villemarqué rencontra un jour un paysan trégorrois que remarqua à propos d'une alouette: "Elle chante bien gaiement, n'est-ce pas? et je parie que vous ne comprenez pas cette chanson." De la Villemarqué l'avoua et le paysan le renseigna: "Voici ce qu'elle chante: 'St. Pierre, ouvre-moi la porte; je ne pécherai plus jamais, plus jamais, plus jamais.' Nous allons voir si on lui ouvre" dit le paysan. A bout de quelques minutes, l'oiseau descendit. Il cria: "Non! elle a trop péché. Voyez comme elle est de mauvaise humeur! l'entendez-vous, la méchante, l'endurcie?" L'oiseau lui semblait chanter: "Je pécherai, je pécherai, je pécherai!" (Barzaz-Breiz, p. 506)

De la Villemarqué donna aussi l'histoire d'un Breton nommé Bran. A la suite d'une bataille entre les hommes du Nord et les

⁶⁹Luzel, Gwerziou-Breiz-Izel, p. 174.

Bretons (dans laquelle les Bretons ont gagné), le chevalier Bran fut blessé et emmené au delà des mers. De son endroit de captivité, il envoya par messenger une lettre à sa mère en Bretagne, en lui demandant de venir le retrouver. Puisque, de sa petite fenêtre, il ne pouvait pas voir la mer, il demanda à la sentinelle de le renseigner sur la couleur du pavillon du navire qu'il attendait. Le bateau devait porter un pavillon blanc si la mère venait ou le pavillon noir si non. Chaque jour il demanda à la sentinelle s'il approchait un bateau. Toujours vint la même réponse: non. Finalement le barque approchait, mais la sentinelle, ennuyée de ses questions, lui mentit et répondit que le pavillon fut noir. Bran prit alors de la fièvre et il mourut avant que la mère n'arrivât. La mère, l'ayant retrouvé, le serra entre ses bras et ne se releva pas. Un chêne poussa alors sur le champ breton où les Saxons avaient pris fuite de cette bataille. Chaque nuit des oiseaux de mer se rassemblèrent dans cet arbre, et ils chantèrent si beau que la mer faisait silence. Mais, une nuit, deux corbeaux noirs et mouillés y arrivèrent d'à travers les mers. Le jeune corbeau leur dit: "Chantez, petits oiseaux, chantez . . . vous n'êtes pas morts loin de la Bretagne" (Barzaz-Breiz, pp. 123-129).

Avant l'utilisation générale des horloges en Bretagne, on se fiait aux chants du coq pour savoir quand se lever. Pas mal de contes contiennent les expériences d'une personne trompée par le chant du coq, mais cette tromperie incita toujours un rencontre avec la mort. On disait qu'il y avait trois coqs différents: le coq blanc, qui chante au milieu de la nuit (vers minuit, l'heure sainte), le coq gris, qui chante plus tard dans la nuit mais avant le matin, et le

coq rouge, celui qui est le bon. Lorsque ce dernier chante, l'aube poind pour sûr (La Légende de la mort, pp. 171-172). Les chants de nuit du coq sont plus sinistres en ce qu'ils sont des morts qui essayent de tromper les humains.

Quand les oiseaux ne jouent pas le rôle de l'âme elle-même, ils servent en tant qu'augure, de l'influence celtique, et on croit que les oiseaux prédisent le sort de l'âme. Lorsque quelqu'un meurt, on regarde la couleur de l'oiseau au voisinage et la direction de son vol: l'oiseau blanc, gris, ou noir signale respectivement le ciel, le purgatoire, ou l'enfer dans l'avenir du défunt. S'il vole par terre, mauvaise augure; s'il vole vers le ciel, promesse du paradis. Luzel donna une histoire un peu plus répugnante, dans laquelle une jeune fille nommée Marie Quelen se coucha avec son père et, de cette union, elle donna le jour à sept enfants. Comblée de honte, elle les enterra tous les sept. Finalement elle se confessa, mais sept prêtres ne l'absolverent pas. Son péché leur sembla trop grand. Le huitième prêtre, cependant, lui dit de se fermer à clef dans un coffre pendant une année. Quand l'année fut terminée, le prêtre s'y rendit pour ouvrir le coffre, mais il n'y trouva qu'un tout petit morceau de son coeur. Il le mit dans son mouchoir et le porta au bourg pour le poser sur le mur du cimetière. Puis il alla célébrer la messe. Il savait que si le mâle corbeau emportait le morceau de son coeur, elle irait en enfer, mais si la colombe blanche le prenait, elle serait sauvée. Heureusement, ce fut la colombe blanche qui l'emporta. (Et même le père fut sauvé par la pénitence de sa fille) (Gwerziou-Breiz-Izel, pp. 89-95).

Dans les quatre histoires sur l'unité du soleil et la mort, que trouva Luzel, les animaux, y compris les oiseaux, furent les âmes au purgatoire. Dans chaque histoire, les frères de l'épouse, invités par son mari la Mort (et le soleil), voulurent apprendre où allait le mari tous les jours quand il s'absentait de sa femme. A condition qu'il observassent quelques règles: surtout qu'ils ne parlassent jamais, ils purent accompagner la mort pendant son voyage à travers les airs. Passant en dessus du monde, ils traversèrent aussi une grande lande aride, stérile et sableuse ou pâturèrent des vaches grasses et luisantes. Mais dans un champ où poussait l'herbe délicieuse, nourrissante et luxueuse, les vaches furent maigres et malnourries. On y vit aussi des colombes blanches qui mettaient le feu à une colombe noire. La mort expliqua à la fin du jour quand la sanctité de leur voyage fut terminée, que les vaches grasses au milieu de la pauvreté furent les âmes au paradis, les vaches maigres furent en enfer, entourées de victailles non utilisables; et les colombes blanches, des âmes sauvées, qui mettaient le feu à la colombe noire pour l'expurger de ses péchés. C'est autant dire qu'on avait passé à travers le paradis, le purgatoire, et l'enfer pendant le voyage solaire (Contes populaires, pp. 3-65). Dans d'autres versions du même conte, on voyait des reptiles et des crapauds, les symboles répugnants de la méchanceté et donc de l'enfer.

Sébillot raconta une légende charmante sur les oiseaux de la passion. Elle dit que dans le temps la pie porta une jolie crête et se vêtit en blanc. Le rouge-gorge, cependant, fut gris comme les moineaux. Mais lorsque le bon Dieu fut fixé à la croix, avant la dernière minute de sa vie, les oiseaux s'empressèrent autour de lui

pour soulager sa misère. L'hirondelle essaya d'arracher des "dards sanglantes à la tempe divine," dès lors son nid porte chance à ceux qui y habitent. La pie, étalant le beau plumage de son aigrette et de sa queue, se moqua du Christ avec sa langue indiscreète. Le rouge-gorge, cependant, essuyait les larmes qui perlaient de son visage. En essayant aussi d'écarter les dards de l'épine, l'oiselet reçut une goutte de sang sur sa poitrine. Depuis lors, grâce à sa bienveillance, le rouge-gorge porte un jabot rouge, et son nid est toujours sauf. La pie hargneuse, cependant, s'est noircie en honte de sa langue moqueuse, et l'on aime tirer dessus (La Bretagne enchantée, pp. 43-45).

Les chats sont malifiques. On dit que les sorciers en forme de chat tarient les vaches. Tuer le chat, c'est tuer le sorcier (Lanco, n.p.). Dans l'histoire de la famine où le diable emporta le corps d'une femme sans générosité, tout ce qui resta dans le cercueil, ce fut un chat et un barbet noir. Il y a des années, au temps des feux de la Saint-Jean, à Paris, on brula un panier contenant deux ou trois douzaines de chats. Les miaulements des chats mêlés au bruit des instruments qui jouaient et au ronronnement de la foule effectuèrent sans doute une cérémonie endiablée pour chasser ces effets sorciers (Pargment, p. 44).

Le barbet noir semble toujours être le chien malifique. Il est censé sucer les doigts des enfants et tirer ainsi leur sang et leur force. Luzel donna un conte dans lequel une jeune fille s'est mariée avec le diable. Son mari le quitta après la première nuit, mais elle allait avoir un enfant dans neuf mois. Le pauvre petit garçon né de cette union singulière venait bien jusqu'à l'âge de

six ans. Puis, de jour en jour, il s'est maigri davantage en perdant sa santé. Finalement, quand l'enfant faillit trépassé, sa mère découvrit que, sur la route, un barbet noir lui suçait le doigt chaque jour. Ce chien fut, sans doute, l'émissaire de son père, le diable, qui voulut le prendre (Légendes chrétiennes, t. III, pp. 161-173). Cette histoire créa une crainte enseignée aux enfants pour qu'ils évitent que les chiens les léchassent. Encore une fois, un désir raisonnable quant à la propreté des mains fit accroître une superstition peureuse pour assurer la pratique.

Fanch ar Moal, un Breton du dix-neuvième siècle crut que tout chien noir ou chat noir qui voulut suivre les gens la nuit fut le diable. On devait les chasser en les aspergeant d'eau bénite (Légendes chrétiennes, t. III, p. 346). C'est pour cela qu'il fallut toujours avoir sur soi de l'eau bénite. Le Braz donna l'interview à une fileuse qui lui raconta que lorsqu'elle allait de bon matin ver Tréguier pour vendre son fil, elle avait rencontré un jeune homme qui voulut bien lui tenir compagnie. Bientôt ils entendirent arriver un fracas terrible. Le jeune la poussa dans la douve et se plaça devant elle pour la protéger. Il leur arrivait une femme, courant à perdre haleine. "Ses pieds touchaient à peine le sol et les gouttes de sang pleuvaient de ses pieds nus." Les ailes de sa coiffe palpitaient comme les ailes d'un oiseau. Elle hurlait lugubrement, poursuivi de deux chiens qui semblaient se disputer entre eux qui la dévorerait. L'un fut noir, l'autre blanc. Elle fuyait dans la direction de la croix où elle se cramponna sur le calvaire de toutes ses forces. Le chien noir disparut aussitôt en lâchant un aboi terrible. Le chien blanc y

resta et se mit à lécher ses blessures. Quand le jeune homme aida la fileuse à reprendre la route, il lui conseilla: "Il y a des heures où il ne faut pas être sur les chemins" (La Légende de la mort, pp. 91-93).

L'animal le plus malifique est sans doute le crapaud. Pour témoigner leur antipathie, les paysans disent qu'il est le seul de ne pas parler la nuit de Noël; il est sourd même aux appels du sauveur (Légendes chrétiennes, t. II, p. 331). Luzel donna le récit de "l'Ame damnée" (Légendes chrétiennes, t. I, pp. 135-139). La fiancée d'un mort, en assistant à la mise en terre du cercueil de son fiancé, voyait: "toutes sortes de vilaines bêtes, des couleuvres, des crapauds, des salamandres et d'autres plus horribles encore." (Personne d'autre ne les vit, d'ailleurs!) Et quand le prêtre s'arrêta d'asperger le cercueil de l'eau bénite, toutes ces bêtes horribles se sont rentrées là dedans.

Le même auteur trouva aussi dans l'histoire "La Fille qui se maria à un mort," que le frère de l'épouse, en accompagnant le mari lors de son voyage solaire quotidien, assista aux messes des défunts. Dans une vieille église, pleine des morts, le mari, la Mort, revêtit les habits de prêtre et célébra la messe. A l'élévation, il se mit à vomir des crapauds et d'autres reptiles hideux . . . et tous les assistants faisaient ainsi. A la fin de la messe tous les assistants et le prêtre vinrent dire au frère: "Vous nous avez délivrés! merci!" et ils s'en allèrent. Le mari renseigna au frère que ses vomissements furent des diables qui torturaient ces personnes. Il a fallu qu'un chrétien en état de grâce assistât à cette messe pour les délivrer (Contes populaires, t. I, pp. 3-13).

Dans une autre histoire un crapaud énorme se cramponna au visage d'un jeune homme péchereux jusqu'à ce qu'il ait passé des années à se repentir. Puis, dans "Le Prince Turc Frimelgus," raconté par Luzel, Contes populaires, pp. 25-39, le mari (la Mort) dans son voyage quotidien, dut choisir entre trois chemins. Il prit toujours le chemin le plus étroit, montant, rempli de ronces, et crapauds, et de reptiles hideux, car ce chemin menait au paradis! Le crapaud semble être la bête la plus répugnante au Bretons. La sécrétion empoisonnée de sa peau, son association avec les champignons mortels, ses yeux noirs gonflés, et même son teint ombragé et pustuleux contribuent à l'aversion insurmontable paysanne envers cette créature.

Une autre bête associée à la mort et même la vie est l'abeille. Mme. Mosher signala qu'en Basse-Bretagne, à la naissance d'un garçon, l'on serra de l'étoffe rouge autour de la ruche. Pour les noces, on garnit la ruche des rubans. Mais, lors d'un trépas, on drape la ruche de l'étoffe noire. Si la mort prit la mère de famille, un badge noir doit y rester pendant six mois. Chaque année, le vendredi saint, le prêtre posa une petite croix de cire bénite sur la ruche (Mosher, p. 178). Le rapport entre la vie des abeilles et la vie des humains est mystérieux. Le Braz l'expliqua ainsi:

Lorsqu'un chef de famille vient de décéder, la première chose à faire, s'il a des ruches dans le courtil, c'est de les mettre en deuil, en épinglant des lambeaux d'étoffe noire dans la paille. Si l'on omettait cette précaution, toutes les abeilles mourraient et, les ruches une fois vides, le malheur ne tarderait pas à vider aussi la maison.⁷⁰

⁷⁰Le Braz, La Légende de la mort, p. 190.

Ce fatalisme peut s'expliquer peut-être en rappelant la croyance que le miel sert à nourrir l'âme du défunt qui quitte le corps pour aller faire sa pénitence. Le miel devait jouir d'une certaine sanctité à cause de son caractère unique. Ce fut la seule substance purement sucrée qu'avaient les Bretons depuis des centaines d'années. Perdre cette source entraînerait la perte d'une source importante de l'énergie.

En revanche, les animaux se livrèrent en trois camps: êtres malifiques: chats, barbets noir, lions, reptiles, et crapauds; êtres bénéficiels: grillons, abeilles, boeufs, chevaux, saumons, et coquillages; êtres auguratifs: oiseaux et papillons. Comme en Inde, ces bêtes sont parfois des âmes (ou des diables), mais sans l'idée de la métempsychose, elles peuvent passer entre la vie temporelle et la vie éternelle chrétienne. Soit, elles font des pénitences, soit elles signalent le sort de l'âme. Mais, en tant que représentant d'un destin au-delà de cette vie temporelle, elles jouissent d'une grande charité chez les Bretons. Puisque tout acte en Bretagne mérite son prix, on approche avec soin et avec révérence toute action envers les animaux. Même tuer un chat ne peut pas être un acte léger, mais un acte sacro-saint, plein de loyauté envers l'univers animiste des Bretons. Bien que l'on n'y vénère plus les animaux, ils jouissent toujours de leurs attributs surnaturels.

Il paraît que l'Eglise ait pu assigné des traits malifiques à certaines bêtes. Par exemple, à Belle-Isle-en-Mer, (une île éloignée et donc plus lente à recevoir les changements continentaux), l'Eglise condamna les animaux cornus, en disant qu'ils furent le diable. Mais depuis l'époque paléolithique, les bêtes cornues furent

regardées comme des dieux sur cette île. Alors, les boeufs gagnèrent leur caractère diabolique parce qu'ils représentèrent une religion compétitrice. D'ailleurs, Anne Ross, en parlant des divinités cornues chez les Celtes, constata deux genres: d'abord, le boeuf cornu ou le bélier cornu qui représentèrent des dieux de guerre; et les serpents cornus, qui furent des êtres divins pacifiques (Ross, p. 163). Le serpent cornu fut l'équivalent gaulois de Mars ou Teutatès, dit-elle. Elle croit qu'il est possible que les druides l'eussent vénéré. Le fait que dans les illuminations chrétiennes du moyen âge, le serpent est devenu le symbole du diable indique son importance dans la religion des Celtes. Puisque le serpent fut souvent le seigneur des animaux, l'Eglise, en condamnant le serpent, leur chef, condamna aussi une religion qui lui sembla trop zoomorphique et païenne. Ce qui est intéressant dans l'attaque est que l'Eglise rélégua le symbole de l'autre religion à une autre station symbolique; celle du diable. L'animal joua donc un rôle aussi important qu'autrefois, quoique diminué dans son prestige. C'est-à-dire que l'Eglise s'est servie de la mythologie rivale pour soutenir sa propre propagande.

LA MAGIE

F. M. Luzel, qui passa toute sa vie à collectionner des récits en Bretagne, consacra deux volumes à la matière chrétienne qu'il avait relevée. Il dit qu'il lui faudrait quatre ou cinq volumes pour contenir la matière païenne! (Légendes chrétiennes, t. I, p. 2). Dans les histoires précédentes on a déjà vu la présence de la magie dans la mentalité bretonne. Que la confiance en magie

ne s'est pas trop amenuisée prouve à quel degré la mentalité bretonne reste primitive et païenne.

Le principe de la science moderne--qu'une cause produit un effet--est le même principe de la magie. La différence entre la science et la magie existe en ce que le domaine de la science est tout matériel, et le domaine de la magie est tout surnaturel. Le principe scientifique se justifie grâce à mille observations soignées de ce qui se passe en réalité, tandis que la magie se justifie grâce à ce qu'on veut voir se passer. A propos de tant de merveilles, Le Braz signala avec justesse: "Le désir, a-t-on remarqué, finit par créer son objet" (Au Pays des pardons, pp. 198-199). Nonobstant que le désir seul soit la force émotrice de la magie, l'origine mentale ne semble pas avoir limité son efficacité. Malgré l'oeil sceptique avec lequel les modernes voient ce phénomène, la magie est tant acceptée en Bretagne qu'on croit pouvoir remplacer la médecine et la loi avec elle.

Le genre le plus usité de la magie dans les superstitions sur la mort est la magie sympathique. Yearsley, en citant The Golden Bough de Frazier, la caractérise ainsi. La magie sympathique suit la loi de la sympathie et de la symmétrie. Elle se divise en deux catégories: la magie homéopathique (ou la loi de similarité) et la magie contagieuse (ou la loi de contact) (Yearsley, p. 85). Autrement dit, le semblable produit le semblable, et les choses qui ont été en contact continuent d'agir les unes sur les autres après que le contact soit rompu (Yearsley, p. 84). C'est-à-dire, elles se contaminent de leurs pouvoirs à jamais.

La magie contagieuse est responsable pour la plupart des idées sur la mort en Bretagne. Yearsley dit que: "Words are things to the primitive mind" (Yearsley, p. 166). Par exemple, "appréhender" veut dire "saisir," et "désastre," "considération," et "lunatique" trouvent leurs origines dans la croyance en l'influence des étoiles sur les hommes. En plus, on croyait, à l'antiquité, à la puissance magique des noms. Dire le nom d'un mort, ou un dieu, ou un démon, fut la même chose que de l'appeler. Le mot "invoker" veut dire "appeler avec sincérité." Comme résultat, on évita de parler des morts. En 1970, le paysan M. Yvonnig Lavenant et ses cousines disaient toujours la même chose. Pour éviter l'appellation de la mort sur soi, les Français se servent des euphémismes suivants pour dire qu'on est mort: "être au bout de son rouleau," "avoir son pain cuit," "avoir vidé sa cave," "casser sa pipe," "manger les pissenlits par la racine," "faire ses paquets," "aller ad patres," "ne plus avoir d'huile dans sa lampe" (Du Berceau à la tombe, p. 669).

C'est ainsi aussi que celui qui profane les dieux prononce leurs noms sans le droit de le faire. En général, seuls les croyants ont le droit de dire le nom de leur dieu. Tout étranger à la religion n'a pas ce droit.⁷¹ L'invocation de ce dieu devient donc dangereux et malifique, et alors, tabou. Cette idée primitive explique aussi la crainte associée aux mots de jurons. Car, en invoquant Dieu ou un dieu, on risque de se nuire ou de faire mal aux autres. Encore,

⁷¹Nouveau Petit Larousse: Dictionnaire encyclopédique pour tous (Paris: Librairie Larousse, 1968), p. 826.

le nom du dieu est saint, c'est-à-dire, unique, et ne doit pas être trop utilisé pour les banalités.

Il y a aussi des primitifs qui ne divulguaient leurs noms, de peur qu'il ne devinssent vulnérables à celui qui se servirait de leurs noms pour leur faire mal. Madame Bell, l'anglaise, remarqua souvent en 1905 que les enfants bretons s'obstinèrent à ne pas révéler leurs noms, bien qu'ils se montrassent assez aimables (Bell, p. 136).

Il est très commun dans la pratique de la magie noire d'ensorceler une personne par moyen d'une portion de son corps--les ongles, ou les cheveux, par exemple (Yearsley, p. 166). Luzel trouva deux histoires sur "l'Enfant de cire," dans lesquelles on se servit d'une partie du corps pour faire mal à autrui. Si l'on s'en voulait à quelqu'un, on pouvait faire fabriquer un enfant de cire pour exterminer cette personne par l'envoûtement. Il s'agissait de modeler un enfant de cire, puis de l'emmener chez un mauvais prêtre (qu'on paya bien!) pour le faire baptisé, même assisté d'une marraine et un parrain. Il fallut qu'une jeune fille portât cet enfant sous sa robe, entre les plis de ses vêtements et son ventre pendant neuf mois. Après, quand on piquait l'enfant d'épingles (trois fois par jour), là, où l'on avait enfoncé les épingles dans le corps de la poupée, la personne envoûtée devait sentir la douleur. Les deux histoires de Luzel mentionnèrent que le charme fut très efficace, mais pour récompense, les jeunes filles qui l'avaient fait furent brûlées vives, et l'on a coupé la tête du mauvais prêtre! (Gwerziou-Breiz-Izel, pp. 143-149).

D'ailleurs, probablement à cause de l'association des vêtements au corps, les habits devinrent le sujet des pratiques bizarres. Par exemple, on ne devait jamais faire la lessive les jours saints; et, si quelqu'un avait trépassé pendant que la lessive fut accrochée, on avait toujours besoin de refaire cette lessive. Et ces esprits malifiques, les lavandières de nuit, s'occupaient toujours de la lessive. Sous l'influence de la théorie de la magie de contact, on devint alors, vulnérable dans son corps par moyen des habits envoûtés.

Le Braz répéta la formule pour appeler la mort sur quelqu'un. Si l'on préparait un petit sac de certains contenus, et le plaçait dans un endroit où passerait la personne dont on désirait la mort, cette dernière mourrait dans les douze mois s'il le palpait et l'ouvrait. D'ordinaire on mettait dans le sac, quelques grains de sel, un peu de terre prise au cimetière, du cire vierge, une araignée, et de la rognure des ongles à cette personne envoûtée (La Légende de la mort, pp. 145-146).

La magie noire fut très répandue dans un mythe associé à l'Eglise. La mentalité paysanne fit de Saint-Yves le gardien de la justice. Pour corriger une injustice grâve, ou pouvait s'adresser à la statue de celui-là, où l'on expliqua son problème et pria son aide. Si le persecuteur allégué fut vraiment coupable, il devait, selon cette pratique, mourir dans l'année. Finalement, l'Eglise, ayant pris conscience du barbarisme dans cette pratique, voulut la supprimer. Mais on a déjà vu la triste histoire du prêtre qui essaya de renfermer la statue de Saint-Yves au grénier.

Heureusement, la magie noire n'est pas trop répandue en Bretagne. Mais les légendes chrétiennes se sont servies du principe au fond, celui de la magie contagieuse, pour étendre le domaine de l'Eglise sur maintes craintes. Puisque la vie primitive s'entoure de dangers, les symboles religieux servent à contre-carrer ces forces nuisibles. Tout objet religieux acquiert ainsi une puissance réelle, surtout contre la personnification d'un mal. La femme qui s'est sauvée du chien noir (le diable) se cramponna sur la croix. Le symbole chrétien même fut assez puissant de pouvoir démissionner le chien méchant.

Parallèlement, l'eau bénite qui chasse les démons n'a d'autre pouvoir que son symbolisme, qui prend sa force et s'accroît grâce à l'ancienne superstition de la magie contagieuse. Le fils du diable (histoire de Luzel, Légendes chrétiennes, t. II, pp. 161-173) fut emporté chez son père par de petits diables, qui le portèrent sur leurs dos. Mais le garçon trouva moyen de les échapper parce qu'il portait de l'eau bénite. Cette eau sainte créa une lourdeur tellement insupportable que les diables s'enfonçaient dans la terre jusqu'à leurs épaules et même en-dessus de leurs têtes. Sans-Souci, le maréchal-ferrant, fit la même chose. Pour extirper les diables d'un château hanté, il les aspergea de l'eau bénite (Légendes chrétiennes, t. II, pp. 311-334). Luzel constata: "il est prudent d'avoir toujours sur toi une petite burette d'eau bénite, quand on voyage la nuit (Légendes chrétiennes, t. III, p. 346). Toute utilisation des amulettes et des talismans remonte à la magie contagieuse.

Parmi les talismans bénits par l'Eglise aujourd'hui, on peut citer la chandelle de la Chandeleur, le deux février, et aussi le tison du feu de la Saint-Jean, le 24 juin. Les propriétés magiques de la chandelle protègent la famille contre des sortilèges, des maladies, et des mauvaises récoltes. Elle s'utilise toujours chez les morts, et l'on s'en sert pour retrouver les noyées.⁷² Le païenisme bercé au sein de l'Eglise catholique n'est pas étonnant, car le domaine de toute religion se fonde sur le même terrain psychique des hommes: leur faiblesse devant la nature.

En effet, les croyances chez les Bretons à propos de leurs saints se basent aussi dans la magie contagieuse. Grâce à leur connection dans leurs vies avec certaines choses, ces personnes, de leur station au paradis, doivent toujours diriger toute affaire semblable. Donc, Saint-Eloi (maréchal-ferrant), St.-Hervé et St.-Gildas doivent protéger les chevaux, et St.-Herbot et St.-Cornély doivent garder les vaches et les boeufs. (Si la crème ne tourne pas pour devenir le beurre, on invoque St. Herbot! dit Mme. Mosher, The Spell of Brittany, p. 91.)

Dans de nombreux récits déjà donné sur la mort, on a remarqué l'association puissante entre une mort qui entraîne une autre. La peur d'un cadavre s'origine dans la magie contagieuse, c'est-à-dire,

⁷²En effet, on pourrait se demander si la substance de cire ne soit pas devenue sainte elle-même, par extension et par association aux fonctions sacerdotales. Pas seuls les cierges, mais aussi les croix dessinées sur les fronts des morts, les "proellas," les enfants de cire, la nécessité de refondre les bougies après un mort, et la pratique de protéger les abeilles d'un mort, semblent indiquer que la magie contagieuse eut créé du cire une substance propre aux talismans et donc à la sanctité.

qu'une mort exige une autre. L'idée qu'un mort dans la maison peut vider la ruche et puis la maisonnée est la même chose. Mourir de s'être promener au cimetière est encore le même thème. Boire un liquide qui fut dans la maison quand quelqu'un mourrait, ne pas relaver la lessive et ne pas refondre les bougies de la maison lors d'un trépas sont des actes de négligence qui entraîne la mort, dit-on (Du Berceau à la tombe, p. 656). Tout contact, physique ou psychique, avec la mort encourt le danger d'une autre. Le capitaine d'un bateau remarqua:

En ramenant un cadavre à la remorque, il faut veiller à ce que ni l'ancre, ni les rames, ni aucun des engins de manoeuvre ne soient au contact du cadavre.⁷³

Yearsley suggère que: "To the savage death is never a natural condition, but was introduced into the world by accident, and is usually encompassed by magic or witchcraft" (Yearsley, pp. 74-75). Selon la définition de Van Gennep, que ce qui est saint est unique, la mort devient sainte aussi. Le repos final, dans son caractère unique, passe dans le domaine des dieux et des forces surnaturelles, où s'opèrent les mêmes lois de ce monde. La similarité entre le sommeil et la mort semble exiger que les mêmes lois soient valables dans les deux domaines. Yearsley remarqua:

The resurrection of the body is an article of the Christian creed. This, however the ecclesiastic specialist may endeavor to explain it, is a survival of primitive conceptions concerning death.⁷⁴

⁷³Le Braz, Le Légende de la mort, p. 301.

⁷⁴Yearsley, The Folklore of the Fairy Tale, p. 75.

Le Braz donna une histoire d'une terreur singulière quant à l'efficacité de la théorie contagieuse de la mort. La morale, "il n'est pas bon de simuler la mort," n'est que trop évident. Autrefois au collège de Tréguier, il y avait de jeunes paysans destinés à la prêtise mais qui se livraient souvent à des plaisanteries "qui sentaient le rustre." Il y avait dans le collège un garçon, plus simple que les autres, qui fut l'objet de maintes blagues. Un jour ce garçon, Anton Hégaret, le "briz-zod," resta longtemps à prier dans la chapelle. Ses deux "chambristes," ses camarades de chambre, préparèrent alors une scène pour s'amuser au dépens d'Anton le simple. Ils se sont érigés dans leur chambre une "chapelle blanche" (qui sert à abriter le cadavre d'un nouveau défunt). Ils attachèrent leurs draps au plafond et sur les côtés de la table de nuit. Puis ils déposèrent de l'eau dans l'assiette de savon pour simuler l'eau bénite. Charles Glaouer, le plus rieur, se mit alors sur la table pour faire semblant d'être mort. Quand Anton fut de retour, Jean, l'autre garçon, le demanda de prendre sa part à la veillée afin qu'il pût se reposer. Anton, le simple, choqué, commença à murmurer des prières funèbres en toute sincérité. Mais au lieu de se reposer, Jean sortit pour appeler leurs amis pour qu'ils assistassent aussi à la blague. Ils se cramponnerent derrière la porte entrebaillée, attendant avec hâte la scène qui dut les amuser. A minuit finalement, ils s'ennuyèrent et quittèrent la porte. Mais le chambriste entra dans la chambre et trouva que Charles fut réellement mort :

Le visage de Glaouer était jaune comme cire. Ses yeux étaient convulsés et fixes. Le souffle de l'Ankou avait terni son regard. L'âme, pour s'échapper, avait écarté les lèvres.

On ne voyait plus entre les dents blanches qu'un trou béant, un creux noir et sinistre.⁷⁵

Le Braz cita ailleurs le moyen assuré de ne jamais retrouver une personne morte sur son chemin; c'est d'embrasser son cadavre avant la mise en cercueil! Et on dit dans la Basse-Bretagne que pour donner force et longue vie aux enfants chétifs, il faut les mener prier auprès d'un mort et les faire embrasser le cadavre (La Légende de la mort, p. 198). Bien que cette pratique semble barbare à frissonner, Yearsley expliqua:

A kiss is frequently introduced into fairy-tales as a condition of release from enchantment. The act of kissing is a very old rite of worship, and survives in our modern legal oath. Of course, the more repulsive the object to be kissed, the more merit and the more potent the performance.⁷⁶

Le baiser sert donc à neutraliser la théorie de la contagion de la mort, peut-être par la repugnance extrême de l'embrasseur ou plutôt, par l'exhibition d'amour envers le mort. (S'il vous aime, il ne vous nuira pas.)

Les contradictions dans le folklore sur la mort ne sont pas trop frappantes quand on se rend compte des deux théories séparées de la magie. La magie contagieuse, qui est rare en France selon Van Gennep (Du Berceau a la tombe, p. 655) est très répandue en Bretagne. La théorie sur la mort contagionniste est assez sophistiquée, car les hygiénistes sont d'accord avec les principes. L'autre espèce de magie, celle de la ressemblance (sympathie), est peut-être plus ancienne. Les raisonnements basés sur la ressemblance

⁷⁵Le Braz, La Légende de la mort, p. 139.

⁷⁶Yearsley, The Folklore of the Fairy Tale, p. 60.

s'originent dans une conception animiste de l'univers: que toute chose fut vivante. Le primitif s'imagina alors que le corps fut un être, et l'âme une autre. C'est pour cela que l'âme puisse quitter le corps et mener une autre vie. Malgré son antiquité, cette théorie de l'animisme fut très répandue parmi les chrétiens (Van Gennep, p. 655).

La théorie animiste produit aussi la pratique primitive de faire planter un arbre à la naissance d'un bébé, et de surveiller à ce que l'arbre vînt bien afin de protéger la vie humaine pour laquelle il fut responsable. (De cette pratique aussi se justifient la validité des présages de mort dans le bois.) De tels arbres incarnèrent la conception de l'âme séparée. L'arbre devait assurer la vie corporelle, puisqu'il abrita son âme. Il est donc bien capable d'avertir les gens de la mort de la personne qu'il représente. Cette théorie, tout à fait païenne diffère de l'animisme chrétien en ce que les chrétiens crurent que l'âme fut vivante après la mort, tandis que les païens ont cru que l'âme vivait en même temps que le corps.

Si les histoires trouvées par Luzel sur la liaison entre la mort et le soleil n'indiquent pas un culte solaire chez les Celtes, il est fort probable que, grâce à la conception dominante de l'animisme, on raisonnait ainsi: si le corps humain suit les mêmes règles que tous les autres membres de l'univers; et, si le soleil se lève chaque jour de son sommeil, il est probable que le corps aussi regagne sa vivacité, comme le soleil. La mort ressemble en effet au sommeil. Il serait logique de supposer leur similarité.

De toute façon, il est évident que ces théories magico-religieuses furent indispensables à la conception bretonne de la mort.

LES SORCIERS ET LES SORCIERES

Le chant de la magicienne semble l'anneau qui la (la poésie bretonne et chrétienne) rattache au bardisme païen, en marquant le passage des doctrines anciennes aux nouveaux enseignements.⁷⁷

Yearsley mentionna aussi que la présence de la magie dans les contes de fées se trace au temps lointain où la sage femme ou le magicien se rivalisait avec le roi ou le chef pour la plus haute position sociale (Yearsley, p. 84). Il trouva aussi qu'il y a maintes histoires où la femme est plus astutieuse et rusée que le mari. Il croit pouvoir dire qu'il y avait un certain trait matriarchique dans l'antiquité de l'Europe et que la terre passa par moyen des filles dans les mains de leurs maris (Yearsley, pp. 33-34). Ce n'est point l'idée de la loi salique des Francs, bien qu'ils apprécièrent beaucoup les dots généreuses.) Pour Yearsley, la prêtresse des civilisations antérieures devint la sorcière du moyen âge (Yearsley, p. 34).

De toute façon il est vrai que ce sont les hommes qui jouissent de la célébrité d'être poète ou barde. Mais ce sont les femmes qui garde le savoir-faire magique, et elles connaissent parfois plus d'histoires bizarres que les hommes. Elles servent toujours en tant que "pèlerines par procuration" et utilisent les formules secrètes et pour guérir et pour nuire. C'est toujours à une vieille femme qu'on s'adresse pour obtenir le jugement de St.-Yves.

De la Villemarqué écrit que près de Nantes et aux environs (le pays classique de la sorcellerie), le druidisme avait eu un

⁷⁷De la Villemarqué, Barzaz-Breiz, p. xxvii.

collège de prêtresses dans une des îles situées à l'embouchure de la Loire:

Leur science avait laissé de si profondes traces dans les esprits, qu'au milieu du quatorzième siècle, elles n'étaient points effacées. Le nombre de sorcières se multipliait même tellement de jour en jour, que l'évêque diocésain crut devoir fulminer contre elles une bulle d'excommunication . . . en pleine cathédrale. Elles passaient (comme des vierges) pour être douées d'un esprit surhumain . . . Elles pouvaient soulever par leurs chants la mer et les vents, prendre à leur gré la forme d'animaux divers, guérir les maladies incurable, connaître et prédire l'avenir.⁷⁸

Mme. Mosher constata qu'on confia à neuf jeunes filles le vase sacré des druides. Les filles durent cueiller des herbes magiques et les mélanger avec l'écume de mer. Il fallut faire bouillir cette potion pendant une année et une journée. L'élixir fournit alors de l'inspiration aux bardes, et trois gouttes posées sur les lèvres effectuèrent qu'il pût voir l'avenir (Mosher, p. 131). La vieille dame, la pèlerine ridée et laide, fatiguée mais sage, est l'héritiaire de ces jeunes druidesses éphémères qui se cachèrent et pratiquèrent leur magie à l'abri d'une belle forêt primordiale.

Il est possible que la croyance en fées s'attachât à ces personnes ambiguës et romantiques. De la Villemarque remarqua: "Les principaux agents surnaturels de la poésie populaire de Bretagne sont les fées et les nains" (Barzaz-Breiz, p. li). Ensemble les fées et les nains s'appellent les Korrigans. Comparez ces traits:

Les korrigan prédisent l'avenir, elles savent l'art de guérir les maladies incurables au moyen certains charmes qu'elles font connaître, dit-on, à leurs amis; protégées ingénieux, elles prennent la forme de tel animal qu'il leur plaît; elles se transportent, en un clin d'oeil, d'un bout du monde à l'autre. Tous les ans, au retour du printemps, elles célèbrent une grande

⁷⁸De la Villemarque, Barzaz-Breiz, p. 139.

fête de nuit. Une nappe blanche comme la neige, est étendue sur le gazon, au bord d'une fontaine; elle se couvre d'elle-même des mets les plus exquis; au milieu brille une coupe de cristal qui répand une telle clarté qu'elle sert de flambeaux. A la fin du repas, cette coupe circule de main en main; elle referme une liqueur merveilleuse, dont une seule goutte rendrait, assurément-on, aussi savant que Dieu. Au moindre bruit humain tout s'évanouit.

C'est, en effet, près des fontaines que l'on rencontre le plus fréquemment les Korrigan, surtout des fontaines qui avoisinent des dolmens; elles en sont restées les patronnes, dans les lieux solitaires d'où la sainte Vierge, qui passe pour leur plus grande ennemie, ne les a pas chassées.⁷⁹

Cette conception de la fée ressemble énormément aux traits attribués aux druidesses celtiques de la Loire qui portèrent, comme les druides, des robes blanches, le costume habituel des fées.

Il est remarquable aussi que les fées se soient remplacées auprès de leurs fontaines, par la Vierge Marie, leur plus grande ennemie. Maintenant les femmes chrétiennes de l'hagiographie bretonne disposent des pouvoirs féeriques. Il paraît que les idées contraires se remplacent aussi souvent que les idées similaires. Les restants des images fantastiques auprès de l'eau se personnifièrent au dix-neuvième siècle dans les récits à propos des lavandières de nuit, les femmes qui lavaient les linceuls des morts. Ces lavandières doivent incarner le côté négatif des attributs féeriques. Si la Vierge profita de la confusion entre elle et les fées, les lavandières en sont dédommées par la comparaison.

Paul-Yves Sébillot trouva que de la Villemarque avait fait une faute en décrivant ces Korrigans.⁸⁰ Selon les informations

⁷⁹Ibid., p. lii.

⁸⁰Paul-Yves Sébillot, Le Folklore de la Bretagne (Paris: Payot, 1950), p. 57.

d'autres sources relevées par Sébillot, il y avait une distinction entre les fées et les naines. Les naines menaient une vie sylvestre comme les fées, mais elles étaient petites et laides, tandis que les fées furent grandes et belles. Celles que De la Villemarqué décrivit furent assurément des fées, dit-il.

D'ailleurs, Sébillot essaya de prouver que les fées furent de vraies femmes. Il releva des témoignages précis des personnes qui les avaient vues. L'opinion générale des témoignages était qu'elles avaient disparu au début du dix-neuvième siècle. Mais, avant, on en avait grande peur. Elles sont réputées d'avoir détesté le clergé et la religion qui les avait reléguées aux ténèbres. Même leur souffle fut mortel. Mais pis encore, chez les paysans, on croyait qu'elles volaient les enfants. "Leur but, disent les paysans, est de régénérer leur race maudite. C'est pour cela qu'elles aiment s'unir aux hommes: pour y arriver elles violent toutes les lois de la pudeur, comme les prêtresses gauloises" (Folklore de la Bretagne, p. 56, citation prise de Barzaz-Breiz, pas de page citée). En effet, aux couches des femmes, les Bretons servirent un repas dans la chambre contiguë à celle de l'accouchée. C'était un "repas qui était destiné aux fées dont ils redoutaient le ressentiment" (Folklore de la Bretagne, p. 66). D'ailleurs, beaucoup de jeunes marins fiancés gardaient la coutume de porter des fleurs devant la grotte de la fée pour la rendre favorable à leur mariage (Folklore de la Bretagne, p. 66).

Cherchant une explication historique de ce que les fées ont pu être en réalité, Sébillot mentionna que les théologiens du moyen âge admettaient leur existence et les appelaient des êtres surnaturels. Mais la sincérité désintéressée des témoignages du dix-huitième

siècle indiquèrent qu'elles n'étaient point surnaturelles. Voici quelques faits et idées à propos de leur évolution dans la mentalité populaire:

Après la conquête de la Gaule par Jules César, druides et druidesses se virent supplanter par les prêtres romains imposant la religion des vainqueurs. Toutefois, dans la lointaine Armorique, ils durent subsister longtemps. La domination religieuse dut y être assez superficielle et surtout urbaine

...
 'Les fées, écrit Alfred Maury, nous apparaissent comme le dernier et le plus persistant de tous les vestiges que le druidisme ait laissés empreints dans les esprits. . . .

Certains détails viennent à l'appui de l'hypothèse des druidesses devenues des fées. Ce nom de dames blanches ne rappelle-t-il pas les vêtements de lin des prêtresses de Taranis, de Teutatès et de Korydwen? Les fées, d'autre part, craignant les prêtres et la Vierge. Le samedi, jour consacré à Marie, est pour elles un jour néfaste. Tout cela n'est-il pas naturel de la part de prêtresses d'une religion vaincue par le christianisme? Etaient-elles d'ailleurs très nombreuses, ces druidesses, au temps du druidisme? On cite celles de l'île de Sein et d'une autre île à l'embouchure de la Loire. . . . En admettant qu'il y en ait eu beaucoup, elles durent, elles aussi, se convertir en assez grand nombre. . . .

Toutefois d'autres préférèrent la solitude à la conversion. Ces irréductibles furent même peut-être peu nombreuses, ce qui explique le petit nombre de rochers ou de lieux dits auxquels le souvenir des fées est attaché. . . . Elles durent se réfugier dans des endroits isolés. . . . Leur présence, généralement constatée auprès des fontaines, s'explique par le fait qu'il leur fallait bien de l'eau pour vivre sans être obligées d'aller en puiser à une rivière plus ou moins éloignée.

Comme elles possédaient des secrets médicaux, on continua à venir les consulter, par habitude, et sans doute en échange de vivres. Elles rendaient des services, soit par zèle religieux, soit pour être non seulement laissées en paix dans leurs retraites, mais aidées à leur tour. . . .

Nulle part cependant, même au moyen âge où le moindre soupçon de sorcellerie faisait appréhender, torturer, brûler vifs tant de malheureux, on ne rencontre de récits de fées ou de femmes se disant telles, capturées dans leurs retraites et soumises à la question. . . Les prêtres se contentèrent de jeter le discrédit sur elles. Peu nombreuses, vivant dans des endroits très retirés, n'entrant pas en lutte ouverte contre la religion, elles n'étaient d'ailleurs guère dangereuses. Quant à la séduction d'êtres humains en vue de perpétuer leur race, et le vol d'enfants dans le même but, ils s'expliquent, aussi bien que le fut, pour l'autre sexe, l'enlèvement des Sabines par les compagnons de Romulus.

Michel Le Nobletz trouva au XVII^e siècle, dans l'île de Sein, trois druidesses qui enseignaient le culte du soleil sous le nom de Doué-Tad (Dieu-Père, Teutatès). On venait les consulter avant d'entreprendre un voyage. Il parvint à les convertir, les baptisa et les fit passer sur la terre ferme où elles finirent leur vie dans un couvent.

Ce que des druidesses réussirent à faire jusqu'au XVII^e siècle dans une île: continuer à vivre, à exercer leur culte et à le perpétuer. . . .

Au XVIII^e siècle, l'existence dut leur devenir plus difficile.

. . . .

Et si les témoignages populaire fixent à la Révolution la disparition des fées, c'est qu'alors avec la chouannerie, la recherche des suspects, la requisition des vivres, leur existence isolée, devint encore plus difficile et dangereuse.

Tels sont les arguments que l'on peut invoquer pour appuyer non pas la thèse mais l'hypothèse que les fées n'étaient autres que des druidesses.⁸¹

Le rôle du sorcier est indispensable dans la continuation des histoires contenant la magie. Puisque la plupart des mythes sur la mort se réduisent au thème de la magie sympathique, il est nécessaire qu'il y ait eu des prêtres et des prêtresses qui s'en occupèrent. Les prêtres de l'église de la paroisse, qui savent neutraliser tous les charmes et les mauvaises influences de la mort ne sont moins des sorciers.

⁸¹Ibid., pp. 66-69.

Chapitre 5

PERSPECTIVES

Le mot "celtique" évoque chez beaucoup de monde l'idée de la mélancholie. Il serait faux de dire que la religion des Celtes fut mélancholique. Elle s'occupait, il est vrai, de la mort, mais pas de la tristesse. La vie de l'au-delà celtique ne possédait rien de triste, et l'on avait toujours d'autres vies à vivre. La mort devint alors un sujet à étudier et à comprendre (même inventer!).

Avec un tel fond, le Breton celtique devait aussi devenir connaisseur de la mort. Malgré l'intimité des Celtes envers les morts, l'instincte de la peur joua son rôle normal aussi. De cette mixture étrange de crainte et de vénération se développa ce folklore riche et romantique. Même se rendre compte de la fatalité des Bretons n'exige pas la conclusion que les Bretons soient tristes. Ils sont sérieux, mais pas tristes. M. Lavenant, sociologue breton, cita les raisons suivantes pour la fatalité des Bretons: les invasions, la domination par les Français, leur résignation à leur mode de vie (comme en Inde), la difficulté de cette vie, l'héritage celtique, et leur manière d'expliquer.⁸² Tous ces éléments contribuèrent à leur apparence sérieux. Laurent confirma aussi que c'est la familiarité avec la mort, et non pas la crainte, qui distingue les Bretons.

⁸²Interview: Donitien Lavenant, Août, 1970.

L'ambivalence de l'attitude envers la mort révèle les deux traits ou désirs principaux de la mentalité primitive. Des deux vœux: pour la préservation de la vie et l'exécution de la justice, se produisent la plupart des efforts surnaturels. La moitié des histoires sont frappantes à cause de leur contenu de peur de la mort. (Donc, le désir de continuer la vie.) L'autre moitié nous frappe par son système de justice, car si la justice ne s'accomplit pas dans la vie immédiate, la mort la rendra, soit dans le trépas d'un coupable, soit dans les revenants qui exigent la correction d'une faute. Cette identité bi-partite du folklore sur la mort est un paradoxe. En même temps que la mort est le plus grand mal du monde, elle apporte le plus grand bienfait.

Il y a deux saints bretons qui incarnent parfaitement cette ambivalence: Sainte-Anne, mère de la Vierge, ancienne déesse des eaux, guérisseuse de tous maux; et Saint-Yves, avocat des pauvres, gardien de la justice. Sainte-Anne peut prodiguer; Saint-Yves peut punir. Sainte-Anne protège la vie; Saint-Yves prend la vie. Ces deux saints sont naturellement les plus indispensables à la vie bretonne, et leurs pardons sont toujours importants.

Les superstitions des Bretons eurent maintes bienfaits. Elles eurent un rôle social utile et salutaire. Elles obligèrent la révérence des morts et le bien d'autrui, elles enseignèrent la stabilité psychique personnelle en même temps qu'elles augmentèrent la sensibilité et la générosité. D'ailleurs, elle maintinrent le sens commun, créant des craintes raisonnables dans la société primitive. Sébillot résuma leurs bienfaits ainsi:

Il y avait aussi l'action morale des contes. Le peuple a le sentiment inné de la justice et, dans tous les récits, le courage et la vertu triomphent finalement; les méchants, les traîtres et les mauvais enfants sont punis. Ils enseignaient aussi la bonté envers les êtres faibles et les animaux, le bienfait qui n'est jamais perdu. Tout cela était naïf, irréel et merveilleux, mais il s'en dégageait une leçon de haute morale: en marchant droit dans la vie, en étant bon et secourable, on est toujours récompensé.⁸³

Mme. Mosher constata la différence importante qui rend la vie bretonne romantique. La pauvreté, dit-elle, a tendance à rendre les gens rudes, durs, et peu sympathisantes. Mais la pauvreté mêlée au danger dans la vie rend les gens généreux et compatissants. Voici une description propre aux Bretons. Cette familiarité avec la mort dont parla M. Lavenant, se cause par la familiarité avec la peine. L'imagination bretonne fut provoquée surtout par des douleurs et des peines étouffantes. L'homme ressentit la nécessité de comprendre sa peine; et si l'explication ne lui est pas évidente, il l'invente.

Joseph Campbell, un des plus forts savants actuels de la mythologie, cita dans The Masks of God: Primitive Mythology, les paroles d'un Esquimau nommé Igjugarjuk:

The only true wisdom lives far from mankind, out in the great loneliness, and it can be reached only through suffering. Privation and suffering alone can open the mind of a man to all that is hidden to others.⁸⁴

Il est vrai que l'étendue de spiritualité en Bretagne est en proportion direct à la peine de la vie. Campbell croit qu'il existe en quelque sorte une échelle d'étapes par laquelle l'homme puissent atteindre

⁸³Sébillot, Le Folklore de la Bretagne, p. 9.

⁸⁴Joseph Campbell, The Masks of God: Primitive Mythology (New York: Viking Press, 1959), p. 54.

la vérité. C'est par moyen de la peine; préalablement, la peine de la vie qui inspire une mythologie, et après, par moyen de la peine de briser les symboles fautifs de sa mythologie, qu'on aboutit à la vérité raptureuse et la grande unité spirituelle des hommes (Campbell, pp. 50-55). C'est une expérience de mystère que l'on ne peut ni articuler ni expliquer. Le jeu féroce entre l'Eglise chrétienne et les restants du druidisme se figent aussi dans cette première transformation. C'est presque pas la peine de rompre une mythologie, par un autre système de mythologie, pour se garder toujours au premier étape de la transformation. Mais, cet échange de mythes est surtout possible parce que les éléments fondamentaux ne changent pas. Le folklore de la Bretagne puise alors sa signification sur la terre de deux puits différents, l'un celtique et l'autre catholique, qui contiennent la même eau sacrée.

fin

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

- Association pour l'Histoire de Belle-Ile-en-Mer. Publication trimestrielle. Nos. 17, 20, 21, 24. 1968-1969.
- Bell, Mrs. Arthur G. Picturesque Brittany. London: J. M. Dent and Company, 1906.
- The Borzoi Book of French Folk Tales, ed. Paul Delarue. New York: Alfred A. Knopf Company, 1956.
- Campbell, Joseph. The Masks of God: Occidental Mythology. New York: Viking Press, 1964, rpt. 1969.
- _____. The Masks of God: Primitive Mythology. New York: Viking Press, 1959, rpt. 1960.
- Chadwick, Nora K. Early Brittany. Cardiff: University of Wales Press, 1969.
- "Conclave." Catholic Encyclopedia. 1908.
- Dauzet, Albert, Jean Dubois, et Henri Mittérand. Nouveau dictionnaire étymologique et historique. Paris: Librairie Larousse, 1969.
- De la Villemarqué, Hersart. Barzaz-Breiz: Chants populaires de la Bretagne: recueillis, traduits et annotés. Paris: Perrin et cie, 1839, rpt. 1923.
- De Parades, Bernard. Légendes de l'Argoat II: Les montagnes noires. Chateaulin: Jos le Doaré, 1969.
- Dillon, Myles and Nora K. Chadwick. The Celtic Realms. London: Wiedenfeld and Nicolson, 1967.
- Dundes, Alan. The Study of Folklore. Englewood Cliffs, New Jersey: Prentice-Hall, Incorporated, 1965.
- Frazer, Sir James Gordon. The Golden Bough. (abridged edition) New York: Macmillan Company, 1922, rpt. 1960.
- Giot, Pierre Roland. Brittany. New York: Frederick A. Praeger, 1960.
- Gomme, George Lawrence. Folklore as an Historical Science. London: Methuen and Company, 1908.

- Graves, Robert. The Greek Myths: 2. Baltimore: Penguin Books, 1955.
- Hardré, Jacques. La France et sa civilisation. New York: Dodd, Mead and Company, Incorporated, 1969.
- Hélias, Pierre. La Bretagne aux légendes II: de grève en cap. Chateaulin: Jos le Doaré, 1968.
- _____. Les Contes bretons du pays bigouden. Chateaulin: Jos le Doaré, 1967.
- _____. Savoir-vivre en Bretagne. Chateaulin: Jos le Doaré, 1969.
- Histoires et légendes de la Bretagne mystérieuse. Paris: ed. Claude Tchou, 1968.
- Hole, Christina. Saints in Folklore. New York: M. Barrows and Company, Incorporated, 1965.
- Johnson, Van L. "The Roman Origins of our Calendar." American Classical League Bulletin No. LV. Metford: Tufts University, 1958.
- Lanco, Yvonne. La Sorcellerie à Belle-Ile-en-Mer. Paris: Nouvelles Editions Debresse, 1958.
- Larousse Mythologie Générale, ed. Felix Guirand. Paris: Librairie Larousse, 1959; rpt: London: Hamlyn Publishing Group, 1972.
- Le Braz, Anatole. Au Pays des pardons. Paris: Calmann-Lévy, 1894, rpt. 1900.
- _____. La Légende de la mort. Paris: Pierre Belfond, n.d., rpt. 1966.
- Luzel, F. M. Contes bretons: recueillis et traduits. Quimperlé: Th. Clairret, 1870.
- _____. Contes populaires de la Basse-Bretagne. 3 vols. Paris: G. P. Maisonneuve et Larose, n.d. rpt. 1967.
- _____. Gwerziou Breiz-Izel: Chants populaires de la Basse-Bretagne: recueillis et traduits. Lorient: Edouard Corfmat, 1868.
- _____. Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne. 2 vols. Paris: G. P. Maisonneuve et Larose, n.d.
- Miltoun, Francis. Rambles in Brittany. Boston: L. C. Page and Company, 1905, rpt. 1906.

- Mosher, Ange. M. The Spell of Brittany. New York: Duffield and Company, 1920.
- Mythologies of the Ancient World, ed. Samuel Noah Kramer. New York: Doubleday and Company, 1961.
- Pargment, M. S. Coutumes françaises d'hier et d'aujourd'hui. Boston: D. C. Heath and Company, 1932.
- Piault, Roger. Bretagne à livre ouvert. Paris: Ides et Calendes, 1958.
- Powell, Thomas George Eyre. The Celts. New York: Frederick Praeger, 1958.
- Ross, Anne. Everyday Life of the Pagan Celts. New York: G. P. Putnam's Sons, 1970.
- Sébillot, Paul. Le Folklore de France. 4 vols. Paris: Guilmoto, 1904-1907.
- Sébillot, Paul-Yves. La Bretagne enchantée: Poésies sur des thèmes populaires, t. III. Paris: G. P. Maisonneuve et Larose, 1969.
- _____. Le Folklore de la Bretagne. Paris: Payot, 1950.
- Sedgwick, Anne Douglas. A Childhood in Brittany Eighty Years Ago. New York: Century Company, 1919.
- Van Gennep, Arnold. Du Berceau à la tombe, t. premier II. Manuel de folklore français contemporain. Paris: A. J. Picard et Cie., 1946.
- _____. Les Rites de passage. Paris: Librairie Critique, 1909; rpt. Johnson Reprint Corporation, 1969.
- Varagnac, Andre et Derolez, R. Les Celtes et les Germains. Paris: Bloud et Gay, 1965.
- Yearsley, Percival Macleod. The Folklore of the Fairy Tale. London: Watts and Company, 1924; rpt. Detroit: Singing Tree Press, 1968.